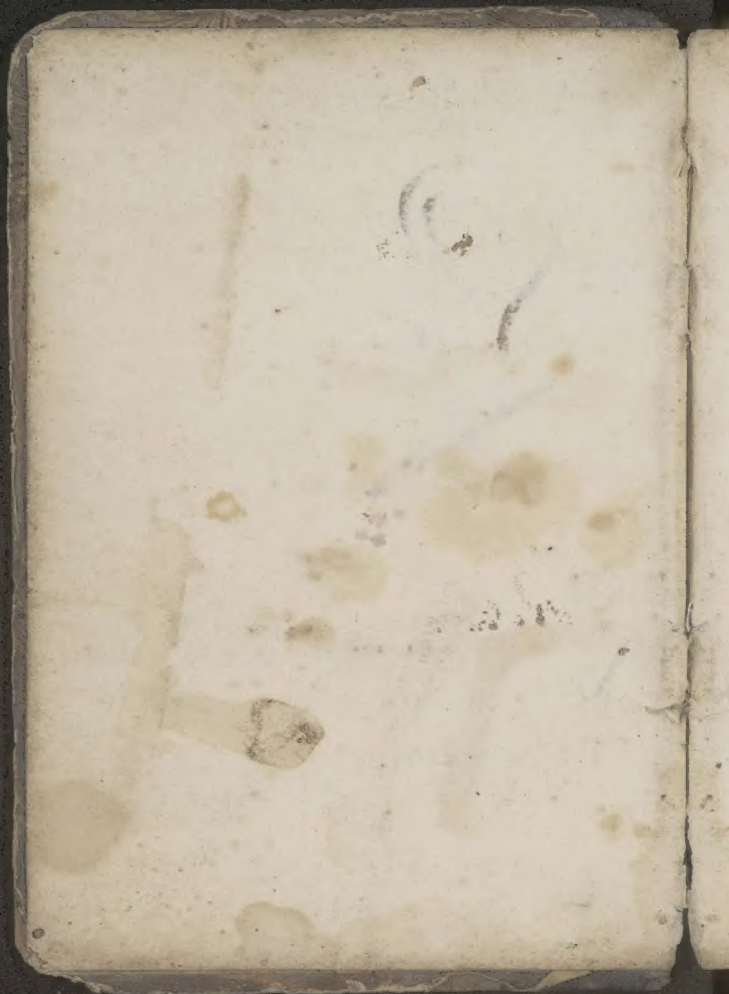


L' Libraire

Quand on en a du bien.
L'en ne manque point de
presens

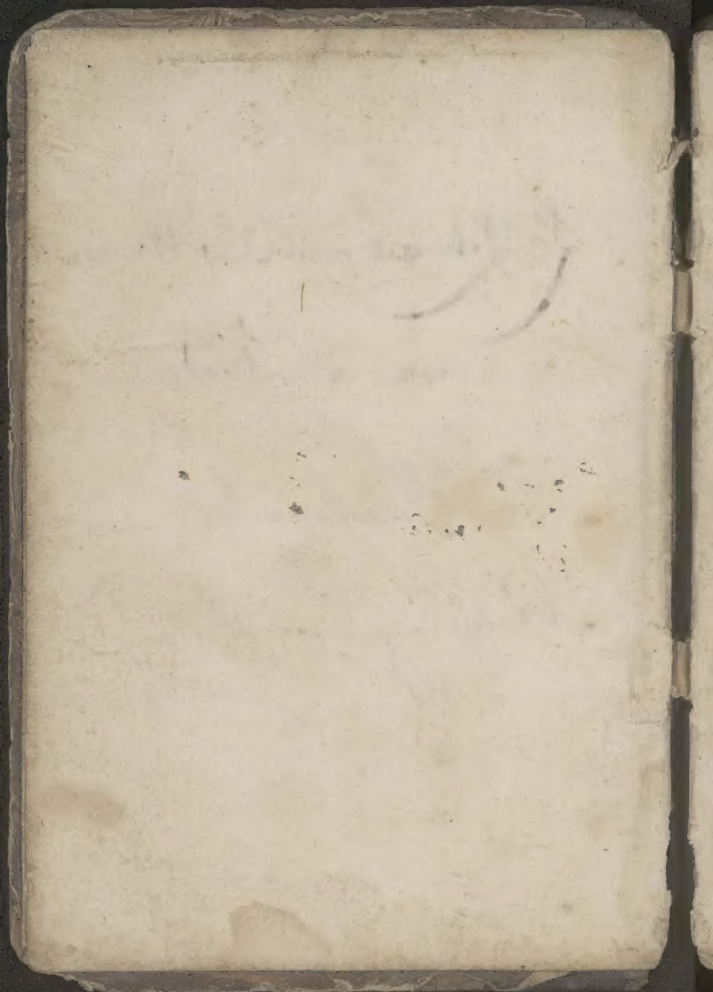


S^r Libraire pour Monsi-
eur Norberten

Wawilewski

Religieuse Camaldolen





MEMOIRES
DE
MADAME
DE LA
GUETTE,

Ecrits par Elle-mesme.



A LA HAYE,

Chez Adrian Moetjens, Marchand
Libraire prez de la Cour, à la
Librairie Françoise, 1681.

MEMOIRS

DE

MADAME

DE LA

GUETTE



Brux. A. IV. 10

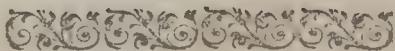


A V I S

Du Libraire au Lecteur.

CE n'est pas sans raison
qu'on peut asseurer le Lec-
teur, qu'il trouvera dans ce
Livres de quoy contenter sa curiosi-
té dans la diversité des rencontres
& des evenemens qui y sont con-
tenus avec toutes leurs circon-
stances. Comme Madame de la
Guette est connue en ce pais-cy,
aussi bien qu'en France, je ne
doute pas qu'on ne prenne plaisir à
lire ses Memoires, qu'on trouve-
ra non seulement tres-verita-
bles, mais encore assés bien tour-
nez, & bien escrits pour une Fem-
me, qui ne s'est jamais meslée de

composer des Histoires; je l'appelle
femme bien qu'elle ait une hu-
meur entierement opposée à celles
de son Sexe, puisque je luy ay ouy
dire plusieurs fois, que qui pour-
roit voir son cœur à nud le trouve-
ray tout viril, & y remarqueroit
une generosité qui n'est pas ordi-
naire aux Femmes. Elle a infi-
niment d'esprit, & Elle est capa-
ble de plusieurs choses; Ceux qui
la connoissent à fonds, ne contre-
dirons pas ce que j'avance: car
ils sçavent ce quelle vaut. Pour
moy je me contenteray de l'admi-
rer, & de donner lieu au pu-
blic de l'admirer aussi comme je
fais, en mettant ses Memoires
en lumiere.



MEMOIRES
DE
MADAME
DE LA
GUETTE,

Escrits par Elle-mesme.



Il n'est pas une chose fort
extraordinaire de voir les
Histoires des hommes,
qui par leurs beaux faits,
ou par leurs vertus eminentes se sont
rendus recommandables à la poste-

A

ri-

2 M E M O I R E S

rité , ou qui ont été élevez ou abaisséz selon les caprices de la fortune ; mais il se trouve peu de Femmes qui s'avisent de mettre au jour ce qui leur est arrivé dans leur vie. Je seray de ce petit nombre, & pour commencer l'histoire de ma vie, je diray que je suis Fille d'un homme qui avoit l'estime & l'approbation de toute la Noblesse de son Pays , & même de quelques Princes qui luy faisoient l'honneur de le considerer. C'estoit un des beaux esprits de son temps & beaucoup recherché pour son bon conseil , par ce qu'il étoit universel. Son Pere étoit un Cadet de Normandie de la race des Meurdrac dans le Contantin qui est une ancienne Noblesse du Pays , & même si ancienne que Monsieur le Marquis de Flamanville dernier mort m'a dit plusieurs fois qu'il connoissoit bien mon extraction , & que la Maison de Matignon & la sienne étoient plus nouvelles. Ma Mere étoit Parisienne

ne

De Madame de la Guette. 3

ne d'assez bonne Famille ; son Pere étoit de Robe dans le Parlement : c'étoit une tres-honneste & habile Femme, puisque par ses soins & par son Oeconomie elle a laissé en mourant sa Maison assez opulante.

Quand Dieu m'eut fait la grace de me mettre au monde, qui fut l'année mille six cent treize le vingtième de Fevrier, elle eut assez de charité & de bon naturel pour me vouloir nourrir elle même, quoy que cela ne soit pas ordinaire en France aux gens qui sont hors du commun. Je luy en ay rendu un million de graces avec beaucoup de raison, parce que je puis dire qu'il n'y a point de Femmes qui soient d'un meilleur temperament, n'y qui ait moins d'infirmité que moy. Elle m'eleva donc cette bonne Merc & sitôt que je fus hors de l'enfance, elle commença à me donner de petits soins dans sa maison, & me faisoit toujours rendre compte de ce qu'elle m'avoit commandé. Il n'y a rien qui

ouvre tant les esprits des jeunes filles que de les faire agir de bonne heure, & je conseillerois à toutes les Meres d'en faire de même; Car outre que cela les rend intelligentes, cela empêche aussi l'oisiveté qui est un vice que nôtre Sexe doit fuir plus que la peste. Ayant atteint l'âge de dix ou douze ans je fus envoyée à Paris chez un Frere de ma Mere pour me façonner un peu & m'oter mon air campagnard. On me fit venir des Maîtres pour apprendre ce qu'une Demoiselle doit sçavoir, & a mon retour chez mon Pere, il crut que j'avois assez bien employé mon temps, car il avoit tant de bonté pour moy; que tout ce que je faisoit luy étoit agreable & même comme mon humeur a été tousjours martiale, je le priay de me donner un Maître d'armes. ce qu'il m'accorda. J'avoüe que je n'avois point plus de satisfaction que lors que je tenois le fleuret en main. En exerçant ce metier
avec

avec mon Maître le poignet me devint assez ferme. Il y avoit deux jeunes Gentils-hommes dans nôtre voisinage qui venoient souvent visiter mon Pere. L'un s'appelloit du Buat & l'autre Varane Cousins Germains. Je leur faisois tousjours quelque défi touchant le fleuret. Il avoient assez de complaisance pour se mettre en garde, & de parer mes coups. Je m'y échauffois tout de bon & l'on ne se separoit point que je n'eus donné quelque botte. Mon Pere qui y étoit present y prenoit un plaisir extreme. Quand aux Pistolets & Fusils, je m'en demêlois assez pour faire feu & tirer juste. Outre ces divertissemens j'avois l'avantage d'avoir les plus belles Voisines pour compagnes que l'on put voir en ce temps là. Nous nous assemblions presque tous les jours, c'étoient trois beautez blondes, mais dans la derniere perfection & du corps, & de l'esprit, l'une se nommoit Mademoiselle de Varane,

l'autre Mademoiselle de Fleuri & la derniere Mademoiselle de Quinfi, tout nos passetemps aboutissoient à des petits divertissemens tels que sont la Guittare, le Chant, la Promenade, les Collations & les Bains dans la petite Riviere d'Yeres, dont l'eau est le plus claire qui se voye, & la plus bien faisante. J'y admirois ces beautez avec plaisir, & je crois que si Cupidon si fust rencontré, il n'auroit pas été moins sensible a leurs charmes qu'à ceux de Psiché. J'allois aussi fort souvent au Chateau de Gros-bois auprès de ma soeur ainée, qui en avoit épousé le Capitaine & je fus si heureuse que Madame la Duchesse d'Angoulesme à qui appartenoit le Chateau, me prit en affection. C'étoit cette grande Duchesse, Fille du Connestbale de Montmoranci, la merveille de son temps, & une des plus sages Princeesse, que la terre porta jamais, l'à je commençay a voir le grand monde, & j'y prenois un

fin.

De Madame de la Guette. 7

singulier plaisir. Cela m'estoit fort avantageux par ce que j'en ay un peu profité depuis ayant sceu me tirer de la presse selon les occasions. Mais enfin les choses ne sont pas tousjours stables, la plus belle vie & la plus tranquille est sujette à des traverses, & à plusieurs sortes d'incidens, l'on en verra assez dans la mienne.

Mon Pere qui ne songeoit qu'à mon établissement par un mariage commença à écouter plusieurs partis qui se presenterent, car chacun sçait que quand on a du bien l'on ne manque point de Pretendans. Il me fit assez de propositions différentes sur ce sujet, & vouloit bien me donner la connoissance de tous ceux, qui me faisoient l'honneur de me rechercher, afin d'en dire mon petit sentiment, qui estoit tousjours fort éloigné du sien, & quand on me parloit de mariage, on me faisoit un sensible déplaisir. Je suppliy, donc mon Pere & ma Mere de ne m'en plus parler; ce

qu'ils eurent la bonté de m'accorder, jugeant bien que rien ne pressoit, puis que j'étois encore fort jeune, je demeuray contante & satisfaite continuant la mesme sorte de vie, qui n'estoit pas des moins agreables: Mais un jour que ma Mere alla rendre ses respects à Madame d'Angoulesme, je vis dans la Chambre de cette Princeesse, un homme fort bien-fait, qui me regarda beaucoup, cela me donna la curiosité de m'informer qui il étoit, ma Soeur m'apprit que c'estoit un Gentil-homme que Monsieur d'Angoulesme aimoit, & dont quantité de gens faisoient cas, je m'en retournay chez mon Pere, mais non pas si libre, que j'en estois sortie, parce que cet homme si bien-fait, me flattoit tousjours l'idée & me donnoit de l'inquietude sans scavoir pourquoy. Je l'ay scu du depuis, car je l'aima assez pour en faire mon mary, comme l'on voira dans la suite. La rencontre fut pareille de son
côté

côté, les regards si frequens qu'il me faisoit, formerent dans son ame une, idée si ayantageuse pour moy, qu'il n'y a eu que la mort qui l'ait pu destruire. Il fut donc question de me declarer ses sentimens & ce fut pour parvenir à son dessein qu'il fit amitié avec mon Beau-frere afin de l'introduire chez nous. Il y vint rendre visite & mon Pere le reçeut fort agreablement, parce que tous les gens d'honneur y estoient les bien-venues, je l'aïsse à penser dans quelle émotion, je pouvois estre de voir cette personne que j'estimois beaucoup, hors le salut il ne me dit rien ce jour-là. L'amour agissoit fortement pour tous deux, ses visites devinrent frequentes, & il fut assez heureux pour rencontrer une heure favorable pour me declarer sa passion, ce qu'il fit de la maniere la plus obligeante du monde. Il avoit beaucoup d'esprit, beaucoup d'amour & estoit fort eloquent, ce qui m'em-

10 M E M O I R E S.

barassoit assez, ne pouvant repartir juste à tout ce qu'il me dit dans ce moment; mais je luy fis bien connoître que j'approuvois son dessein, & que je me tiendrois heureuse si mon Pere le vouloit approuver aussi; parce que j'y estoit absolument resoluë & même je luy dis qu'il se pouvoit assurer de ma constance qui luy seroit tousjours favorable, quoy qu'il pût arriver. Il estoit si transportée de joye qu'il ne se sentoit presque plus il me dit les paroles du monde les plus reconnoissantes & m'assura de sa foy, & de sa fidelité qui fut inviolable. Il se passa quelque temps sans qu'il en parlât à mon Pere & même il s'en retourna à l'armée, ne jugeant pas à propos de luy en parler pour cette fois. Il m'aimoit beaucoup; Mais la guerre estoit son attache principale & tous ceux qui l'ont vu dans les occasions en peuvent rendre temoignage; car l'on parloit assez souvent du Sieur de la Guette qui estoit son nom.

Le Roy Louïs treizieme luy donna la Compagnie de Chevaux-legers de feu Monsieur le Marquis de la Luzerne, qui estoit de ces belles Compagnies d'Ordonnance en ce temps-là, & le Roy Louïs quatorzieme le gratifia en suite pour ses bons services d'une place de Maître d'hostel Ordinaire du Roy, d'une d'Aide de Camp dans ses armées, & de Marechal de Batailles. Jedis ces choses afin que l'on voye que je ne m'estois point trompée dans mon choix, puisque deux si grands Roys ont eu de la consideration pour luy. Cette premiere absence me fut assez rude & tous mes divertissemens avec mes belles voisines m'estoient presque à charge, je ne recherchois plus que la solitude pour rêver à cet objet, & moy qui avoit été la plus gaye, & la plus enjoué de toutes les Filles, je deviens la plus melancolique du monde, & j'étois à charge à tous ceux qui me voyoient. Mes trois com-

12 . M E M O I R E S

pagnes se marrierent en ce temps-là , & furent emmenées hors du Pays , je demeuray donc seule dans mon chagrin sans oser dire ce qui le cau-
soit. † Je fis cependant amitié avec une jeune veuve , qui n'estoit pas des plus sottes , ce qui soulagea beaucoup ma douleur , par ce qu'insensiblement , & avec le temps , je luy en dis la cause , la croyant assez discrete pour le taire. † C'est une chose bien douce que d'avoir une confidente à qui l'on peut tout dire , je le pouvois faire avec dautant plus d'assurance , que mon amour estoit chaste & hon-
neste. Le Sieur de la Guette de son côté n'estoit pas moins agité que moy , & je puis dire , qu'il l'estoit beaucoup plus estant absolument possédé par deux puissances , Mars & l'Amour. L'Amour le pressoit de revenir promptement auprès de moy dans la crainte qu'il avoit que l'on ne me mariait à quelqu'autre , & Mars de son côté , luy faisoit connoistre le
ser-

service qu'il devoit à son Roy & qu'un homme sans reputation est un corps sans ame. + Je suis bien de ce sentiment là, car ces gens qui n'ont point de cœur sont indignes de vivre. Il demeura donc a son devoir jusqu'à la fin de la Campagne. L'Armée estoit en Lorraine, c'estoit dans le temps de l'affaire de Nancy. Il s'avisa de m'ecrire la lettre du monde la plus touchante, comme j'avois un grand penchant à l'aimer, je n'eus pas peine à y repondre & même je luy donnay adresse chez ma veuve pour me faire sçavoir de ses nouvelles tout autant qu'il pouvoit; Ce qui arrivoit frequemment. Elle estoit tres-fidelle à me les remettre en main, il n'y avoit pas un mot, & pas une sillabe que je ne leus & ne releus mille fois, j'en faisois part à ma confidente & toutes deux nous en admirions le stile, car il couchoit parfaitement bien par escrit, c'estoit un grand soulagement pour moy, que de recevoir de ses
let-

lettres, & même en ce temps le grand chagrin qui me devoit commencer à se dissiper, je repris mes divertissemens ordinaires en attendant le retour de mon Amant.

Mon Pere, qui estoit persecuté de Gendres pretendans m'en disoit tousjours quelque mot à la traverse, quoy qu'il m'eut promis de ne m'en plus parler. Mais comme les Peres sont nos superieurs, ils ne nous tiennent parole que tant qu'il leur plaît & nous devons tousjours écouter ce qu'ils nous disent avec respect, puis qu'ils ne recherchent que nostre avantage. Il en fut tout autrement à mon egard, la forte inclination que j'avois pour le Sieur de la Guette me porta à la desobeïssance, ce que les filles bien néez ne doivent jamais faire. Il est vray que ma Mere & ma soeur approuverent mon choix ce qu'elles me fortifierent de plus en plus dans ma resolution, le jugent digne de moy.

Il revint donc de l'Armée dans le temps que l'on conduisit Madame la Duchesse de Lorraine à Paris, ou il eut l'honneur de l'accompagner & aussitôt après il vint chez nous pour poursuivre son dessein & faire sa déclaration à mon Pere, qui le recevoit tousjours parfaitement bien, ne sachant point le sujet de ses visites, qui durèrent encore quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin il parla tout de bon. Mon Pere l'ecouta attentivement, & en suite luy fit le remerciement le plus honnesté qu'il put, luy disant qu'il estoit fort fâché de ce qu'il ne le pouvoit accepter; par ce qu'il s'estoit engagé de parole à un autre & le supplia de n'y plus songer d'avantage, & luy dit qu'il luy auroit tousjours la dernière obligation, & que j'estois une personne, qui ne le meritoit pas. Mais comme le Sieur de la Guette estoit l'homme du monde le plus violent, il recut ce refus d'une étrange maniere. Il se
met

16 MEMOIRES.

mit à jurer, & à tempester horriblement, disant qu'il scauroit bien degager mon Pere de sa parole. Mon Pere qui n'estoit pas d'humeur a souffrir de tels emportemens luy reparti, qu'il n'en seroit point autre chose. Tout ce tintamarre là dura plus d'une heure dans son cabinet. L'un à declarer ses sentimens, l'autre à les combattre. Ma Merc & moy nous estions dans une Salle en attendant le retour du Cavallier, il y entra avec la plus grande furie du monde, disant que mon Pere l'avoit refusé, mais qu'il se scauroit bien fatisfaire & qu'il estoit resolu de tuer jusqu'à la septieme generation, & qu'il commenceroit par moy. Ces fleurettes là n'auroient pas été fort agreables à une personne qui auroit eu de la timidité. Mais cela ne me servoit qu'à le considerer davantage, puisque je jugeay par là, qu'il m'aimoit d'une façon toute extraordinaire, & que l'excez de son amour luy fai-

faisoit dire toutes ces choses, bien que ma mere fut saisie d'un grand tremblement, elle fit neanmoins tout ce qu'elle put pour l'adoucir, luy faisant esperer qu'elle parleroit à mon Pere en sa faveur. Ces bonnes paroles calmerent un peu l'orage, il resta là encore un moment, & prit congé de nous pour s'en retourner à Sully en Brie où il faisoit son séjour, quand il estoit au Pays. Nôtre demeure estoit à une lieuë de Gros-bois au Village de Mandre. Quand il fut sorty du logis mon Pere vint à son tour faire des menaces, & me dit nettement qu'il me defendoit de le voir, qu'il ne vouloit pas pour gendre un homme si emporté, & qu'il n'en fut plus parle, nous demeurâmes muettes, ma Mere & moy, elle par discretion, & moy par respect.

Je ne manquay pas en suite de voir ma confidente aussitôt que j'en eus le temps pour luy decharger mon cœur car je n'estois pas resoluë d'en de-

meu-

meurer là comme mon Pere preten-
doit, puisque la Providence Divine
en avoit ordonné autrement.

Je fis scavoir de mes nouvelles au
Sieur de la Guette, par ma veuve, je
luy manday au long tout ce qui m'a-
voit été dit, & l'assuray de ma con-
stance qui estoit la seule chose sur
quoy il faisoit fonds, car il doutoit de
la bonne intention de ma Mere ayant
fort bieu reconnu, que mon Pere
estoit le maître chez luy. Il se rendit
chez la confidente pour y pester à
son aise & m'écrire quelque billet
puisqu'il n'y avoit plus lieu de nous
voir selon les apparences; Mais com-
me il n'estoit pas homme à se rebu-
ter, il en cherchoit toutes les occa-
sions, & un jour entre autres, il en-
tra au logis par surprise, quoy qu'il
y eut bon ordre pour l'en empêcher.
Il s'en alla au cabinet de mon Pere,
le pistolet à la main, se jetta à ses
pieds, & luy dit en deux mots Mon-
sieur, il me faut Mademoiselle vôtre
fil-

filles pour femme ou la mort. Il luy presenta son pistolet, & luy dit, il y a trois balles là dedans, vous n'avez qu'à faire jouir le ressort. Mon Pere fut fort surpris de cette harangue, & ne sçavoit que luy repondre, car il le voyoit dans le dernier transport, neanmoins il fut invincible, & le pauvre la Guette ne put obtenir que la continuation d'un refus, hors une chose qu'il luy accorda après l'en avoir requis plusieurs fois, qui estoit de me parler un quart d'heure en presence de ma Mere, cela fut fait, & je puis dire, que tous les mots qui s'y dirent n'y furent point inutile. Mon Pere entra sur les entrefaites, & me dit; voila un Cavalier qui a de la bonne volonté pour vous; je n'y veux pas entendre; je vous defends de l'aimer, & il luy dit ensuite, Monsieur, vous pouvez prendre congé de la Compagnie, n'y revenez jamais, je suis vôtre Serviteur & nous quitta. Il se fallut donc separer mal-

malgré nous, mais ce que nous avions dit, estoit dit, il monta a cheval, & partit de la main comme un foudre, je croy que son pauvre animal en eut de bons coups d'eperons dans le ventre. † Mon Pere ne m'en fit pas plus mauvaise mine dans la creance qn'il avoit que je luy obeïrois le Sieur de la Guette resta encore quelque temps dans le Pays, il voyoit nôtre veuve fort souvent pour apprendre de mes nouvelles, & me donner des siennes; mais il eut ordre de retourner en Lorraine, dez qu'il fut parti, je le dis a ma Mere, afin que mon Pere en fust averti. † Il en eut bien de la joye, je n'en fis paroistre aucun chagrin, à quelque temps de là je demanday congé d'aller voir ma sœur, & d'y rester deux ou trois mois. On me l'accorda facilement, je trouvay a Gros-bois cette Illustre Princeesse, donc j'ay parlé & Madame la Comtesse d'Alais sa belle fille, qui est Madame la Duchesse

chesse d'Angoulesme d'aujourd'hui, qui ne cede à personne pour son rare mérite, & dont la piété entre ses autres vertus fait le principal caractère, j'avois l'honneur de leur rendre mes tres-humbles respects tous les jours, & je puis dire qu'elles m'aimèrent l'une & l'autre. Elles avoient des filles d'honneur fort sages & fort spirituelles, nous nous voyons à tous momens, & avions la satisfaction de nous promener fort souvent dans ce parc tant renommé pour la quantité des bestes sauvages qui y estoient, & pour ses belles allées à perte de vue, l'on s'y entretenoit avec plaisir, & l'on jouïoit à mille petits jeux d'esprit. Monsieur le Duc d'Angoulesme qui aimoit la chasse éperduëment y couroit le cerf fort souvent, & les Dames en avoient tout le passetemps, je n'en quittois pas ma part; parce que c'a été une de mes passions dominantes. Au retour de la prise du cerf, il y avoit un extreme

treime plaisir dans voir faire la curée & d'entendre sonner un grand nombre de cors pour animer les chiens, qui faisoient un clabandis le plus grand du monde dans le Chieny. Il faisois dangereux de se trouver à l'ouverture de la porte; car ils couroient avec furie pour manger ce qu'il leur estoit préparé sur la nappe du Cerf. ✕

Cependant je recevois tousjours quelque nouvelle de mon futur Epoux, qui ne m'étoient pas desagreables. Mon Pere de son côté bien-aïses de m'avoir, il jetta enfin les yeux sur un qui étoit fort à son gré à cause qu'il avoit beaucoup de bien, tous les peres en sont logez là, & je trouve qu'ils ont raison, car il y a plaisir quand la marmite jouë son jeu. Il falloit donc m'en retourner au logis sans sçavoir pourquoy. Ma Mere ne m'en dit rien; parce que mon Pere le luy avoit deffendu. Je vis ma confidente à mon ordinaire tantôt chez elle, tantôt chez nous. Elley étoit

étoit bien venue, & l'on ne sçavoit pas nôtre intrigue. Un soir que nous nous promenions dans nos enclos mon Pere, ma Mere & moy, il y vint un laquais de Madame l'Abesse de Gerli, que l'on appelloit Madame de Vatan. Il presenta un billet à mon Pere aussitôt qu'il en eut fait le lecture, il luy dit, mon amy, dites à Madame que je manqueray pas de me trouver demain chez elle avec ma Femme & ma Fille, puis s'adressant à nous dit: C'est une religieuse qui va prendre l'habit, elle nous prie de nous trouver à la ceremonie, il y fallut donc aller, quoy que je fisse toute chose pour m'en deffendre.† En arrivant nous allâmes droit à l'Eglise, dix heures estant sonnées, & ne voyant point de preparation, je demanday à une Tourriere, si la Ceremonie commenceroit bientôt, elle fut surprize & me dit, Mademoiselle, qu'elle Ceremonie? De cette bonne Fille, luy di-je, qui va prendre

dre l'habit, elle demeura interdite & ne sçavoit que me repondre, mais dans le moment, il entra trois Cavalliers la botte levée, dont un vint droit à nous pour nous salüer. C'étoit un Gentil-homme d'auprès de Melun, nommé Voisenon bon amy de mon Pere, les deux autres un peu eloignez nous saluerent du Chapeau, mon Pere qui étoit auprès de Madame l'Abesse la quitta pour venir à l'Eglise où il trouva ces Messieurs, il y eut grandes caresses de part & d'autres. La Messe commença, & aussitôt qu'elle fut achevée l'Aumonier nous conduisit au parloir ou nous trouvames le couvert mis, & incontinent après l'on servit, chacun prit place, l'on me mit auprès d'un de ces trois Cavalliers, qui étoit un jeune Gentil-homme assez bien fait, & qui prenoit grande peine à me servir de ce qui étoit sur la table. Madame l'Abbesse étoit de l'autre côté de la Grille, qui rega-
loit

loit ses hôtes fort agreablement par sa bonne chere & par son bon visage. Elle estoit fort genereuse & faisoit les choses de bonne grace & tout cecy à la consideration de mon Pere qu'elle vouloit obliger, comme estant son amy. Aussitôt qu'on fut hors de table, mon Pere me dit suivez moy & me mena dans un petit jardin pour me dire avez vous bien regardé ce jeune Gentil-homme qui estoit auprès de vous je vous recommande de le recevoir de bonne grace, parce que j'en veux faire vôtre mary, il viendra tout à l'heure, faite la chose comme je vous l'ordonne & se retira sans que j'eus le temps de répondre un seul mot. Le Cavallier parut au même moment tout tremblant comme je crois, car j'avois les yeux tout en feu de colere, il me deguéna son compliment avec desordre, & il eut peu de satisfaction de moy, je luy respondis que je n'approuvois nullemēt son dessein & qu'il pouvois se retirer

au plus viste, que sa recherche m'offençoit. Il demeura tout interdit, en disant, je suis le plus malheureux de tous les hommes. Il est vray, que vous l'étes, luy dis-je, car si vous perseverez je vous perdray, je le quittay brusquement & fus rejoindre la compagnie. Il fut obligé de me suivre avec un visage peu satisfait, l'on demeura là encore quelque temps, & puis l'on prit congé de Madame l'Abbesse pour s'en retourner chacun chez soy. ✱

Mon Pere me fit monter à cheval pour me parler en chemin, hé bien ! me dit il, ma fille, que dites-vous de ce jeune Gentil-homme, vous serez heureuse, c'est un fils unique qui a de grands biens & qui vous aimera infailliblement, j'auray de la joye de vous voir en ménage ; n'y consentez vous pas. Tout me fremissoit à ces paroles & je ne scavois que repondre, je le suppliay enfin de ne me point presser là-dessus & luy dis que je me

trou -

trouvois si heureuse auprès de luy, que j'étois résoluë de ne le quitter jamais, il me repartit vous estes une sotte, vous ne connoissez pas vôtre avantage, je passeray outre. Je vous donne seulement huit jours pour vous déterminer, je n'eus pas le petit mot à dire esperant que ma Mere detournerois l'orage qui me menaçoit. Je la fus trouver le lendemain à sa chambre & je me jettay à ses pieds pour la conjurer d'avoir compassion d'une miserable qu'õ vouloit forcer à prendre un homme & qu'elle même sçavoit bien que je n'aurois jamais d'inclination que pour le Sieur de la Guette. Elle me dit ne vous mettez pas en peine je porteray vôtre Pere à remercier ces Messieurs & le priroy de vous laisser en repos, elle eut assez de pouvoir pour l'obtenir, si bien qu'on ne me parloit plus de rien & je vivois contante. Il fallut pourtant donner avis à nostre Guerrier de tout ce qui s'estoit passé, il estoit au siège

de la Motte en Lorraine & ne pou-
voit pas quitter que la place ne fut
renduë ce qui arriva incontinent a-
près qu'il eut reçu de mes nouvelles
il obtint congé du General & s'en re-
vint à tire- d'aîle au Pais pour écou-
ter tous ceux qui luy pouroient faire
obstacle & pour gagner mon Pere
s'il y avoit moyen. Je scus bientôt
son arrivée & ne m'en vantois pas,
car nôtre veuve alloit & venoit, il
rechercha toute sorte de voyes pour
tacher de gagner mon Pere & même
Monsieur le Duc d'Angoulesme Fils
du Roy Charles neufvième, prit la
peine de luy en parler plusieurs fois,
c'estoit le Prince du monde le plus
bien faisant, il aimoit le Sieur de la
Guette, il ne haïssoit pas mon Pere
& il souhaitoit que la chose se fist. †
Mon Pere qui ne manquoit pas de
respect pour ce grand Prince n'y
vouloit cependant jamais consentir,
& supplia son Altesse de luy vouloir
pardonner & de luy ordonner toute
autre

autre chose, quoy qu'il sceust fort bien que le Sieur de la Guette valoit tout ce qu'un Galant-homme peut valoir, nous estions en d'estranges peines de voir que nôtre mariage reculoit plustôt que d'avancer. Après y avoir employé le vert & le sec, comme l'on dit, nous nous resolumes donc de nous marier & de terminer ainsi nostre affaire. Il fallut avoir une dispense de Monsieur l'Archevêque de Paris & un plein pouvoir au Curé de ma Parroisse de nous donner la benediction nuptiale après la publication des bancs. Nous primes jour Monsieur de la Guette & moy avec la permission de ma Mere d'en faire la Ceremonie, il ammena avec luy six de ses amis pour servir de temoins donc mon beaufrere estoit du nombre. Nous fumes marriez à deux heures après minuit & en suite l'on dit la Messe, l'Eglise estoit tout devant nostre logis. Mon Pere ne scut rien de tout ce qui se passoit & dor-

moit paisiblement , la Messe étant
achevée , mon mari & mon beaufre-
re me presenterent la main pour me
mener au logis , & me quitterent
tout aussitôt , afin de rejoindre leurs
amis au plus vite , parce qu'ils ve-
noient de faire un coup assez hardy
& assez dangereux , ayant affaire à
un homme qui les pouvoit perdre
tous , pour moy je m'en allay paifi-
blement me coucher sans aucune
crainte , tout ce que je fis , ce fut de
dire à la fille qu'il m'avoit suivie de
tenir la chose secrette , parce qu'elle
couroit risque de la vie , la pauvre
fille fut tout le reste de la nuit en
pleurs & en larmes , elle avoit gran-
de raison de craindre , car l'on est
fort rigoureux en France à l'endroit
de ceux qui assistent à ces sortes de
mariages qui se font contre la volon-
té des Peres , & je ne conseilleray
jamais à aucune fille de faire ce que
j'ay fait , car j'ay connu depuis que
c'est une grande faute , que la des-
obeis-

desobeïſſance ſur le fait du mariage j'en ay demandé pardon à Dieu du plus profond de mon ame. Nous paſſames quinze jours de la ſorte ſans que mon Pere ſcut aucune nouvelle de ce qui s'eſtoit paſſé. On luy avoit ſeulement donné avis, qu'il prit garde à moy; que le Sieur de la Guette avoit deſſein de m'enlever, cela luy donna beaucoup d'inquietude & me commanda abſolument de ne pas ſortir de ma chambre, qu'il n'en ordonnât autrement, j'eſtoit donc priſonniere non pas de guerre, mais d'amour, puis qu'il eſtoit cauſe que l'on me traittoit de la ſorte, mais de ce bel amour chaſte & pudique, car mon Mary dans ſa recherche m'avoit tousjours fait eſperer que nous vivrions comme Freres & Sœurs, & que ma virginité me ſeroit conſervée. C'eſtoit là ma creance, ce qui m'obligea de paſſer outre car ſi j'avois cru coucher auprès d'un homme, je ne me ſerois jamais mariée, l'on voit

par là l'estat de ma simplicité & comme j'allois tout à la bonne foy. Plust à Dieu que toutes les filles fussent dans la même disposition, elles ne seroient pas sçavantes comme elles sont, & conserveroient leur reputation qui est le tresor le plus precieux que l'on puisse posseder. Je suis ennemie mortelle de l'infamie & ne fait cas que de la vertu.

Dans le temps de ma prison il vint un Gentil-homme Lieutenant de la Garde Ecoissoise nommé Monsieur de Nieure me rendre visite, il estoit amy de nostre maison, & il me dit qu'il venoit de faire une proposition de mariage pour moy à mon Pere, neveu de Monsieur des Cures Grand Marechal des Logis de la Maison du Roy, & que ce seroit bien mon avantage & que je ne devois plus songer au Sieur de la Guette, que mon Pere ne consentiroit point à nostre union quoy qu'il pût arriver & souhaitoit sçavoir de moy si j'estois
tous-

tousjours résolüe de le vouloir, je luy temoigné, que j'avois changé de sentiment & que je l'assurois que je ne l'épouserois jamais & même je luy en donnay ma foy, je le pouvois bien faire puisque l'affaire estoit déjà consommée, il me demanda en suite si j'approuvois sa proposition à quoy je repartis que je n'avois plus de volonté parce que les femmes mariées qui sont sages n'en doivent point avoir, il prenoit ma reponse dans une autre sens, il retourna trouver mon Pere, luy porta cette bonne nouvelle, mon Pere en eut bien de la joye & me la fit paroître une heure après, car il vint dans ma chambre fort gay & me dit: Ne vous ennuyez pas dans vôtre solitudé, vous serez bientôt libre, puisque vous rentrez dans vôtre devoir, laissons seulement passer encore quelques jours pour ma satisfaction. Je luy fis alors une profonde reverence & luy dis qu'il étoit le Maître. Mon Mary cependant me

voioit quasi toutes les nuits comme l'on viroit une sœur, nous nous entretenions de cent choses agreables en la presence de cette bonne fille qui avoit assisté à mon mariage, mon Mary s'ennuya à la fin & me dit qu'il vouloit faire declarer à mon Pere tout ce qui s'estoit passé, & pour cet effet il alla trouver Monsieur le Duc d'Angoulesme qui estoit à St. Germain auprès du Roy pour luy declarer nôtre mariage, & le conjurer tres-humblement de le faire agréer à mon Pere. Son Altesse fut surprise de cette nouvelle, & en temoigna de la joye en même temps. Il faisoit à mon Mary l'honneur de l'aimer comme j'ay desja dit, il s'informa de luy si le mariage étoit consommé, à quoy mon Mary repondit que non & qu'il ne me vouloit pas presser là-dessus, parce qu'il m'en avoit donné parole. Monsieur d'Angoulesme se mit alors comme en colere & luy dit par le cordieu, vous estes un plaisant homme

me

me, si vostre beaupere scait vostre mariage, il mettra vostre femme dans un Convent d'où vous ne la verrez jamais sortir, partes incessamment & couchez avec elle sans remise, je seray à Gros-bois dans cinq ou six jours, vous m'y viendrez trouver & j'enverray chercher Monsieur de Meurdrac pour le porter à vous pardonner. Après une profonde reverence mon Mary luy dit: Monseigneur j'espere tout de vôtre bonté. Il partit là-dessus pour executer le conseil de Son Altesse, & me vint trouver à son ordinaire, je ne dis point ce qui se passa, on le peut bien imaginer, enfin le temps s'ecoula & Monsieur d'Angoulesme vint à Gros-bois, Il envoya querir mon Pere par son Ecuyer, nommé Monsieur de Rufierre. Mon Pere monta à Cheval aussitost pour aller recevoir l'honneur des commandemens du Duc, aussitôt qu'il fut arrivé Son Altesse, luy parla de choses indifferentes, & ensui-

te tomba sur nôtre chapitre, luy disant qu'il s'étonnoit pourquoy il ne faisoit pas nôtre mariage. Mon Pere repartit à Monsieur d'Angoulesme, qu'il n'en avoit point de raison ; mais qu'il ne pouvoit se vaincre là-dessus à l'heure même, Monsieur le Duc luy dit : Mon cher amy, l'affaire est faite, vôtre fille est mariée, & la Guette est vôtre gendre. Mon pauvre Pere reçut cette nouvelle comme un coup de foudre, jamais homme ne fut si surpris, il perdit le respect devant ce bon Prince, il jura, tempesta & menaça même horriblement, disant qu'il me tueroit dès qu'il seroit au logis. Monsieur d'Angoulesme voyant qu'il ne revenoit point de son emportement, fit dire à mon Mary qui estoit dans une chambre voisine de prendre une haquenée dans son écurie pour me venir querir & m'amener au plustôt chez luy, cependant que l'on annuferoit mon Pere. C'estoit un Prince
qui

qui n'aimoit pas le desordre. Mon Mary monta à Cheval sans se faire davantage tirer l'oreille, un valet de pied monta la haquenée, & ils galloperent tous deux d'une telle vitesse qu'il se rendirent en une demi-heure de temps chez nous. Je les apperçus de loin, je courus droit à la porte, pour sçavoir ce que nous deviendrons. Il n'eut pas plustôt mis pied à terre, qu'il me dit montez vite à cheval, il n'y a point de temps à perdre. Je fus donc alors embrasser ma bonne Mere que je trouvay en larmes parce qu'elle m'aimoit passionnement, & nostre separation luy étoit sensible au dernier point. Je la consolay le mieux que je pûs & suivis mon Mary, nous courumes le petit galop pour éviter la rencontre de mon Pere qui venoit par le même chemin. Nous arrivâmes chez mon Mary sans aucune mauvaise rencontre, il m'y reçût agreablement & m'y dit tant de choses obligeantes
que

que j'obliay bientost tout ce que je venois de quitter. Je renoncay à la tendresse d'un Pere & d'une Mere qui m'aimoient autant qu'on peut aimer. Le grand amour & ce grand naturel que mon Pere avoit pour moy se changea dans la suite en haine. Il prit donc congé de Monsieur d'Angoulesme qui luy donna un Gentil-homme pour l'accompagner, & pour voir ce qu'il feroit. Le long du chemin, ils ne parlerent d'autre chose que de mon mariage, mon Pere estant tousjours transporté de fureur. Comme il fut arrivé chez luy un grand valet luy venant ouvrir la porte, il luy demanda où j'estois. Le pauvre garçon luy repondit en troublant que Monsieur de la Guette m'avoit emmenée, il luy appliqua à ces mots un si furieux soufflet qu'il le renversa par terre, & il l'auroit assommé sur la place sans le Gentil-homme qui l'en empecha. Ma Mere survint pour essayer de l'adoucir, mais

mais il ne l'ecouta en aucune maniere, & même il la querella, luy disant qu'il y avoit de sa faute, & que si elle pouvoit estre convaincu qu'elle avoit consenti au mariage, il viroit ce qu'il y auroit à faire, si bien que la pauvre Femme se retira dans sa chambre sans oser repondre un mot, & le Gentil-homme pandant tout ce tintammare s'en retourna à Gros-bois.

Je me trouvois fort contante chez mon Mary, nous nous divertissions agreablement; nous montions à cheval tous les jours pour aller à la Chasse, ou pour voir la Noblesse du Voisinage qui me recevoit de la maniere du monde la plus obligeante. Toutes ces douceurs ne durerent pas longtemps, parce que mon Mari fut obligé de s'en retourner à l'Armée. C'estoit la Campagne du Siege de Spire en Allemagne. Nôtre separation fut rude, car je puis dire qu'il m'aimoit d'une façon tout ex-

tra-

traordinaire, & que j'en étoit idolatre. J'eus le temps pour cette premiere fois de verser des larmes à mon aise, & de faire la Femme au prejudice de ces nobles inclinations & de cette fermeté d'ame qui m'étoit si naturelle, & qui me fait même avoir de l'aversion pour celles de mon Sexe qui ont trop de masculin. En effet j'ay toujours été d'une humeur plus portée à la Guerre qu'aux exercices tranquilles de mettre les Poules couvert & de filer la Quenouille, quoy que l'on dise qu'une Femme ne doit scavoir que cela.

Mon Pere apres avoir donné quelque temps à sa douleur, je dis douleur, parce qu'il est tres-sensible à un Pere absolu, comme estoit le mien, d'avoir été desobeï par une Fille qu'il aimoit tendrement, rechercha de se satisfaire par toutes les voyes de la rigueur. Il fit decreter contre tous ceux qui avoient assisté à mon Mariage & contre mon Mari même. Cela don-

donna de l'epouvante à tous les témoins qui restoient dans le Pais. Je devois avoir ma part de cette bourasque ; puisque j'avois trempé plus qu'aucun dans la faute , mais comme j'ay touûjours été intrepide , tout cecy ne me causa pas la moindre émotion. Mon Pere cependant se rallentit peu à peu. Tant de personnes de piété luy parlerent , que cela l'obligea de sursoir toute chose , sans neanmoins me vouloir aucunement voir. J'en avois un deplaisir extreme , mais il ny avoit point de remede , il me falloit ronger mon frein. Quant à mon Mari, je recevois de ses nouvelles assez souvant , qui étoient en son absence toute ma consolation. Mon chagrin étant un peu passé je commençay à rendre visite à trois Dames de qualité qui venoient tous les Estez prendre l'air dans leurs belles maisons , au même lieu où je faisois ma demeure. L'une s'appelloit Madame Molé , la seconde Madame de Coulanges , & l'au-

l'autre Madame de Masparot, toutes trois fort communes par leur naissance & par leur rare merite. Ces Dames d'une vertu consommée me prirent en affection, par ce que ma maniere de vivre ne leur deplaisoit pas. Comme j'étois jeune leur bon exemple me fut fort avantageux, & je puis dire que je fus tres-heureuse de tomber entre leurs mains, au sortir de celles de ma Mere, parce qu'il y avoit beaucoup à profiter à leur conversation. Je voyoit encore d'autres Femmes dans le même lieu & dans le Voisinage, qui me rendoient des visites & faisoient cas de moy. Outre cela ma Sœur demeurant à Gros-bois nous nous voyons souvent. Elle étoit d'un si bon naturel que nous n'étions jamais plus contantes que lors que nous étions ensemble. Je recevois ainsi & faisois plusieurs visites, & je voyoit aussi ma bonne & chere Mere, quoy qu'à la derobée & assez rarement.

Trou-

Trouvant la Campagne de mon Mary un peu longue & ennuyeuse, je ne pus pas m'empescher de luy envoyer en Allemagne mon Portrait, par un Laquais, & une Lettre pressante pour son retour. Ce Laquais alla droit à Nancy pour marcher avec le premier Convoy comme il fit. Il fut assez heureux pour rencontrer son Maître qui commendoit un Party. Il se presenta à luy, & mon Mari qui ne le connut point luy dit, mon Amy à qui es-tu? Je suis à vous Monsieur repartit le Laquais, je vous apporte des nouvelles de Madame. Sont-elles bonnes, reprit-il, parle vite. Ouy Monsieur, repond le Laquais, elle se porte fort bien. Cela suffit dit mon Mary qui prit mes Lettres, & fit monter le Laquais à Cheval derriere un Cavalier, pour rejoindre l'Armée.

Il ne fut pas plustôt arrivé dans sa Tente, qu'il ouvrit le Pacquet & y trouva ma Figure en petit, qui n'é-
toit

toit pas des plus laides à ce que l'on disoit en ce temps-là. Il fit voir ce Portrait à ses Amis particuliers, & les regala sur le Champ. Il fut bû plusieurs Santez, & je m'assure que la mienne ne fut pas oubliée. On tournoit le visage de ma Pinture du côté de la Ville aussitôt que les ennemis mettoient le feu au Canon. Ils avoient raison d'en user ainsi, car l'original n'a jamais tourné le dos aux occasions perilleuses. Et mon Mary s'imaginoit que c'estoit moy-même & qu'il falloit que je vistout ce qui se passoit. La Ville renduë, il obtint son congé. Je croy qu'il auroit bien voulu que son Cheval eut eu des ailes, mais comme il avoit de gens avec luy, il luy fallu aller le pas. Il arriva enfin, & ce ne furent que caresses de part & d'autre. Je ne biaise point icy car une femme ne sçauroit trop aimer son mary, que l'on en dise ce qu'on voudra, je ne fay pas beaucoup, de cas de celles qui font
les

les sucrées, par ce qu'elles sont tres-sujets à caution. Mon Mary resta quelque mois auprès de moy donc il en passa quelques uns à la Cour. Nous fîmes tous nos efforts pour voir mon Pere, ce qu'il ne voulut jamais nous accorder. Il en fallu demeurer là, & attendre une occasion plus favorable. Cependant mon Mary remit encore le pied à l'étrier pour se rendre à son devoir à l'Armée commandée par Monsieur le Marechal de Breze au Pais-bas. Je ne fis point la Femme en cette occasion, car il me dit que s'il me voyoit verser des larmes, il ne reviendrait jamais, & que cela fut dit une fois pour toute. C'estoit un rude Arrest prononcé pour moy, mais il y fallut acquiescer & faire la gaye malgré que j'en eusse. J'avoué que cette premiere resolutiõ me prepara à toutes les Campagnes qui suivirent & me l'enleverent, qui furent trente en nombre, sans conter celles qu'il avoit faites auparavant.

L'on

L'on peut connoître par là qu'il n'estoit pas novice aux travaux de Mars, puisqu'avant sa mort il avoit tant fait de caravames. Quelque temps après son depart, je commençay à me trouver mal, mais de ce mal agreable, c'est à dire, que je devins grosse. Les jeunes Femmes font ravies quand cela arrive. J'avois bien raison d'en avoir de la joye, car Dieu me fit la grace de me donner un Enfant qui à ètè depuis un excellent homme & à eu l'approbation de tous les gens qui l'ont connu grands & petits, en France & aux Pais estrangers.

Cependant Madame la Duchesse d'Angoulesme vint à Gros-bois, je ne manquay pas à mon devoir, je l'allay salüer, elle ne m'eut pas pluſtôt vu au visage qu'elle me dit vous estes grosse, Madame de la Guette. Je le croy, Madame, luy disje, vôtre Altesse ne se trompe pas. He bien dit elle, puisque cela est,

De Madame de la Guette. 47

est, je souhaite que mon petit Filz le Comte d'Auvergne tienne vostre Enfant avec Mademoiselle de la Luzerne : je luy fis une profonde reverence, & la remerciay le plus civilement qu'il me fut possible ; je demeuray là quatre ou cinq jours, car j'étois assurée que cette bonne Princeesse me voyoit avec plaisir : Elle me dit aussi qu'elle vouloit faire mon accommodement avec mon Pere, sitost que mon Mary seroit de retour, & qu'elle croyoit mieux reussir, que Monsieur le Duc d'Angoulême qui avoit pris la peine de luy en parler, & ne l'avoit pas voulu pouffer ; mais que pour elle, elle étoit resoluë d'en venir a bout. Je luy dis, Madame, vôtre Altesse fera une grande œuvre, & qui sera agreable à Dieu ; car la bonne Princeesse n'en faisoit point d'autres. Il courut pour lors un bruit que mon Mary avoit été tuë en Flandre, à l'Approche d'un Château, & même

• on

on l'assura à Monsieur d'Angoulême qui commandoit l'Armée de Lorraine en ce temps-là: il en eut du regret, car il croyoit la chose véritable. Il prit mesme la peine de le faire scavoir à ma Sœur, afin qu'elle prit son temps pour me le dire: mais par discretion elle voulut attendre que je fusse accouchée, & par la grace de Dieu, je scûs le contraire avant mon accouchement. Mon Mary me donna de ses nouvelles: il est bien vray qu'il fut malade à la mort à Rotterdam, car l'Armée avoit été obligée de passer en Hollande, après le levée du Siege de Louvain, & il se trouva là comme tous les autres assez chagrin, pour avoir le vent contraire & la bourse platte: Neanmoins il en fallut passer par là, & attendre un vent favorable pour se mettre en Mer, & aborder en France, ce qu'ils firent avec peine. ✕

J'accouchay heureusement dans

ce temps-là, & en loüay Dieu de tout mon cœur : mon Mary arriva incontinent après, & me témoigna beaucoup de joye d'avoir un Fils. Quand il se fut un peu reposé, il voulut aller voir son Enfant qui étoit en nourrice à une lieuë de là. Il y avoit chez nous un de ses amis nommé Courceule Capitaine dans le Regiment de Crequy, qui voulut être de la partie; Nous montâmes tous trois à cheval, & prîmes le galop. J'avois un plaisir extrême de leur jeter de la poudre aux yeux, car j'ay été en mon temps bonne Cavaliere; & bien des gens se faisoient un divertissement de me voir pousser un cheval, quand nous fumes arrivez chez la Nourrice, mon Mary courut embrasser son Enfant, & luy mît son Epée au coté, en luy disant, je souhaite que tu sois un jour grand Capitaine & homme de bien. Il a passé pour l'un & pour l'autre pendant sa vie, & le souhaite de

C son

son Pere a été accomply. Nous fumes quelque temps à nous divertir avec nos amis, tantôt deçà, tantôt delà. Il arriva dans ce même temps que Madame d'Angoulesme vint à Gros-bois, & y tomba malade de la maladie dont elle mourut. Cette bonne Princeſſe voulut faire mon accommodement, comme elle m'avoit fait eſperer, & pour cet effet elle envoya querir mon Pere, qui ne manqua pas de ſe rendre à ſes ordres, auſſitôt que ſon Alteſſe l'aperçût, elle luy dit, Monsieur de Meurdrac j'ay une choſe à vous demander, & je croy que vous ne me la reſuſerez pas. Mon Pere luy dît, Madame, je ſuis icy pour recevoir l'honneur de vos commandemens, & pour y obeïr. Je ſouhaitte, luy dit elle, que vous pardonniez à vôtre Fille, & que vous l'embraſſiez & ſon Mary auſſi pour l'amour de moy : Je ſeray bien aiſe que cela ſoit avant que je meure; vous y aurez
de

De Madame de la Guette. 51

de la fatisfaction, & pour cet effet, je vous conjure que ce soit demain. Mon Pere fut tellement touché de la bonté de cette Princeſſe, qu'il luy dit, Madame, la chose ſera comme vous me l'ordonnez, quoy que j'eufſe fait reſolution de ne les voir jamais. Vôtre Alteſſe à tant de puiſſance ſur moy qu'il n'y a rien au monde que je ne faſſe pour Elle. † Hebien, répondit elle, ce ſera demain comme je vous ay dit; Monſieur mon Mary vous fera embraffer les uns les autres, cependant vous me faites plaifir, & je m'en ſouviendray. Mon Pere fit une profonde reverence, & ſe retira juſqu'au lendemain, où nous ne manquâmes pas de nous trouver. L'accommodement ſe fit dans une chambre, que l'on appelle la chambre du Roy en preſence de Monſieur le Duc d'Angoulesme, de Monſieur le Comte d'Alais ſon Fils, de Madame la Comteſſe d'Alais ſa Belle-fille, &

d'autres personnes de qualité. J'estois dans un petit Cabinet avec mon Mary, l'on me fit entrer la premiere: je courus me jetter aux pieds de mon Pere pour luy embrasser les genoux, & versay quantité de larmes, qui parlerent en ma faveur, car mon Pere aussitôt me releva, & me baïsa, me disant avec des yeux un peu humides, Je vous pardonne. Mon Mary entra ensuite; Monsieur le Duc d'Angoulemine le presenta à mon Pere & luy dit, voyla vôtre Gendre qui est fâché de vous avoir déplû. Son Altesse mit la main sur l'épaule de mon Mary pour le faire pencher un peu plus bas, mais il demeura ferme, & ne fit sa reverence que comme à l'ordinaire. Dans ce moment ils s'embrasserent, chacun témoigna de la joye, & nous particulièrement, qui étions les parties plus interessées. †

Après nôtre remerciement fait en peu de mots a Monsieur d'Angoulemine, je courus à la Chambre de cet-

te bonne Princeſſe, & me jettay à genoux dans la ruelle de ſon ſit, luy diſant, Madame, vous venez de faire une œuvre que Dieu recompenera infailliblement, du moins je l'en ſupplieray toute ma vie: Je ſuis à vos pieds, Madame, pour vous en rendre un Million de graces. Elle me fit lever, & me dit, j'ay de la joye que la choſe ſoit faite, je vous aime, priez Dieu pour moy, car je croy que je ne releveray pas d'icy. † Je pris congé d'elle, pour ne la pas importuner davantage, & men allay dans la chambre de ma Sœur, où je trouvay mon Pere avec ſes amis qui avoient été preſens à nôtre accommodement. Mon Mary étoit d'un autre côté, qui peſtoit à ſon aïſe, car tous ces Meſſieurs luy dirent, gouvernez bien vôtre Beupere, mais ne le voyez pas. Cela le mit dans le dernier emportement, puis que tout ſon deſſein étoit de le voir, de l'honorer, & de le ſervir comme il devoit, ſi bien

que comme c'étoit le plus violent de tous les hommes, il dit dans son transport à son laquais, va dire à ta Matresse qu'elle vienne promptement, que je luy veux donner un coup de pistolet. Ce pauvre Garçon, qui étoit Allemand, accourut au plus vite me trouver, pour me dire en présence de mon Pere & de ses amis, Madame venez vite, Monsieur veut vous donner un coup de pistolet. Je dis, vrayment la nouvelle est agreable, allons le recevoir. Je pars gayement, quoy que l'on fust tout ce que l'on pût, pour m'en empêcher; il vint quelques uns de ces Messieurs avec moy, je trouvay Monsieur d'Angoulême dans un passage, qui me dit par la corbleu, (c'étoit son jurement) voylà vôtre mary qui fait le fou, où allez vous : je luy repartis, Monsieur, je va querir un coup de pistolet, qu'il me veut donner, par la corbleu, n'y allez pas, me dit il, les voylà un cent qui ne sçauroient le mettre à la raison.

raison. Je luy dis, Monseigneur, j'ay un secret pour l'y mettre, & passay outre: Je trouvay mon Mary à cheval, entouré de gens qui faisoient tous leurs efforts pour l'adoucir, mais ils n'avançoient gueres, aussitôt que je l'eus approché, je luy dis, mon Cavalier, pied à terre; J'ay un mot à vous dire, pour le coup de pistolet, nous en parlerons une autre fois: il sautta à l'heure même de son cheval, pour me parler; je l'entretins un moment, puis il se remit en selle le plus agreablement du monde, pour retourner chez luy. †

Chacun fut surpris de ce changement, mais on ne le devoit point être car nous nous sommes toujours parfaitement bien entendus, & je souhaitteroïs de tout mon cœur, que tous ceux qui sont dans le mariage en fissent de même, l'on ne verroit pas tant de divisions, qu'on y en voit. Je fus retrouver mon Pere, nous montâmes à cheval, pour aller chez

luy, & pour embrasser à mon aise
ma tres chere Mere, que j'ay tous-
jours aimée plus que ma vie: Elle
me temoigna tant de joye, & tant de
bienveillance, que je ne sçauois as-
sez l'exprimer. Mon Pere me trai-
toit avec un peu plus de froideur,
nous fîmes collation tous trois en-
semble; & parlâmes de choses in-
differentes. Une heure après je pris
congé de l'un & de l'autre, pour
m'en aller rejoindre mon Mary qui
m'attendoit avec impatience. Aussi-
tost qu'il me vit paroître, il vint au-
devant de moy, car il prenoit plaisir
à m'aider à mettre pied a terre, quoy
que j'eussé assez de disposition pour
n'avoir pas besoin de secours: Nous
gagnâmes nôtre chambre au plus
vite pour nous entretenir à nôtre aise
de tout ce qui s'étoit passé le même
jour. Nous étions tousjours ensem-
ble, autant que nous pouvions y
être, & passions le temps le plus
agreablement du monde.

r

En-

Environ quinze jours après nôtre accommodement nous apprîmes la mort de Madame la Duchesse d'Angoulesme, que l'on avoit remenée à Paris. J'en eus un déplaisir sensible, dont mon Mary eut assez de peine à me consoler. En reconnoissance des graces que j'avois receües de son Altesse, je priois souvent nostre Seigneur pour le salut de son ame. + Je la croy bien heureuse, car elle à fait toute sa vie de tres bonnes actions. Deux ou trois mois après il fallut baptizer mon Fils, comme elle avoit souhaité: Madame la Comtesse d'Alais voulut que ce fût à l'Eglise de Saint Paul sa Paroisse. Elle s'y trouva avec Monsieur le Comte d'Avergne son Fils, & Mademoiselle de la Luzerne; mon Mary y estoit present, mon Enfant fut nommé Louis qui est un nom que j'ay tousjours fort aimé. J'oubliois de dire que Monsieur le Prince de Conty enavoit tenu un aussi dans le même moment, & que

cette bonne Princeſſe remena ces jeunes Princes à l'Hoſtel d'Angoulême avec leurs petites Commeres & mon Fils auffi. Il y eut une fort belle Colation, Madame la Comteſſe d'Alais fit ſes liberalitez à ma ſage Femme, & à ma Nourrice. Ces bonnes Creatures n'en avoient jamais tant eu; elles m'en temoignerent leur joye à leur retour. Mon Mary fit ſes remerciemens à cette Princeſſe de l'honneur qu'il venoit de recevoir d'elle, & à Monsieur le Comte d'Avergne le plus civilement qu'il pût; Elle luy dit, Monsieur, Madame mabelle Mere vous a tousjours conſideré, & Madame voſtre Femme auffi, je vous aſſure que je n'en feray pas moins, & que je feray tousjours bien aïſe de vous faire plaiſir, quand l'occafion ſ'en preſentera. Il ſe retira là-deſſus pour ſ'en revenir chez luy, où il me trouva de belle humeur: Je ne fus jamais autre, principalement quand nous étions enſemble. Je gar-

garday mon petit Louïſon quinze jours auprès de moy, & ensuite le renvoyay chez ſa Nourrice. Cependant les Campagnes pour la guerre ſe ſuivoient, & il ſ'y falloit trouver: mon Mary n'y étoit jamais des dernière. Dans le peu de ſejour qu'il fit auprès de moy, il vit mon Pere trois ou quatre fois, mais il y avoit tousjours de la froideur. Quant à moy, l'on me faiſoit aſſez bon viſage; Je demeuray encore groſſe, & diray une ſeule fois pour toutes que j'ay eu dix Enfans, cinq Garçons & cinq Filles, tous aſſez honneſtes gens, dont je rens graces à Dieu. †

Quelque temps après, ma pauvre Mere mourut Ethique; Je me trouvay à ſa mort. Ah que ce coup me fut ſenſible! J'en étois inconſolable, & même dans le tranſport de ma douleur, je luy ſoufflay un demy quart d'heure dans la bouche, croyant que je luy redonnerois la vie, je verſay tant de larmes ſur ſon viſage,

& le luy touchay tant de fois, qu'il devint uny comme une glace, quoy qu'elle fût dans un âge fort avancé. Il me prit envie de separer sa teste de son corps, pour la mettre dans mon Cabinet, & la voir à mon aise, & à loisir; jen'en trouvay point l'occasion, parce que les gens d'Eglise qui la veilloient, me dirent qu'ils ny consentiroient jamias, & que j'offensois Dieu d'avoir ces pensées là; qu'il valoit bien mieux le prier pour le repos de son ame, & que son corps n'estant que de la terre, il falloit qu'il y retournat. + Je rentray en moy même, & reconnus que c'estoit la verité: L'on en fit les funerailles fort honorablement, ensuite je pris congé de mon Pere, qui estoit aussi fort affligé, pour m'en aller ches moy songer à ma perte qui n'estoit pas petite. Toutes mes bonnes amies me visiterent sur ce sujet, & je leur en feray obligée toute ma vie, leur consolation m'ayant fait beaucoup de bien.

bien. Je donnay avis à mon mary de la mort de ma bonne Mere, dont il fut sensiblement touché, par ce qu'il avoit beaucoup de veneration pour elle, & aussitôt que la Campagne fut finie, il s'en revint chez luy; & après y avoir fait quelque petit sejour, il alla rendre ses respects à mon Pere, qui le reçût encore plus froidement. Cela luy causa un grand déplaisir, parce qu'il n'estoit pas souffrant, ce qui le fit resoudre de luy faire demander partage du bien de ma Mere, pour ensuite le laisser en repos, puisque sa presence luy donnoit de la peine. Mon Pere, qui n'estoit pas d'humeur à se defaisir de son bien, quoy qu'il en eût beaucoup, tâcha d'eluder la chose: nous fumes obligez de le poursuivre, pour avoir ce qui nous appartenoit legitimelement. Cela fut de longue haleine, quoy que nous eussions bon droit, & pendant tout ce temps là, nous ne le vîmes en aucune façon; j'avoüe que
ce-

cela m'estoit rude ; mais Dieu le permettoit de la sorte, pour me faire songer de plus en plus à ma desobeissance, ce qui m'est arrivé plusieurs fois avec tout le regret que j'en ay dû avoir, comme d'un peché que j'avois commis contre Dieu, & dont ma propre conscience me punissoit tous les jours, en quoy je reconnoissois parfaitement la Justice Divine, qui ne se servoit que de moy même pour mon propre châtimement. †

Je voyois toujours mes bonnes amies, particulièrement Madame Molé & mes Demoiselles ses Filles, qui s'estoient faites grandes, belles, & sages. Elles estoient auprès de Madame leur Grand-mere, qui estoit un exemplaire de vertu ; l'une à été Madame la Marquise de Flamanville, & l'autre Madame la Marquise d'Hoquincour, toutes deux admirables pour leur belle & sage conduite. Madame de Coulange avoit auprès d'elle Mademoiselle de Chantal, qui

qui étoit une beauté à attirer tous les Cœurs. Elle à été depuis Madame la Marquise de Sevigny, que tout le monde connoit par le brillant de son esprit, & par son enjouement. C'est une Dame qui n'a point de plus grand plaisir que quand elle peut obliger quelqu'un, étant la generosité même. Madame de Maspareau mourut incontinent après mon mariage, & laissa deux Filles qui étoient des Demoiselles aussy accomplies, que j'en aye jamais connu : je les ay admirées mille fois, car il y avoit une si parfaite union entre ces deux Sœurs, & elles avoient tant de deference l'une pour l'autre; qu'il ne s'est jamais rien vû de pareil, la maniere dont elles se sont comportées, n'ayant point de Mere, doit donner de l'emulation à routes les jeunes Demoiselles, pour les imiter : l'une à été mariée à Monsieur de Freneau, & l'autre à Monsieur Tronson. Elles avoient

avec

avec elles trois belles & vertueufes Cousines, je dis avec elles, car elle y étoient fort souvent. Toutes celles que je nomme passoient tous les Etès à leurs belles Maisons de Campagne, & me faisoient la grace de m'aimer, si bien qu'il ne se passoit point de jour, que nous ne fussions ensemble, pour nous divertir agreablement.

Enfin nôtre Proces finit, & les Juges ordonnerent ce qui étoit de raison. Il falut nous transporter sur les lieux avec des Procureurs & des Avocats, comme il avoit ètè dit, pour faire le partage. Justement comme l'on s'alloit mettre à table, mon Pere & mon Mary eurent quelques paroles ensemble, & s'animerent tellement l'un contre l'autre, (car ils étoient tous deux fort violens) que je fus toute surprise de voir voler les plats contre la Tapiserie, non pas par enchantement, mais à force de bras. Tous les gens
de

de Robe s'enfuirent, car ces Messieurs la craignent fort la charge, & ne sçavent ordinairement se battre qu'à coups de plume, & sans aucune consideration ils me laisserent seule, pour empêcher le desordre. Je n'eus pas peu d'affaires car je voyois mon Pere & mon Mary à deux doigts de la mort. Je connus là que la nature l'emportoit, quoy que bien des gens disent le contraire, car je me mis audevant de mon Pere, pour luy servir de Bouclier, & decouvris ma poitrine; puis je dis à mon Mary, qui avoit l'epée nue, donne là dedans, il faut que tu me tuë, avant que tu fasse la moindre chose à mon Pere, & tout d'un coup je luy sautay au collet, & luy arrachay son Epée, qu'il n'eut pas de peine à me l'acher, luy étant impossible de me resister en quoy que ce fût, car il m'aimoit trop pour cela. Je jettay l'Epée par la fenestre, & j'emportay mon Mary

entre mes bras hors de la Salle, puis je fermay la porte. Il monta à Cheval, comme si de rien n'avoit ètè, & s'en retourna chez luy. Mon pauvre Pere effrayè, qui avoit vû le peril où il avoit ètè, me vint embrasser étroitement les Larmes aux yeux, & me dit, mon Enfant je t'ay donné la vie, tu me la rens aujourd'huy, après Dieu je ne la tiens que de toy; tes ennemis m'avoient voulu persuader que tu souhaittes ma mort, mais je reconnois le contraire, & je t'aimeray plus que jamais. Il me dit cela avec tant de tendresse, que je ne pus pas m'empescher de verser quantité de Larmes, en le suppliant tres-humblement de vouloir oublier l'extravagance de mon Mary, que je luy promettois qu'il ne seroit jamais inquiet du côté de son bien, & que tout luy demeureroit en main jusqu'à sa mort; qu'il nous fit seulement la grace de nous souffrir, ce qu'il m'accorda par sa bon-

bonté. Toute l'avocasserie nous revint joindre , quand ils sceurent que mon Mary étoit party; ces bonnes gens étoient plus deffaits que si on leur avoit prononcé leur sentence de mort , mon Pere leur dit ses sentimens , & moy je les traitay de lachez & de poltrons , & leur dis , Messieurs , nos affaires sont terminées , & mon Pere sera toujourns le Maistre , comme il doit; vous n'avez qu'a vous en retourner à Paris , & l'on vous satisfera. Comme j'avois fait un effort extrême pour mettre mon Mary hors de la Salle , ainsi que j'ay desja dit , je sentis de fort grandes douleurs dans le ventre; & ce qui me les redoubloit encore , c'est que j'étois grosse , cela m'obligea de monter promptement à Cheval , pour m'en aller chez nous , me mettre au lit , & envoyer querir ma sage Femme. Aussitost que je fus arrivée à la basse Cour , mon Mary accourut audevant de
moy

moy, le visage fort gay. Je luy dis, il n'y a pas a rire, je suis blessée, gagnons ma chambre, j'ay besoin de repos; cependant que l'on court à ma sage Femme. Elle vint aussitost qu'elle fut avertie, & trouva mon Enfant déplacé, elle y remedia promptement, & m'ordonna de garder le lit quelques jours. Quand je fus seule avec mon Maty, je luy dis comme j'avois donné ma parole à mon Pere, qu'il ne seroit jamais inquiet ny de luy ny de moy, & qu'il demeurerait paisible Possesseur du bien de ma Mere. Il me répondit vous avez fait fort prudemment; j'en ay de la joye, & vous n'en ferez point dédire. Je l'assuray aussi qu'il pouvoit voir mon Pere toutesfois & quâtes qu'il voudroit, que ce qui étoit passé étoit passé, & que l'on n'en parleroit jamais. Il me dit, cela est fort bien, guerissez vous seulement, & nous y irons ensemble; ce que nous fimes a quel-
que

que temps de là. Mon Pere nous reçût fort humainement, & nous fit bonne chere ; les plats demeurent formes, & ne s'envolerent pas comme ils avoient fait l'autre fois : & on les emporta paisiblement à la fin du repas. Nous luy rendions nos respects fort soigneusement, & tousjours avec satisfaction, parce qu'il nous temoignoit beaucoup de bonne volonté. T

Je passois d'ordinaire le Carnaval chez ma Sœur, étant presque tousjours sans Mary. Il étoit en Italie en ce temps là. Un matin comme je fus éveillée je dis à ma Sœur, que j'avois songé de Monsieur de la Guette, & que je croyois le voir ce jour là sans y manquer. Elle me dit qu'il ne m'en falloit pas flatter, & qu'il n'y avoit nulle apparence ; que pourtant il falloit nous bien divertir ce que nous fimes, car l'après-diné ma Niece de Vibrac qui étoit Femme du Capitaine du Chateau, assez

jolie, & de plus bonne Cavaliere, se mit de la partie, nous prîmes des habits d'homme, elle & moy, & montâmes à Cheval toutes bottées, avec Monsieur de Vibrac. Nous fumes dans le Parc lancer quantité de Cerfs à la course, pour en avoir le divertissement & chercher de l'appetit pour le soir, où il vint plusieurs Mommons, que je reçûs en homme, comme j'étois, car Nous n'avions point quitté nos habits ma Niece & moy : C'étoient des Gentil-hommes du Voisinage, qui leverent tous le masque, quand on eut joué. Monsieur de Vibrac fit apporter quelques patès de Venaison avec des Bouteilles de fort bon Vin, pour les rafraichir : ils s'en retournerent incontinent après, & allerent faire Carême-prenant avec leurs Femmes, comme c'est la coutume en France. Une heure après nous nous mîmes a table, & soupâmes de grand appetit, les Vian-
des

des étoient fort bien préparées, il y avoit aussi avec nous quelques Demoiselles des amies de ma Sœur. Quand on eut desservy, on dit, il faut danser aux Chançons, j'en avois toujours demy cent toutes prêtes, & pour cet effet je chantay la premiere, pour donner lieu aux autres d'en faire de même. Comme j'étois fort en cadence, l'on frappa ferme à la porte du Chateau, le Capitaine envoya un Laquais scvaoir qui c'étoit: le garçon ayant demandé qui est là, on répondit aussitôt la Guette. J'entens cela, car j'avois l'oreille fine, je ne perdis point contenance, & continuay ma chançon; mon Mary entra, Monsieur de Vibrac courut à sa rencontre pour l'embrasser, il regardoit de tous cotés où j'étois, & eut peine à me remettre: je men faisois un plaisir. A la fin je luy dis me voylà, s'il manque quelque Cavalier dans vôtre Compagnie, je suis toute equip-

équipée, comme vous me voyez, & prête à vous servir. Il tourna cela galamment, & fit une repartie fort jolie, car il ne manquoit pas d'esprit. Ma Sœur me dit, c'est dommage que vous ne faires métier de faire des Almanacs, vous debiteriez bien vôtre marchandise, car vous prognostiquez juste. Il est vray qu'il n'y avoit nulle apparence que je dûse voir mon Mary ce jour-là, mais Dieu le permit de la sorte pour ma satisfaction. L'on fit gril-lades, capitolades, & toutes sortes de bonnes choses, pour regaler le nouveau venu; les Vins exquis n'y manquerent pas, l'on but des santéz de la bonne sorte, se trouvant là des gens qui s'en scavoient démeler. Il me tarδοit fort que la nappe ne fut levée, pour aller entretenir mon Mary à mon aise, & dans nôtre Lit, car il avoit besoin de repos, puis qu'il revenoit de plus de deux cens lieües. On le conduisit à
nôtre,

nôtre chambre, & aussitôt l'on prit congé de nous, en quoy l'on nous fit plaisir, car deux personnes qui s'aiment uniquement ne demandent point de tiers : Le Lendemain nous primes congé de la Compagnie, pour retourner chez nous, & y vivre sans contrainte.

Dans le séjour que mon Mary fit auprès de moy, je remarquay qu'il rendoit des visites fréquentes à une Dame de qualité: cela me mit martel en tête, je veux dire que j'en devins jalouze au dernier point. C'est le plus grand mal que l'on puisse ressentir, principalement quand on aime, comme j'ay tousjours fait. Je n'avois plus de repos, je ne pouvois demeurer en place, tout m'étoit insupportable, jusqu'à mon lit même. Une nuit étant auprès de mon Mary, je faisois mille tours & retours, & il me dit, qu'avez vous? vous ne faites que remuer, dormons je vous prie: Je ne puis dor-

D

mir,

mir, luy répondis-je, j'ay un trop grand mal de tête, (j'avois raison de le dire, car c'étoit là où étoit ma folie) & vous seul le pouvez guerir. Il me dit, expliquez vous mieux, je ne vous entens pas. Hé bien expliquons nous donc, car il est nécessaire pour mon repos, c'est que j'ay à vous dire, que si vous voyez davantage une telle Dame, je suis résolüe de vous perdre tous deux, prenez vos mesures la-dessus. Etes vous folle, me dit il, d'offenser une personne d'honneur, comme elle est? Je pardonne à vôtre extravagance, mais gardez vous bien que personne ne la connoisse. Je ne vous le promets pas, luy repartis-je, a moins que vous ne me donniez vôtre parole que vous ne la verrez jamais. Après un petit Dialogue fait sur ce sujet, au lieu de sa parole, il m'en donna sa foy, & me dit, êtes vous satisfaite. Je la suis au dernier point, brisons la-dessus. Il me tint
sa

sa promesse, car il ne la jamais vûe depuis, quoy que ce fût une tres-sage, & honnête Dame, que j'ay fort considerée dans la suite. Je souhaitterois que toutes les femmes, qui ont le mal que j'ay eu, fussent aussi mal fondées que je l'étois, il ne se passeroit rien de mal à propos.

La plûpart de mon occupation, quand j'étois seule, étoit de terminer plusieurs differens, qui arrivoient entre les habitans du lieu de ma demeure. Les gens de Justice m'en vouloient un mal extrême, car je detournois l'eau de dessus leur moulin. Ils disoient nous n'avons qu'a fermer nôtre plaidoyé, Madame de la Guette met tous les proces a fin. J'avoüe que j'ay toujours été pour la concorde, & que je n'ay pas seulement moyenné des accommodemens entre des paisans, mais aussi entre des Gentils-hommes, qui avoient lieu de se couper la gorge. L'on a toujours donné

assez de creance à ce que j'ay dit, & je n'jay pas ignoré le point d'honneur : j'en pouvois parler aussi bien qu'un autre. Outre cela j'avois le don de persuader fortement les personnes que j'entreprendois, & elles s'en trouvoient fort bien. Il me souvient qu'un jour mon Mary fut envoyé en Cour, par Monsieur le Prince de Condé, un peu avant la Bataille de Nordlingen, pour porter la nouvelle au Roy de la jonction de l'Armée du Duc de Vimar à celle de sa Majesté; il passa chez nous, & y demeura un demy quart d'heure tout au plus, pour donner lieu aux chevaux de poste de repaistre. J'eus un transport de joye si grand de le voir, que je fus trois mois entiers sans pouvoir dormir, quoy que je fisse tout mon possible pour cela. La joye excessive fait des effets tout extraordinaires, & je ne l'aurois jamais crû, si je ne l'avois experimenté. Il est
bon

bon de se moderer en toutes choses ,
& de ne s'abandonner pas toujours à
ses passions.

Monsieur le Comte de Marfin
fut blessé à cette Bataille d'un coup
de pistolet dans le bras. Quand il
fut de retour à Paris , il dit à mon
mary que les medecins luy avoient
ordonné de mettre le bras dans la
vendange, afin de le fortifier, & qu'il
le prioit de trouver bon que ce fût
chez luy. Mon mary luy dit qu'il
en étoit le maistre, & que celuy
feroit toujours beaucoup d'hon-
neur. Monsieur de Marfin aimoit
fort mon mary, & mon mary avoit
bien de la veneration pour luy , car
c'étoit un grand homme , comme
chacun à scu : Il vint donc habiter
dans nôtre petite chaumiere six se-
maines durant. Il y avoit grande
cour chez nous pendant tout ce
temps là , car bien des gens se teno-
ient heureux de l'approcher. Je
faisois les honneurs de la maison

le mieux qu'il m'étoit possible. Quand tout le monde étoit retiré, Monsieur de Marfin, mon Mary & moy nous entretenions de toutes choses famulièrement, c'étoit un grand avantage pour moy, car il étoit fort spirituel, & ne parloit le plus souvent que d'affaires considerables. Quand il eut un peu reconnu la portée de mon esprit, & qu'il eut remarqué en moy ce que l'on remarque en une Femme d'honneur, il me dit Madame de la Guette, la Reine me veut marier, pour m'attacher plus fortement au service du Roy; Monsieur le Prince veut faire la même chose, mais je ne le feray jamais que de vôtre main, car je suis assuré que vous ne me proposerez rien que de sage & hoenète, & je vous diray encore plus, que quand ce ne seroit qu'une Bergere de vôtre part, je la prendray aveuglement. Je fus tellement surprise de la creance qu'il avoit

avoit en moy, que je ne pus pas m'empêcher de luy en témoigner ma reconnoissance, avec resolution de le servir en cette rencontre, luy disant que c'étoit mon affaire & qu'il ne s'en mit point en peine. Il me dit vous ferez le tout comme vous jugerez à propos, je ne vous dediray de rien. J'estois bien aise de luy rendre ce service, parce qu'il estoit fort amy de mon Mary; de plus il nous avoit fait l'honneur de tenir un de nos Enfants avec Mademoiselle Molé petite Fille de Monsieur le Garde de Sceaux Molé, qui à été depuis Madame la Marquise de Flamanville. †

Quelque peu de temps après, Monsieur le Comte de Marfin eût ordre du Roy de s'en aller en Catalogne commander son Armée: mon Mary le devença de quelques jours, & y alloit servir aussi. Il emmena mon Fils avec luy, qui étoit son Cornette âgé de neuf à dix ans, c'estoit l'année du Siege du Tortose;

J'avois une telle envie qu'il fut honnête homme, que je l'obligay de partir à une âage si peu avancé, malgré la tendresse que j'avois pour luy. Le jour mesme que mon mary s'en alla pour Catalogne, il vint un Baron chez nous pour faire le voyage avec luy. mais c'estoit un de ces Barons à simple Tonfure, qui me donna bien du plaisir, car en entrant dans ma chambre; il fit ses reverences d'une telle maniere, qu'il se bricola les jambes avec ses éperons, & alla tomber de toute sa force à la ruelle de mon lit. Le Provost du lieu estoit avec moy, & nous eumes bien de la peine à le relever: il en fut quitte pour avoir un peu le nez cassé; mais cet honnête homme s'estant retiré. mon Baron commença a causer à son aise. Il me dit qu'il estoit bien faché d'avoir manqué monsieur de la Guette, & que monsieur le Comte de Marsin luy avoit dit, qu'il ne seroit pas malheureux de faire le voia-

ge avec luy; que néanmoins, il se tenoit le plus satisfait de tous les hommes de m'avoir rencontrée, & qu'il ne croyoit pas que la Campagne possédât une personne si rare, qu'il avoit été amoureux de dix Femmes à Paris, & que j'estois l'onzième. Il me prit un éclat de rire le plus grand du monde, car personne ne s'étoit encore avisé de m'en dire autant. Il voulut toujours pousser la fleurette, mais je luy dis, mon bon Seigneur, demeurez en aux dix, je vous en prie, & laissez là l'onzième; elle est voüée à un autre saint. Il demeura sot comme un panier, & n'osa pas me dire un mot de plus sur ce sujet. On parla de plusieurs autres choses indifférentes, & sur le soir il me pria de mettre son porte-manteau dans mon Cabinet: Je luy demanday s'il y avoit quelque chose de rare; il me dit que c'étoient des Poulets de ses Maistresses. Ah si se sont des Poulets, comme vous dites, il

les faut porter dans ma basse Cour, c'est leur veritable repaire, & vous pouvez garder vôtre valise dans vôtre chambre, s'il y a autre chose de valeur. Il prit congé de moy aussitôt que l'on eut soupé, & partit de grand matin sans me dire adieu. †

Une heure après je vis arriver un Cavalier au grand galop, qui mit pied a terre chez moy, & me vint trouver en ma chambre, pour me presenter un billet, de la part de Monsieur le Comte de Marsin, qui me mandoit de faire arrêter le Baron un Tel, parce qu'il avoit ployé la toilette de Madame sa Sœur, qu'il ne pretendoit pas que cela fût perdu, & qu'en cas qu'il fût party, il me prioit d'en écrire à mon Mary. Afin qu'il n'eust pas le temps de gaspiller ce qu'il avoit pris. J'en écrivis au plûtost; & mon Mary y donna ordre. Le pauvre malheureux devint fou par les chemins, l'on fut obligé de le lier sur une Charette de bagage, &

& même on luy donna le foüet par plusieurs reprises, ce qui luy fit tous les biens du monde, étant un Souverain remede pour ceux qui tiennent de la folie. †

Quelque temps après on fit le blocus de Paris. Monsieur le Prince de Condé avoit commandé à quelques uns de ses gardes de se poster à Alfort proche le Pont de Charenton, pour empescher les paisans d'y mener des vivres. Ces Messieurs rencontrèrent un Marchand de Pourceaux qui en avoit grand nombre, & encore quantité de Veaux que d'autres gens menoient dans des Charettes : ils pousserent tout cela devant eux, avec dessein de les conduire à Lagny, où étoit le Marquis de Persan, qui y commandoit pour le Roy. Il falloit passer par Sussy lieu de ma demeure, aussitôt que nos paysans les appreceurent de loin, ils sonnerent le Toc-fain, & se mirent tous sous les Armes, à dessein de leur ôter leur bu-

rin, & de courir sur eux; ce qu'ils firent, le Provost du lieu à leur tête. Je me tormentois extraordinairement pour les en empêcher, car je ne doutay pas qu'ils alloient faire une sottise. Je dis à un de leurs Capitaines, qui étoit un peu plus raisonnable que les autres, qu'il eût à bien faire connoître à ses Camarades, qu'il ne falloit point arreter les gens du Roy, qu'au contraire l'on devoit leur donner aide & secours, s'ils en avoient besoin, & qu'assurément ceux que l'on voyoit approcher avec le butin n'agissoient pas sans ordre: Il me quitta & doubla le pas pour leur aller dire ce que je luy avois représenté. La plupart rependirent, madame de la Guette est Mazarine, il ne la faut pas croire. (C'estoit le nom que l'on donnoit en ce temps là à ceux qui estoient affectionnez au service du Roy:) Neanmoins ce Prevost y songea plus d'une fois, & leur dit, Messieurs, il faut les laisser
passer

passer aussitôt qu'ils nous auront approchez, & que nous aurons veu leur ordre: Ils le montrèrent d'abord, & on les regala de quelques Bouteilles de Vin, à l'entrée de la porte du lieu en dehors. ✧ Pendant tout ce temps la, un de ces marchands avoit couru à Paris chez monsieur le Duc d'Elbeuf, pour demander secours contre les gens, qui avoient enlevé leur marchandise, & pour la ravoir s'il y avoit moyen. On commanda soixante ou quatre vingt maîtres pour courir après, ils arriverent justement dans le temps que ces Gardes se rafraichissoient. Aussitôt que les Paysans apperceurent les Parlementaires proche d'eux (c'est ainsy qu'on appelloit les ennemis du Roy) ils rentrerent au plus vite dans l'enceinte de leurs murailles & laisserent ces pauvres gardes qui n'étoient que sept à la mercy de ces gens là: On en vint au *qui vive* de part & d'autre; le Gardes parlerent les premiers

miers, & dirent *vive le Roy*, les autres dirent *vive le Parlement*, & tout d'un temps nos misérables Payfans s'aviserent de crier aussi *vive le Parlement*, il falloit être fou pour en venir là. Les Parlementaires tirent force coups pistolet sans faire mal à personne, n'étant pas des plus adroits ny des plus aguerris. Les Gardes prient qu'on ouvre le guichet de la porte pour leur sauver la vie, il fut ouvert, & quatre entre-
rent, les trois autres s'étant dé-
léz adroitement, ils échaperent à soixante ou quatre vingt Cavaliers. Aussitôt que les quatre mal-
heureux furent entrez, ces Rustiques se jetterent sur eux, & leur donne-
rent cent coups, ils mirent pistolet, hallebarde, & serpe en œuvre avec une telle cruauté qu'ils les mirent tout en sang, deux se sauverent chez ma Nourrice, & y étant coürüë au plus vite pour y mettre ordre, car infailliblement ils les auroient ache-
vez

vez, je les reprimanday fort aigrement, & leur fis reconnoître la faute qu'ils venoient de faire, que je croyois que Monsieur le Prince ne leur Pardonneroit jamais, qu'il ny avoit point de temps à prendre, & qu'il falloit aller trouver Monsieur d'Angoulême pour le supplier tres humblement d'interceder pour eux auprès de son Altesse. Ils m'écouterent attentivement, & se retirèrent chacun chez eux en me faisant de grandes reverences, & me remerciant du bon avis que je leur donnois. J'entray chez ma Nourice pour secourir ces pauvres Cavaliers que s'étoient mis dessus son lit, & j'envoyay chercher le Chirugien, pendant qu'on les retiroit par les pieds. On eut de la peine à les avoir; car ils n'avoient plus de forces, par la quantité de sang qu'il avoient perdu: l'un avoit un bras cassé d'un coup de pistolet, & l'autre un grand coup de halebardo dans la cuisse, avec de bons
coups

coups de bâtons par dessus la marche. Je les laissay entre les mains du Chirurgien, à qui je les recommanday, pour promptement secourir un autre que cinq ou six mutins vouloient achever de tuer, quoy que le pauvre garçon se fût réfugié dans une maison : aussitôt que ces misérables Payfans m'apparceurent, ils crièrent, voylà encore Madame de la Guette, nôtre coup est manqué. J'entre brusquement, & leur dis cent choses encolere, ils se retirerent tous ; je trouvay ce pauvre Cavalier en un plus pitoyable état que les autres. Il avoit un coup de pistolet au dessous d'un des tetins, & un grand coup d'estramason sur la tête, qui pénéroit jusqu'à l'os ; il étoit en sang de tous côtez, quand il me vit il s'ecria, Madame si Monsieur vôtre Mary avoit été icy, je ne ferois pas traité de la sorte. Je vous en repons, luy dis-je, les Payfans n'auroient pas fait la faute qu'ils viennent de faire. D'où
con-

connoisséz vous mon Mary ? Je le connois, Madame pour avoir été un de ses Cavaliers, je me nomme la Ferté, & si vous n'avés compassion de moy, je suis un homme perdu, ces misérables ont complotté de me venir tuer cette nuit. Ne craignez rien, luy dis-je, je vous tiens sous ma protexion, ils n'oseroient seulement y songer ; il suffit qu'ils sçachent que je vous ay veu. Cependant il faut visiter vos playes, aussitôt que le Chirurgien aura fait avec vos Camarades, & je ne vous quitteray point que je ne sçache l'état où vous estes. †

Les Parlementaires de leur côté s'en retournerent bouffis de gloire dans Paris avec toute la deffroque, tant des Marchands, que des Chevaux des pauvres Gardes. Ils emmenèrent aussi prisonniers un Gentilhomme de nos voisins, & son Fils, qui se rencontrerent là par hazard. Je croy que ce fut le plus grand exploit de

de guerre qu'ils ayent fait dans toute leur rebellion, & le plus agreable aux Parisiens, parce qu'ils leur menoient de quoy diner. Auffitôt que l'on eut mis le premier appareil à ces deux Gardes, qui s'étoient sauvez chez ma Nourice, l'on vint visiter les playes du pauvre la Ferté, qui paroissoit hōme d'honneur. Il l'étoit effectivement, & même Gentilhomme; ses blessures n'étoient pas mortelles. Quand il fut en état de monter à Cheval, il me pria de l'ôter de là, & de le faire conduire à Saint Maur, qui est à Monsieur le Prince. Je le fis tres volontiers, ayant toujourns pris plaisir à servir les gens. Son Altesse étoit dans la derniere colere contre nos habitans, de l'effronterie qu'ils avoient eüe d'assasiner ses gardes, & vouloit absolument qu'on ravageât tout le lieu, comme ils l'avoient merité par leur insolence. Monsieur d'Angoulême eut compassion de ces miserables, & parla à Monsieur le Prin-

Prince en leur faveur, son Altesse eut la bonté de leur pardonner, en considération de ce Prince. Ils en furent quittes pour remonter les Cavaliers, & payer tous les faux fraits qu'ils avoient faits, c'estoit leur faire une grande grace de les quitter pour si peu de chose.

Durant cette guerre, il y avoit toujours quelque allarme en nôtre quartier; à la fin Monsieur le Comte de Grancé, depuis Mareschal de France, jugea à propos d'y venir loger avec quatre ou cinq Regimens de Cavalerie. Quand il en fut à une lieüe, un Capitaine du Regiment de la Villette, nommé Tiffon luy dit, Monsieur vous allez loger à Sussy, je vous demande le logis de Monsieur de la Guette. Monsieur de Grancé répondit, vous me faites plaisir, j'étois en peine de sçavoir où est sa maison pouy y envoyer un garde, parce qu'il est de mes amis. Donnez y donc ordre aussitôt que
les

les Marechaux des Logis seront entrez pour Cantonner. Nos Payfans qui avoient toujourns fait les Fanfaronse trouverent bien surpris quand ils virent monter les Cavaliers à l'escalade. Ils jetterent tous les Armes bas, & se sauverent les uns dans l'Eglise, & les autres chez moy. J'eus plus de deux cens Femmes & Filles refugiées, & je vist tout incontinent après plus de vingt Cavaliers à ma porte, qui y frapperent. Un autre que moy auroit eu frayeur, parce que je sçavois bien que l'on ne considéroit personne en ce temps là. Je m'y en allay pourtant gayement, & la fis ouvrir, ils me saluerent tous du chapeau, & un de la Compagnie me dit, Madame, je suis icy envoyé de la part de Monsieur Tiffon pour conserver vôtre Logis, & pour le faire connoitre à ces Messieurs qui vont cantonner. Je ne sçay point qui est Monsieur Tiffon, luy repartis-je, mais il m'oblige de si bonne grace, que

que je m'en souviendray : toute ma vie, & l'en remercieray, comme je doy, aussitôt que je le pourray voir. Les Mareschaux des Logis se retirèrent, & je fis entrer mon Cavalier. Les gens de guerre enfonçoient toutes les portes, & pilloient en bien des endroits, il y eut même quelques Femmes violées, qui n'avoient pu se sauver assez vite. Sitost que tout le Logement fut fait, le Capitaine à qui j'avois obligation me vint trouver je le reçûs tout autant bien qu'il me fut possible, & le suppliai de ne point prendre d'autre maison que la mienne, il ne voulut jamais l'accepter, & me dit qu'il étoit trop serviteur de mon Mary pour cela, & qu'il venoit seulement pour sçavoir si je n'avois point besoin de luy, & s'il ne pourroit point me rendre quelque service. Je luy fis connoître que j'avois peur, quoy que cela ne fût pas, & luy dis que je craignois que les Cavaliers ne vinssent forcer la nuit

nuit ma maison pour la piller. Il me repartit toujourns que je n'avois rien a craindere, & que si j'étois dans la moindre apprehension, il viendrait camper à ma porte, qu'il étoit logé fort près de moy, & qu'il m'alloit envoyer son Trompette, pour l'avertir à toute heure, en cas que j'eusse besoin de luy. Enfin il en usa si honnêtement, qu'il ne se peut rien de mieux. Il y eut encore beaucoup d'Officiers qui m'envoyèrent faire compliment, & qui se disoient tous serviteurs de mon Mary, témoignant qu'ils avoient un regret extrême, de ce que Monsieur Tiffon les avoit prevenus : Je les remerciai de leur bonne volonté. Le Lendemain mon conservateur me vint faire une visite serieuse, & je luy fis connoître que les Cavaliers faisoient beaucoup de desordre, que je ne sçavois pas si on leur permettoit de tuer, piller, & violer, & qu'ils avoient fait tout cela en entrant : que je le
sup-

suſpliois d'en vouloir parler à Monsieur le Comte de Grancé, afin que toutes les Femmes pussent retourner chez elles en assurance, & qu'il voyoit comme ma maison en étoit toute remplie, que je n'avois pas même la liberté de ma chambre, & que j'étois obligée de coucher dans ma cuisine auprès du feu, avec un nombre d'habitans, qui s'y étoient sauvez† craignans d'être rançonnez, dont j'étois fort incommodée. Il me repondit, il est vray, Madame, qu'une Femme à été violée par six coquins de Cavaliers, mais je m'en vas tout dece pas trouver Monsieur le Comte de Grancé, pour en faire justice, afin que toutes les autres soient libres de s'en retourner chez elles, & que personne ne soit assez hardy de leur rien dire. Les six Cavaliers furent convaincus du fait, & l'on en passa un par les armes, pour servir d'exemple aux autres. † Toutes les vieilles femmes s'en retournerent

rent en leurs maisons, mais les jeunes & les filles demeurèrent chez moy pour plus grande assurance.

Une belle nuit il y eut allar-me au quartier; j'entendis les Trompettes qui sonnoient à cheval, à la fourdine, & même celuy qui estoit en mon logis. Je me levay brusquement de dessus mon Matelas, pour sçavoir ce que c'estoit: ce Trompette me dit que l'on venoit d'avoir avis, que les Parlementaires approchoient à dessein d'enlever le quartier. Dans ce moment le bon Monsieur Tiffon entra où j'estois, la botte levée, pour me dire de ne me point affrayer, qu'il donneroit ordre à ma retraite, pour me faire conduire ou à Lagny ou à Gros-bois, en cas que ce furent les ennemis, comme l'on disoit, que je fîsse fond la-dessus, & que je me tinssse toujourns prête. Ils partirent fort deliberez de bien charger les badauts, mais par malheur ils ne trouverent personne, & c'estoit une fausse

se

se allarme. Tous ces Regimens delogerent de nôtre Bourg incontinent après, & Messieurs les Parisiens implorerent la misericorde du Roy, & sa Majesté les reçût à mercy, ainsi la guerre de Paris prit fin.

Mon Mary qui étoit en Catalogne pendant tous ces remuemens, fut à Barcelonne demander congé à Monsieur le Comte de Marsin, de s'en revenir chez luy, pour conserver sa maison; mais aussitôt qu'il fut party pour Barcelonne, un miserable en qui il se confioit extraordinairement, parce qu'il étoit Enfant de famille, & avoit figure d'honnête homme, servant dans sa Compagnie depuis quelques années, le vola impunément, & fit un vol tres considerable. Ils estoient six qui partagerent l'arcin, & ce fut une merveille, qu'ils n'egorgerent pas mon Fils, mais par bonne fortune il estoit allé à l'Ecurie voir les Chevaux. Ce malheureux luy fut demander la clef

de la chambre, pour aller serrer quelque argenterie, qui leur avoit servy à souper, c'estoit là son pre-texte, Mon Fils la luy donna bonnement, & aussitôt que ce voleur y fut entré, il commença à devaler les malles par la fenêtre à ses camarades, qui étoient audessous, & sort au plus vite, pour s'enluir avec eux & emporter leur butin; l'on voit par là, qu'il ne se faut jamais confier à personne, ny en paix, ny en guerre. Mon Fils étant revenu pour rentrer dans sa chambre, trouva la porte fermée, & demanda qu'étoit devenu le Cavalier; l'hôte luy dit qu'il estoit fort. Ayant encore attendu là quelque temps, l'impatience le prit, & il fit enfoncer la porte, croyant qu'il y avoit du desordre: Il ne se trompoit pas, & en fut assurée aussitôt qu'il fut entré. Il court au Prevost afin de faire poursuivre ces voleurs, mais on ne pût les joindre, parce qu'ils avoient gagné les montagnes, & ainsi

ainfy le tout fut perdu. Mon Mary étant revenu à son quartier, pour prendre son Fils & ses gens, & s'en revenir chez luy, fut fort surpris d'apprendre qu'une personne à qui il se confioit de tout, eut été capable de le voir; Neantmoins il falut s'en revenir legerement & de bourse & d'autre chose, cela estant assez ordinaire aux gens de guerre. J'y étois toute accoutumée, & cela ne me surprit point, car tous ceux qui font profession de gens d'honneur n'amasent jamais rien à l'armée, que de la reputation, qui à mon avis, est le plus grand avantage que l'on puisse avoir. +

J'étois en couche quand il arriva; le Lendemain il fut trouver Monsieur le Prince, pour luy faire la reverence & luy mettre en main quelques paquets de Lettres, puis il revint au logis. Deux jours après nous fimes baptizer nôtre Enfant, quand toute la compagnie fut à table dans ma chambre, j'entens courir sur l'Esca-

lier, & crier Monsieur vite, vite a cheval, sauvez vous. Celuy qui crioit entra où nous étions tout effaré, & dit à mon Mary qu'un tel son amy l'envoyoit avertir que Monsieur le Prince, Monsieur le Prince de Conty, Monsieur le Duc de Longueville estoient arrestez par ordre du Roy, & qu'il sca voit que Monsieur de la Guette avoit apporté des Lettres à son Altesse le jour d'auparavant, qu'il craignoit qu'il y eut quelque chose dans lesdits Lettres qui luy pût faire quelque mechante affaire, & que Monsieur le Prince pouvoit même les avoir encore sur luy. Mon Mary dit, je ne crains rien, & pour cet effet, je monteray à cheval, aussitôt que j'auray diné, pour m'en aller à la Cour: cependant, mettez vous a table, & nous partirons ensemble. Ainsy dit ainsy fait. Toute nôtre Compagnie se retira, & je demeuray seule avec beaucoup d'inquietude. Je fus quatre
jours

jours sans avoir aucunes nouvelles & mon chagrin me causa des effets tres dangereux en l'état où j'estois; mon Mary revint auprès de moy, & y demeura tout le temps de la prison de Monsieur le Prince. Monsieur le Comte de Marfin fut aussi arrêté, & conduit dans la Citadelle de Perpignan, quand mon Mary eut été un jour ou deux chez nous, il fut visiter mon Pere qui s'estoit disloqué la hanche, en tombant de sa hauteur; par malheur il eut un Chirurgien, qui n'y entendoit rien du tout, & qui le perdit absolument, parce que c'estoit dans le temps de la guerre de Paris qu'il fit sa chute, & que l'on ne pût pas avoir lors un plus habile homme. Mon Pere fit cent caresses à mon Mary, & ne pouvoit assez luy témoigner la joye qu'il avoit de le revoir. Il luy dit même qu'il estoit resolu de se faire rebriser la hanche par le Bailleur du Roy, & qu'il le prioit de le vouloir accompagner

dans deux jours à Paris, parce qu'il craignoit fort le Pont de Charenton, quand son Carosse y passeroit, à cause qu'il n'y avoit que des planches mal jointes, & qu'il se tiendrait plus assuré quand il seroit present. Mon Mary ne manqua pas de l'y conduire, mais on ne voulut jamais faire l'operation, le Bailleur disant hautement qu'il mourroit entre ses mains. s'il l'entreprenoit. Il falut donc revenir sans rien faire, & mon Pere ressenoit toujours des douleurs tres violentes, qui le conduisirent au tombeau quelques mois après. Nous le voyons soigneusement l'un & l'autre, pour luy rendre nos services & nos devoirs, dont il témoignoit avoir beaucoup de satisfaction. †

Quelque temps après la guerre de Paris, l'on ne voyoit que troupes de tous côtez, qui alloient à leurs quartiers. Un jour que nous revenions de la promenade mon Mary & moy, nous vîmes accourir beaucoup d'habitans

bitans chez nous, qui paroïssent tout allarmez. Je leur demanday, qu'avez vous? Ils s'adresserent à mon Mary pour luy dire, Monsieur il y a des gens de guerre qui veulent forcer une des Ports de nôtre Bourg. Mon Mary leur dit courez vite pour sçavoir qu'elles gens ce font, & me le revenez dire. Il monta à sa chambre en attendant la réponse, & au même instant j'entens crier tue, tue, tue. Je fors dans la ruë, & voy beaucoup de Cavaliers le pistolet à la main, & nos habitans qui couroient comme la foudre se cacher dans leurs maisons. C'estoient les Gardes de Monsieur le Prince, qui s'en alloient en Bourgoigne à leur quartier, & qui vouloient se vanger de l'affront, qu'ils avoient reçu dans nôtre lieu. Comme ils estoient tous fort echaufez, j'en entendis un qui dit, voylà Madame de la Guette, & se jetta de son cheval, s'en venant a grandes pas droit à moy, avec quelques uns

de ses Camarades. C'étoit la Ferté, un de ceux à qui j'avois sauvé la vie, qui me dit cent choses reconnoissantes sur le bon office que je luy avois rendu. Je leur dis, comment Messieursvous mettez tous en allarme, quel dessein avez vous ? Nous en voulons tuer demy-douzaine pour nôtre satisfaction, me repondirent ils, vous sçavez Madame de quelle façon nos Camarades ont été traitez icy. J'espère Messieurs que vous ne tuerez personne, leur repartis-je, & que Monsieur de la Ferté que voylà vous priera de n'en rien faire à ma considération : pour moy je vous en conjure tous. Mon Mary survint la dessus, qui les obligea a faire retraite sans coup donné, & monta à cheval, pour les faire sortir du lieu plus promptement. La Ferté en usa fort bien envers ses Camarades, & me dit en me quittant, Madame, je vous ay obligation de la vie, & je l'exposeray toujours pour vôtre service

vice prés & loin. Tous nos habitans furent bien aises de les voir partir, car ils croyoient qu'assurément ils feroient sauter la cervelle à quelques uns avant que de se retirer, & il y avoit en effet grande apparence. Les principaux d'entr'eux nous remercièrent d'avoir empêché le desordre.

Enfin la mort de mon pauvre Pere arriva, il nous envoya querir un jour auparavant, il me témoigna tant de tendresse, & me dit tant de belles & de bonnes choses, que je m'en souviendray toute ma vie. Je fus tellement outrée de douleur que je fondois toute en larmes, car je l'aimois uniquement. Il rendit son esprit à Dieu, & mourut en veritable Chrétien & Catholique, & voulut estre enterré dans l'Abbaye de Jarfy, où il fit une fondation perpetuelle. Le Pere Gueret Superieur des Minimes de Brie-Comte-Robert fit son Oraison funebre. Il fit aussi une autre fondation à leur Maison, & donna encore

à beaucoup d'autres Eglises. Tout le pais assista à ses funerailles, car il étoit fort aimé & de la Noblesse & du Peuple. Nous travaillames ma Sœur & moy à l'exécution de son Testament, qui fut accompli quinze jours après, & ensuite nous partageames son bien, qui estoit assez grand, sans avoir aucun différent, car ma Sœur estoit une personne fort raisonnable, & moy j'avois beaucoup de deference pour elle.

Comme j'estois encore dans mes deplaisirs de la mort de mon Pere, je reçus une lettre de Monsieur le Comte de Marlin, par laquelle il me mandoit, je ne songe plus à la guerre Madame je ne songe qu'à me marier, souvenez vous de moy, afin que je puisse faire affaire, quand je seray hors d'icy. Je n'y manquay pas, & m'y employay fortement: Je jettay les yeux sur Mademoiselle de Clermont d'Autrague qui estoit la fille de France de la plus belle conduite,

duite, de grande naissance, bien faite de sa personne, & fort riche. Il y avoit en elle de quoy satisfaire le Seigneur du Monde le plus delicat, aussi a-t-elle été recherché par quantité de personnes de qualité. Je m'adressay à une Dame de mes amies, & luy communiquay mon dessein, car j'estois assurée qu'elle estoit parfaitement bien auprès de Madame la Marquise de Clermont sa Mere, & qu'ainsy elle pourroit luy en faire l'ouverture, ou Monsieur son Mary, qui en estoit aussi fort considéré, & qu'ensuite je parlerois tout de bon. Cela se fit de la sorte, Madame & Mademoiselle de Clermont qui connoissoient la reputation de Monsieur le Comte de Marsin, & qui sçavoient que Monsieur le Prince en faisoit grande estime, n'eurent pas de peine à écouter ce que leur dit mon amie, & ne desapprouverent point ma pensée, que je leur fis connoître plus amplement, & d'une

maniere que le tout estoit en bon estat, quand le Roy luy fit la grace de le mettre en liberté, ce qui arriva incontinent après celle des Princes. Mon mary & mon fils allerent à sa rencontre a trente lieues de Paris. Aussitôt qu'il eut vû le Roy & toute la Cour, il dit à mon mary, allons voir Madame de la Guette, & amena avec luy Monsieur de Chateau-Roy, qui estoit Gouverneur d'une place dont j'ay oublié le nom: Il ne fut pas plutôt arrivé chez nous, & m'eût saluée, qu'il me prit par la main pour faire un tour de Jardin, nous nous promenâmes dans une allée, Monsieur de Chateau-Roy & mon mary nous suivoient: Il m'entreteint de plusieurs choses, entr'autres que la Reine, qui estoit Regente en ce temps là, vouloit qu'il retournât en Catalongne, pour servir en qualité de Viceroy, & de General d'Armee, & que les Catalans mêmes
en

en avoient supplié sa Majesté, en sorte qu'il n'avoit que quinze jours pour donner ordre à ses affaires, & qu'il n'estoit pas peu embarrassé. Après luy avoir témoigné ma joye sur le choix que la Reine avoit fait de sa personne pour la Catalogne, je luy dis, monsieur, vous avez encore une affaire à quoy vous ne songez pas, vous souvenez vous que vous m'avez dit, que vous vouliez estre marié de ma main, & mesme que vous m'aves fait l'honneur de m'en écrire de vôtre prison? J'y ay agy d'une telle sorte, que vous ne pouvez pas vous en dedire; vous estes marié à une Demoiselle aussi accomplie qu'on en voye. Je luy en dis tout ce qui en estoit. Il fut tellement surpris de joye, qu'il ne sca-voit que me repondre, sinon qu'il me fit cent remerciemens les plus honnestes, & les plus obligeans du monde. Je luy dis, Monsieur, allons manger nôtre soupe, & partons

vous

vous n'avez point de tems à perdre : vous vous en irez faire vôtre Cour, & moy j'agiray pour vôtre mariage. Il avoit un appartement chez Monsieur le Prince; nous allâmes mon mary & moy loger au petit Bourbon, & le Lendemain je vis madame de Clermont, pour avancer l'affaire, mais comme monsieur de Marfin & mademoiselle de Clermont ne s'estoient jamais vus, il estoit neccessaire qu'ils se vissent, car quand on se marie, il faut que l'on s'aggrée. On choisit pour cet effet le logis de monsieur Guiot Secretaire du Roy, qui est un veritable homme d'honneur & un bon amy, qui s'est toujourns fort interessé pour madame de Clermont : C'est pourquoy elle fut bien aise que l'entrevue se fit là, d'une facon neanmoins qu'on ne la crût pas premeditée. Ce fut à moy a faire connoître à monsieur le Comte de Marfin qu'il verroit sa maistresse le lendemain chez mon-

monſieur Guiot, mais qu'il faloit qu'il ſe donnat bien de garde de faire paroître qu'il y venoit exprés, & qu'au contraire il faloit faire croire qu'il m'y cherchoit ſans autre veüe. Il fut aux bains ce jour là pour ſe mettre de ſon mieux, il y trouva le Maréchal de Grammont, qui luy dit, monſieur de Marſin : vous avez du deſſein aujourd'huy, ouïy ma foy, luy repartit-il, j'en ay, & il faut qu'elle ſoit bien cruelle, ſi elle ſ'en defend. Je fus l'aprèsdinée chez monſieur Guiot, où je trouvay mademoiſelle de Clermont dans un tres grand éclat, & je croy que ſon miroir luy avoit appris que monſieur de Marſin ne luy échapperoit pas ce jour là. Comme j'eſtois auprès d'elle, l'on me vint dire que deux meſſieurs me demandoient, Monſieur Guiot qui eſt honneſte, & civil, fut à leur rencontre : c'étoit monſieur de Marſin & mon marry. Monſieur de Marſin ſalua ſeu-

le-

lement madame Guiot, & me fit une petite guerre agreable, disant qu'il y avoit longtems qu'il me cherchoit, que mon mary ne sçavoit ce que j'étois devenue, & que s'il estoit à sa place, il me feroit bien rendre compte de toutes mes demarches, je luy dis, monsieur, elles sont si justes, qu'il n'en tire pas de peine, on luy presenta un siege tout contre mademoiselle de Clermont, qui effectivement ne seavoit pas que ce fut luy, car quelques uns mal intentionnez avoient dit à madame sa mere & à elle, qu'il estoit tres mal fait, cicatrizé par le visage, estropié d'un bras, & elle voyoit l'homme du monde le mieux fait auprès d'elle, c'est pourquoy elle attendoit toujours cet estropié, mais monsieur le Comte de Marsin luy fit connoître dans l'entretien qui il estoit en parlant du Roy, qui étoit encore jeune en ce tems là, & qui poutant avoit la memoire du mon-

mon-

monde la plus heureuse, car il dit à mademoiselle de Clermont que quand il fut saluer le Roy au sortir de sa prison, le Roy dit, voilà Marfin: quoy qu'il y eut desja quelque temps qu'il n'avoit point eu l'honneur d'estre vû de sa Majesté. A ce mot de Marfin, mademoiselle de Clermont prit un rouge le plus beau & le plus naturel qui se soit jamais vû. Je dis en moy même, l'affaire va bien, car quand on a de l'indifference pour les gens, on n'a jamais d'emotion.

La visite fut longue, & je ne m'en étonnay pas, car on y prenoit grand plaisir; néanmoins il se falut separer. Ils m'emmenèrent avec eux, & quand nous fumes en Carrosse. Je dis, monsieur, que vous semble de cette belle Demoiselle, êtes vous satisfait? Je le suis, me dit il, à un point qui n'est pas croyable, & si je l'avois pû fabriquer pour mon contentement, je ne l'aurois
pas

pas faite autre qu'elle est. Voilà qui est fort bien, luy dis-je, je sçauray demain si vous avez eu le bonheur de luy plaire, comme elle vous à plu. Je trouvay que c'estoit la même chose; il survint néanmoins un petit obstacle: une personne que je ne veux point nommer, fit tout son possible pour en détourner madame la Marquise de Clermont, & luy proposoit en même temps un autre party fort riche d'un grand Seigneur. Cela embarrassoit un peu cette Dame: l'on m'avertit de de la chose, je la fus trouver pour luy dire, madame, je viens icy pour sçavoir de vous quand il vous plait, que l'on fasse le Contract de mariage de mademoiselle vôtre Fille avec monsieur de Marlin, je scay, madame, qu'il ne vous desaggrée pas, & que, comme la Reine luy donne peu de temps pour s'en retourner en Catalogne, il est juste que vous vous pressiez aussi. Elle ne sçavoit
que

que me répondre, elle auroit bien voulu eluder la chose me disant, que monsieur de Marfin fasse la Campagne, & nous verrons à son retour. Je connus fort bien ou gissoit le Lievre, & luy dis madame, il n'est plus question de voir, il faut faire. Comment voulez vous que je fasse, me dit elle, que je donne ma Fille à un Estranger? Cet Estranger, madame, luy repartis-je, en vaut cinquante de nôtre Nation, & des plus huppez, & puis, madame, la chose est si avancée, que vous ne pouvez pas honnêtement vous en dedire. Hé bien, dit elle, vous le voulez, je vous l'accorde. Vous direz, s'il vous plait, madame, à monsieur de Marfin qu'il sera mon Gendre dans huit jours, & que je souhaite que monsieur le Prince m'en fasse la demande d'honneur; Il est assez bien auprès de son Altesse, pour obtenir cette faveur là. Je luy dis, madame je n'en dou-

te nullement, je vas de ce pas le trouver pour luy dire vôtre intention. Pour ce qui est de toutes les autres choses qui concernent le mariage, on les fera, madame, tout comme vous le souhaitez.

Monsieur de Marfin recut cette bonne nouvelle autant bien qu'on peut recevoir une chose agreable. Il fut trouver monsieur le Prince, & luy dit, Monseigneur, il y a longtemps que vôtre Altesse me veut marier, je la supplie tres-humblement de me vouloir demander une Fille que je luy vas nommer, qui est elle, repondit monsieur le Prince, il luy dit, Monseigneur, c'est mademoiselle de Clermont Dantrague. Quoy? la bonne Amie de madame de Longueville ma Sœur? dit monsieur le Prince. Monseigneur c'est elle même. Vrayment vous n'estes pas malheureux, car c'est un des grands partys de France, & qui vous la indiquée? madame de Guette, luy

luy dit monsieur de Marlin. Vous luy avez la derniere obligation. Y serons nous bien venus? assurement, Monseigneur. Je peux dire à vôtre Altesse que madame de Clermont n'attend qu'aprez elle. Faites les donc avertir que je seray demain chez elle a quatre heures apres midy. Madame de Clermont fut avertie, il s'y trouva plusieurs Dames de ses Amies pour faire honneur, j'y fus aussi. Monsieur le Prince s'y rendit accompagné de ses Favoris. Il parla obligeamment à madame de Clermont sur le choix qu'elle avoit fait de monsieur de Marlin, ensuite il le luy presenta, en luy disant, entretenez madame vôtre belle mere, je vas entretenir vôtre maitresse, ce qu'il fit, & incontinent apres il se retira. monsieur de Marlin le fut accompagner jusqu'à son Carosse, & revint auprez de madame de Clermont & de mademoiselle sa Fille. Les Dames s'en allerent pour ne les
pas

pas interrompre. Ils ne s'estoient jamais vûs, (j'entens madame de Clermont & monsieur de Marfin) je n'us pas peu d'affaires, car le temps preſtoit, & il m'avoit priée de prendre le ſoin de toutes les choſes neceſſaires pour ſon mariage, même pour le preſent qu'il fit à mademoiſelle ſa maiſtreſſe, qui fuſt trouvé le plus galant du monde & le mieux entendu.

Le mariage ſ'accomplit, comme il avoit eſté dit: madame de Clermont fit un Feſtin fort ſplendide. Il n'y avoit que douze perſonnes à Table de tres grande qualité, j'eus l'honneur d'eſtre du nombre. Pendant le repas les 24. violons du Roy jouierent admirablement bien, & un grand nombre de Trompettes d'un autre côté faiſoient merveilles. Toutes ces perſonnes de qualité parurent fort contentes & ſatisfaiçts. Les Dames furent coucher madame la Comteſſe de Marfin, & monsieur le

le Duc de Montruzier luy amena dans sa chambre monsieur son cher Epoux. Aprez quoy toute la Compagnie se retira, nous en fîmes de même mon mary & moy. Le lendemain je fus voir les nouveaux mariez à leur lit. Ils me témoignèrent tous deux leur satisfaction, & me dirent tant de choses obligeantes & reconnoissantes, que j'en estois dans la dernière confusion. Je leur souhaitay toutes sortes de prospérité, & pris congé d'eux, pour m'en retourner chez moy à la Campagne, car j'avoüe que j'avois grand besoin de repos, pour avoir beaucoup fatigué durant tout ce temps là. Mon mary demeura pour leur faire compagnie à leur beau Chateau de Mezieres, où ils furent quelques jours à leur contentement, puis monsieur de Marlin partit pour la Catalogne. mon mary partit aussi quelque temps apre, & y remena mon fils qui commençoit à se faire hon-

honnete homme, quoy que fort jeune.

Peu de temps aprez il se fit un party en France , comme tout le monde a sceu. Monsieur de Marfin quitra la Catalogne & le service du Roy pour se venir joindre aux Troupes de monsieur le Prince en Guyenne, mon mary fut assez malheureux d'estre du nombre de ceux qui le suivirent, je dis malheureux encore une fois, car l'on ne doit jamais quitter le service de son Roy, quoy qu'il avienne, ny sous quelque pretexte que ce puisse estre. Les Lorrains passerent en France dans tout ce desordre, & vinrent camper au Cheval Griffon, à une lieüe de chez moy. Ils n'y firent pas long sejour, car je croy qu'il y eut quelque sorte d'accommodement, & le Roy les obligea à se retirer. Jem'estois refugiée à Gros-Bois avant leur arrivée. Monsieur le Duc de Lorraine y envoya des
Sau-

Sauvegardes, un major nommé Gros-bois, & un Cornette, tous deux du Regiment de Lescarmoufier. A la verité quand je les vis entrer, ils me parurent comme des hommes de pain d'épice, & je ne pus m'empêcher de rire. Ils estoient pourtant braves gens, comme je reconnus dans la suite. Estant a dîner un jour chez ma Sœur, ces messieurs les Lorrains s'aviserent de jeter des os sous la Table, il y avoit de petite Epagneuls qui se tirailloient les oreilles pour les avoir. Par mauvaise rencontre pour moy il y en eut un qui prit ma jambe, qui n'estoit pas tout a fait si dure que les Os, & y fit deux fort belles dentrées, que je negligeay & j'en eus pour près de huit mois sans que cela pût guerir. On a raison de dire qu'il ny a point de petits maux à la jambe, ny de petite coups à la tête; j'ay epruvé l'un & l'autre, en sorte que j'en puis parler.

L'Armée de Lorraine se retira en son Pais, & tout tant que nous estions de refugiez à Gros-bois nous nous en retournames en nos maisons. L'affaire de la Porte St. Anthoine arriva ensuite. Nous eumes en nos quartiers quelques Troupes du Roy, qu'on y avoit envoyées se rafraichir; c'estoit dans le commencement de la Moisson, j'appris que les gens de guerre fourragoient dans mes grains. J'avois en ce temps là deux menages assez amples, & assez bien conduits à une lieüe l'un de l'autre, & je puis dire que j'estois laboureuse de bonne foy, puisque je tenois mes terres par mes mains. Je monté à cheval la canne à la main pour aller trouver Messrs. les Fourageurs, & dans la plus belle disposition du monde pour en frotter quelques uns, si j'avois trouvé de la resistance, mais aussitôt qu'ils me virent, & qu'ils se firent informez qui j'étois, ils s'en vinrent à moy, & me dirent, Madame, nous nous étions

étions mis dans vos grains, pour fourrager, comme vous voyez, mais nous allons sortir tout à l'heure pour aller chez vos voisins. Je leur dis, vous me faites plaisir, & leur demanday, êtes vous Cavaliers ou fantassins. Nous sommes l'un & l'autre, me dirent ils. Il y en eut deux qui s'offrirent pour garder ce qui m'appartenoit : Je les acceptay, & ils s'en acquitterent fort bien. Je mis pied à terre, pour voir de quelle façon ces bonnes gens travaillent, quand ils peschent en eau trouble. J'en voyois plusieurs qui se servoient de faux, d'autres de fleaux, d'autres de faveilles, d'autres de tonneaux pour battre le bled, d'autres qui portoient des trousses, & la plupart estoient faits comme des Demons. Je les quittay, & m'en retournay chez moy. Par bonne fortune ils ne demeurèrent pas longtemps où ils estoient, tous les Païsans s'en trouverent mieux, mais il courroit toujours

quelque bruit sourd que les Lorrains revenoient, cela m'inquiétoit fort, néanmoins il y eût des Gentil-hommes qui me dirent de ne me point mettre en peine, que l'on disoit, qu'ils devoient aller du côté de Saint Denis, & qu'ainfy nôtre Bric seroit à couvert; que pourtant ils tiendroient un homme à Lagny pour apprendre leur marche, & qu'ils m'en donneroient avis. Au lieu de l'avis que j'attendois incessamment, je vis plusieurs gens de guerre à ma porte, qui y frapperent assez ferme: j'y fus moy même, & l'ouvris toute entiere. Je leur dis, Messieurs que demandez vous? ils se mirent à jurer & blasphemer horriblement le nom de Dieu, mais sans m'étonner, je leur dis, que cherchez vous encore une fois? Nous voulons entrer là dedans, me répondirent ils. Ah vous voules entrer là dedans, mort de ma vie, je vous en empescheray bien, & vous trouve bien hardis de venir
frap-

frapper à ma porte, retirez vous seulement & sans bruit comme ils virent ma resolution, ils me demanderent qui j'étois. Je leur dis tout en colere, allez vous en informer dans le lieu, on vous le dira. Un de la bande, qui paroissoit le plus honête mit pied a terre, & me dit Madame, vous estes une Femme perdue, car voyci l'Armée du Roy, qui va passer à un quart de lieüe d'icy, & tous les Picoreurs se jetteront chez vous, sans que vous leur puissiez resister. Comme vous êtes la plus brave & la plus genereuse de toutes les Femmes selon les apparences, nous voulons vous rendre service, voyez en quoy vous nous voulez employer. Comme je vis que c'étoit de bon je commençé à parler beau, & dis, je ne vous connois ny les uns, ny les autres, mais je prie celui d'entre vous qui est le plus connu dans l'Armée de demeurer icy en Sauve-garde; je suis assieurée, que monsieur le Mar-

chal de Turenne n'en fera point fâché mon mary à l'honneur d'estre son tres-humble Serviteur. Ils vouloient tous demeurer, je dis, non, il n'en faut qu'un. Celuy qui m'avoit parlé y demeura. Il estoit Italien de Nation & Officier dans le Regiment de Monsieur le Cardinal Mazarin. Je remerciay tout les autres qui s'en allerent chercher fortune ailleurs, après avoir goûté de mon vin. aussitôt que l'on sçeut que j'avois un Officier chez moy, toutes les femmes & les filles y accoururent, & quantité d'hommes pour se mettre en seureté. Incontinent après tout le lieu fut plein de picoreurs, qui faisoient un ravage épouventable. Je priay mon Italien de se mettre sur ma porte jusqu'à ce que tout cela fût passé. Plusieurs luy demanderent ce qu'il faisoit là. Je suis en Sauve-garde icy de la part de Monsieur le Marechal de Turenne, leur répondit il. La maison

son appartient à Monsieur de la Guette, la plupart disoient nous sommes Serviteurs de monsieur de la Guette. Quand tout fut passé je dis à son Valet de luy dire, que je le priois de rentrer, & qu'il prit la peine de monter à ma chambre, aussitôt qu'il y fut je fis apporter la Colation, il en avoit besoin, car il mangeoit de grand appetit, quand sa premiere faim fut passé, il me dit, Madame, vous ne sçaves pas une nouvelle que je vas vous dire, c'est que les Lorrains nous suivent de fort près, voyez où est vôtre lieu de retraite, afin que je vous y accompagne, car je vous repons qu'il ne sera point demain neuf heures du matin, qu'ils ne soient icy. Vous en seriez pas aise de tomber entre leurs mains, & de me voir massacré en vôtre presence, vous sçaves Madame qu'ils sont ennemis du Roy, & par consequent les nôtres partez donc avec vôtre petite famille, car il n'y a point de temps à per-

dre. Je luy dis, monsieur, vous m'apprenez là une estrange nouvelle mais je ne partiray point que tout ce peuple icy ne soit en lieu de seureté; & s'il y a quelqu'un qui doive perir, il faut que ce soit moy, voilà a quoy je suis resoluë. Il me pressa fort de faire autrement, mais je ne le voulus jamais.

Sur ces entrefaites il m'arriva trois Gardes que monsieur de Vibrac Capitaine de Gros-bois m'avoit envoyez, pour m'escorter, & me mandoit de tout quitter pour m'en venir au plus vite au Chateau avec mes petits Enfans, que les Lorrains approchoient fort, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Je fus inbranlable, car j'estois resoluë de faire une bonne action: je renvoyay deux gardes, & fis dire à Monsieur de Vibrac, que je partiroyis le Lendemain de grand matin. Cependant je fis marcher tous ce peuple, qui estoit en grand nombre, & les fis accom-

pag-

pagner par mon Italien & ce garde qui m'étoit resté. Ils n'avoient qu'un fort petit trajet de chemin à faire, mais ce qui étoit de plus embarrassant, il falloit passer la Riviere de Marne dans un bac, tout cela se fit heureusement par la grace de Dieu. Ensuite il fut question de songer à moy, je partis pour Gros-bois à six heures du matin, & m'en allay les mains vuides, cela veut dire que j'emportay tres peu de chose, & abandonnay tout le reste à la mercy des gens de guerre. J'arrivay à bon port avec mes Gardes, & plusieurs personnes du lieu qui étoient restées, & qui me suivirent. Je trouvay là des Sauve-garde du Roy, des Sauve-gardes de monsieur le Prince, des Sauve-gardes du Duc de Lorraine ces deux là mesme qui y étoient venus la premiere fois. Il y en avoit aussi du Duc de Vitemberg : Monsieur de Turenne trouva bon que mon Italien y demeurât. Le Chasteau étoit

conservé comme la Prunelle de l'oeil : il y avoit plus de dix mille Païsans refugiez, & plûsieurs de la Noblesse du païs, car tout y accouroit. La premiere rencontre que je fis dans ma chambre, ce fut d'une de mes servantes, à qui les Lorrains avoient donné un grand coup d'estramacon sur la tête, & plûsieurs autres coups, en sorte qu'elle estoit tout en sang. Elle me dit en plurant, Madame, vôtre maison, vos chevaux, & bestiaux sont pillés, tous vos gens sont en fuite. Cette Femme estoit Econome de la maison que je n'habitois pas, & estoit fort entendüe, j'en eus un extrême regret car elle mourut quatre jours après. Pour mon pillage qui se fit à droit & à gauche, dans tout le temps que les Lorrains sejournerent là, j'eus pour plus de soixante mille francs de perte. Je puis dire que cela ne me toucha nullement, n'ayant jamais eu d'attache au bien, & en ayant fait un mepris

pris toute ma vie. Pour la vertu, c'est ce que je considère fort en quelque lieu qu'elle se trouve, & quiconque la possède, possède tout.

Le Lendemain de mon arrivée à Gros-bois, l'Armée de Lorraine marcha en bataille, pour aller faire l'attaque à Monsieur le Maréchal de Turenne, mais Dieu Protecteur de mon Roy l'empêcha, vous allez apprendre comment. Le Major nommé Gros-bois me vint dire, Madame, vous qui estes la plus genereuse, & la plus courageuse de toutes les Femmes, voulez vous avoir bien du passe-temps aujourd'hui? Voilà notre Armée qui va attaquer Monsieur de Turenne, je m'assure qu'il n'en échappera pas un, & vous verrez beau jeu. Selon les apparences ils pouvoient tout pretendre en ce temps là: parce que l'Armée du Roy n'estoit que de six à sept mille hommes, qui avoient Paris à dos, la Seine à boire, dixhuit mille Lorrains en tête.

Je fis reflexion sur ce qu'il me disoit , & élevay mon esprit à Dieu , en luy disant , Seigneur conservez la gloire de mon Roy , sauvez ma patrie , & me faites la grace , que je puisse faire connoître que je suis bonne Françoisse. Je dis ensuite à se Major , allons , Monsieur, voyons vôtre Armée , cela se pouvoit faire d'un pavillon du Parc de Gros-bois. Il me prit par la main , & quelques Demoiselles réfugiées m'accompagnèrent. Je disois en moy même en y allant , Grand Dieu Jeanne la Pucelle à servy Charles VII. , faites Seigneur qu'en cette occasion je puisse servir Louïs XIII. approchant de ce Pavillon , je voulus monter sur un four à chaux avec le Major pour voir leur Armée qui venoit en tres bel ordre du côté de la pleine de Brie-Comte-Robert. Nous estions la tous deux fort attentifs , il pensoit à l'avantage de son maistre , & moy je songeois à le detruire , & à servir le mien. Après avoir regardé
assez

assez de temps, je luy dis vous croyez que vos gens battront l'Armée de mon Roy, je vous répons que la vôtre le fera dos & ventre, je sçay des particularitez dont je veux vous faire part, c'est que je vous puis dire de science certaine que le Canon du Roy est placé d'une maniere qu'il vous incommodera fort à l'approche, & que de plus dans les Bois de la grange du milieu, il y a un nombre d'Infanterie qui vous canardera comme il faut, vous voyez comme les murs de ce parc vous ferreront en flanc, & je vous apprens encore, que Monsieur de Monbas à un camp volant, & vous suit pour vous charger en queue, dans le parc il y a bien dix mille Païsans bien armez & bien intentionnez pour courir sur vos gens, aussitôt que l'occasion s'en presentera; je suis asseurez qu'ils se tiennent prests, sans vous en donner avis, comme vous pouvez croire, servez vous de ce que je vous dis,

& en donnez avis à vôtre Duc au plûtôt, car je vous assure qu'il y aura peu des vôtres, qui retrouve le Loquet de sa porte, ne perdes point de temps encore une fois, courez vite. Il me quitta brusquement & me laissa sur ce four à chaux: il prit le cheval d'un Lorrain qui entroit dans le Parc, & s'en alla au grand galop trouver Monsieur le Duc de Lorraine, qui estoit à l'arriere-garde de son Armée, pour luy dire tout ce que je luy avois dis. Son Altesse y donna entierement creance, & je m'en apperçûs une demie heure après & en louay Dieu de tout mon cœur. Je descens de dessus mon four, & montay à une chambre de ce Pavillon. Aussitôt que je fus à la fenêtre regardant toujours leur Armée qui s'approchoit fort de celle du Roy, parce que mon Major n'avoit pas encore eu le temps de faire son rapport à Monsieur de Lorraine, quoy qu'il donnât des deux à son cheval de toutes

tez ses forces. Monsieur le Prince qui commandoit l'Avantgarde s'en vint à la porte de ce Pavillon, & appella Vibrac, Vibrac, je luy répondis de ma fenestre, & luy dis Monseigneur, il est au Chateau : vôtre Altesse veut elle entrer ? Il me dit non, il y auroit trop de confusion si j'entrois, que Vibrac me fassse seulement apporter quelques Bouteilles de Vin, car j'ay grande soif. Je luy dis, Monseigneur, je vas le faire avertir promptement. Monsieur de Vibrac vint au plus vite, & fit apporter un grand Paté de Venaison, une douzaine de Bouteilles de Vin, & un Bassin rempli de fort beaux pavies, que j'eus l'honneur de presenter à Monsieur le Prince. Son Altesse en mangea de fort bon appetit, & m'en remercia obligeamment. Monsieur de Beaufort & d'autres Seigneurs en mangèrent aussi, & dans le moment que je tenois encore le bassin de Paviés Monsieur le Duc de Lorraine envoya
Mon-

Monsieur de Fauges son Lieutenant General, pour dire à Monsieur le Prince, qu'il ne vouloit pas combattre ce jour là, qu'il y avoit quelques raisons qui l'en empeschoient, & que pour cet effet, il s'en alloit camper entre Mandre & Sercé. J'entens son Armée, car pour sa personne, son Altesse de Lorraine logea chez un Gentil-homme nommé Monsieur de Salmatory, & Monsieur le Prince fut prendre son camp à Limay & Valenton, après s'être entretenu quelque temps assis dans un petit fossé avec Monsieur de Beaufort & Monsieur de Fauges. J'estois tout proche, mais je me retié par respect avec tant de joye que je ne me sentoispas; car je reconnus bien que mon dessein avoit reussy, j'en fus assurée à dix heures du soir. Aussitôt que je fus retirée à ma chambre, le Major nommé Gros-bois me suivit, pour me dire de la part de son Altesse de Lorraine qu'elle m'avoit mille obli-

gation du bon avis que j'avois donné, qu'elle avoit un extrême déplaisir de ne m'en pouvoir remercier elle même, & qu'elle s'en souviendrait toute sa vie. Voilà ce que le Major me dit de la part de Monfr. le Duc de Lorraine, & ajouta de plus que son Altesse me prioit de luy vouloir rendre encore un bon office. Je luy dis, en quoy le puis-je servir. Madame, me dit il, comme vous estes fort considérée icy, il n'y a personne qui ne fasse, ce que vous souhaitterez; il seroit necessaire pour le service de son Altesse que nous eussions un homme qui allât reconnoître dans l'Armée du Roy ce qui s'y passe, & si il ny a point de pont de batteaux; il peut s'asseurer qu'il sera recompensé hautement. Je luy promis de luy en donner un qui estoit Cavalier dans le Regiment de Richelieu, que je connoissois, je l'envoyay chercher sur le champ, & l'assuray qu'il seroit fort capable pour cela,
mais

mais qu'il estoit necessaire, que je l'entretinsse en particulier aussitôt qu'il seroit entré dans ma chambre, pour le porter a faire la chose, & que j'estois persuadée qu'en ma consideration il entreprẽdroit tout. Le Cavalier vint donc, & je le tiray à quartier, pour luy parler, & pour l'instruire de ce qu'il devoit faire, puis je le pris par la main, & dis au Major, Monsieur, voilà un homme qui fera tout ce que vous luy ordonnerez. Il luy dit, mon Camerade, ce qu'il y a à faire, est de partir tout presentement, pour aller dans l'Armée du Roy, & reconnoitre ce qui s'y passe, & sur tout s'ils n'ont point de ponts de bateaux, cela fait il faut vous en revenir promptement, pour m'en faire vôtre rapport. Son Altesse de Lorraine vous en recompensera, de façon que vous serez satisfait. Ma Lieutenance est vacante, je vous la donné, sans ce que vous aurés de son Altesse. Le

Le Cavalier estoit bon Serviteur du Roy, & ne fit que ce que je luy avois dit, il feignit seulement de s'y en aller, pour abuser nôtre Major, J'estois bien aise de les amuser toujours, pour leur faire perdre temps, & donner lieu à Monsieur le Marechal de Turenne de se fortifier de plus en plus dans ses retranchemens, qui estoient ceux que les Lorrains avoient faits auparavant. Comme le Major vit que le Cavalier ne revenoit point, il revint à ma chambre sur les dix heures du matin, & me témoigna son impatience; & comme il estoit fort en peine de ce que le retour tardoit un peu trop, disant que cela pourroit rompre des mesures. Je luy répondis, si vous estes en peine, je le suis aussi, car je croy que ce miserable a perdu la vie, & est presentement accroche a quelque arbre. Sur les cinq ou six heures après midy le Cavalier vint dans ma chambre ou
le

le Major estoit revenu. Aussitôt qu'il appercût le Cavalier il luy dit avec un visage riant, hé bien mon Camerade que nous apprendrez vous. Le Cavalier répondit rien du tout, Monsieur, je ne suis point d'humeur à me faire pendre, j'ay bien songé à l'affaire, je n'en feray rien. Le Major se trouva de mon côté, & me dit; Madame, je suis un homme perdu, que diray-je à son Altesse? Vous luy direz, Monsieur, que celuy qu'on avoit envoyé n'est point revenu; & qu'il faut qu'on l'ait fait mourir indubitablement. Il sortit fort en colere, pestant comme un Demon, en menaçant le Cavalier, qui ne s'en mit pas beaucoup en peine.

L'on voit par là comme tous leurs desseins avorterent, car ensuite les Parisiens crurent, qu'il y avoit de l'intelligence, & que le Duc de Lorraine les jouoit, puisqu'il

De Madame de la Guette. 141

qu'il n'avoit pas attaqué l'Armée du Roy, comme il le leur avoit fait esperer mais craignant d'estre battu luy même, il se contenta de demeurer campé un long temps en un même endroit, faisant tout fourrager & piller dix lieües à la ronde.

Durant tout ce temps là, je montois à cheval assez souvent, avec quelques Gardes que je prenois pour me conduire, afin d'empêcher que l'on ne mit le feu à mes maisons; Je les recommandois de toute ma puissance à ceux qui y étoient logez. Ils me témoignèrent en vouloir prendre soin, mais on ne me laissa que les quatre murailles de tous côtez. Un jour que je revenois de Sussy avec un Garde, je rencontray plusieurs Officiers, qui luy dirent, Garde ou menez vous cette Dame? Je la remene ou je l'ay prise, & vous n'en avez que faire leur répondit il. Je vis qu'ils s'alloient fort echauffer les uns & les autres, c'est

c'est pourquoy je leur dis, Messieurs mon Garde à raison, de quoy vous mettez vous en peine ? Nous passons nôtre chemin, vous pouvez passer le vôtre. Il est vray, Madame, que vous passiez vôtre chemin mais a moins que vous ne soyez Madame de la Guette, il n'y a point de Dame qui l'ose entreprendre, ou elle courreroit grande risque de sa personne. Je leur dis, vous l'avez trouvée, c'est elle même; qu'avez vous a dire ? Rien, Madame, sinon que nous sommes vos tres-humbles Serviteurs, & à Monsieur vôtre mary aussi. C'estoient des Capitaines du Regiment de Marlin, Baltazar, Saint Ange, & autres, qui estoient campez assez près de là. Je levay mon masque à l'heure même, & leur dis Messieurs, puisque vous craignes quelque chose pour une Femme ayez la bonté de me conduire jusqu'à la porte de Grosbois, & je vous en auroy obligation

tion. Ils m'accompagnerent avec joye, nous ne parlâmes que de guerre sur le chemin, ayant toujours pris grand plaisir à cette sorte d'entretien. Je leur demanday pourquoy ils m'avoient dit à moins que ce ne soit Madame de la Guette, il n'y a point de Dame qui l'ose entreprendre. Il est vray, Madame, que nous vous l'avons dit, car vous passez parmy nos Troupes, pour la plus genereuse de toutes les femmes, il n'y a personne qui voulût vous faire insulte, & même dans l'Armée de Lorraine on vous appelle la Saint Ballemont de la Brie. Vraiment, leur dis-je, je dois estre la plus glorieuse du monde, puisque l'on me compare à Madame de Saint Ballemont, qui est la merveille de son temps, & pour sa valeur & pour sa belle conduite: l'on me fait une grace que je ne merite point. C'estoit une Dame qui demouroit sur les frontieres de Lorraine, & qui estoit admirée d'un chacun

un. Nous nous séparâmes à la porte du Parc, où je les remerciai de leur honnêteté.

Quatre ou cinq jours après, celuy qui commandoit le Regiment de Marfin, nommé Monsieur de Noirvalize s'avisa un peu tard de m'envoyer faire compliment, & offre de service, par le nommé Saint Ange. je le reçûs assez froidement, & luy dis, que je n'avois pas sujet de me louer de ce Gentil-homme là, qu'il s'y estoit mal pris, veu que mon Mary estoit de ses amis, & qu'il auroit pû envoyer des Sauvegards chez moy avant l'arrivée des Lorrains. nous nous séparâmes la dessus.

Il m'arriva deux jours après un deplaisir sensible, par la mort d'un de mes Fils âgé de sept ans, qui estoit le plus joly du monde, & qui promettoit quelque chose de bon: je l'aimois fort, & y prenois un plaisir noppareil. Ce fut un malheureux Lorrain qui fut cause de sa perte, car
com-

comme mon Enfant se promenoit dans la Basse-Cour de Gros-bois, sa petite canne à la main, où il y avoit une Pomme d'argent, ce misérable la luy vint arracher de furie, croyant faire un grand buttin, car ils voloient extraordinairement, & de plus ils estoient faits comme des hiboux. Ce pauvre Enfant eut une si grande frayeur, qu'il en prit une pleurisie, qui le mit au Tombeau. Il mourut entre mes bras dans mon lit, car ce jour là je ne pouvois me soutenir sur ma jambe, a cause de ma morsure de chien. Je me trouvay seule dans mon affliction, tous mes gens estant allez à droit & à gauche. J'avois assez de loisir pour contempler ce cher Enfant, & l'arrouser de mes larmes, puisque je fus plus de deux heures, sans qu'il revint ny Valet ny Servante. Enfin ils parurent, & furent avertir ma Sœur, & Monsieur de Vi-brac, qui accoururent pour me consoler, & ôter mon Enfant d'auprès

de moy. Incontinent après toute ma chambre fut pleine d'honnêtes gens, qui estoient refugiez dans le Chateau pour divertir ma douleur qui ne fut pas petite, & qui dura assez de temps. Il falut le faire enterrer deux jours après sans ceremonies, ayant seulement pris un homme d'Eglise, & quelques Paisans, pour faire la fosse, avec deux Gardes pour m'accompagner à Sully, où est nôtre Sepulture. aussitôt que je fus entrée dans l'Eglise, j'y vis un desordre epouvantable, les Paisans y ayant porté quantité de choses, croyant qu'elles y seroient en assurance, & que les Lorrains auroient du respect pour les Lieux Saints, mais ils se trouverent bien loin de leur compte, car tout y estoit pillé, les coffres & Armoires brisées: L'on y marchoit dans la plume, jusqu'à la moitié de la jambe, ils avoient été allés impies pour tourner le Crucifix sens dessus dessous; cela me fit fremir d'horreur, car il faisoit
estre

estre Diables pour cela , ou du moins Athées. Quand mon pauvre Enfant fut enterré , je dis au Prestre , Monsieur , j'ay sçû que Messieurs nos Ecclesiastiques se sont enfuis , aussitôt qu'ils ont appris l'approche de l'armée , voyons , je vous prie , dans le Tabernacle s'ils n'ont point oublié les Saintes Hosties. J'y montay , & je trouvay le Tabernacle entr'ouvert ; j'y appercûs le Ciboire , & le Prestre estant venu pour le visiter , le trouva tout remply d'Hosties. C'estoit une merveille qu'elles eussent été conservées dans un si grand désordre , puisqu'on avoit eu l'insolence de renverser le Crucifix , de la maniere que j'ay dit , mais Dieu est tout puissant & je tiens cela comme un miracle , après avoir vû tant de confusion dans l'Eglise , qui estoit abandonnée à tous les Picoreurs , & que de plus le Bourg estoit tout remply de coureurs. Il en vint grand nombre voir enterrer mon Enfant , qui virent , comme

moy cette merveille & en furent tous surpris. Le Prestre prit le Ciboire avec grand respect, & comme nous sortions de l'Eglise, nous rencontrâmes un Ecclesiastique du lieu qui venoit voir le desordre. On luy remit en main les Saint Hosties, pour les porter à la Varenne de Saint Maur, où il y avoit quantité des malades.

Quelques jours après Monsieur le Marechal de Turenne decampa glorieusement à la barbe des Lorrains, & passa la petite Riviere d'Yerre sur un Pont qu'il y fit jetter, & alla gagner Corbeil, pour passer la Seine. Les Lorrains furent heureux de trousser bagage, pour passer en Flandre, & je croy qu'ils doublerent un peu le pas, car tous les mauvais François commençoient à reconnoistre leur faute, ce qui faisoit que les Lorrains avoient lieu de craindre qu'on ne courût sur eux.

Tous nos Sauvegardes s'en allerent aussi, & celuy à qui j'avois tant
d'o-

d'obligation (j'entens mon Italien) vint prendre congé de moy, me disant qu'il se tenoit le plus heureux de tous les hommes, d'avoir eu l'honneur de servir une Dame, qui le meritoit si bien. Je repartis à cette civilité comme je devois, & le remerciai un million de fois de tous les bons Offices qu'il m'avoit rendus. Je luy presentay en même temps une fort belle Bourse, où il y avoit quarante Pistolets. C'estoit peu de chose en comparaison de ce qu'il avoit fait pour moy, car sans luy, je courrois risque de la vie, & peut-estre de l'honneur, car en cetemps la le Soldat ne considéroit ny personne, ny qualité, & tout le monde ne cherchoit sa seureté que dans la fuite. Il ne la voulut jamais accepter, & me dit que je l'offensois: je le pressay de toutes façons, mais j'y perdis mon temps, quand je vis cela, je fus à un coffre prendre une Escharpe qui valloit la peine d'estre portée, & luy dis

en la luy presentant, j'espere que vous aurez la bonté d'accepter cette petite faveur, qui ne signifie rien, vous ne voudriez pas que je passasse pour une ingratitude, & je vous prie que je ne me plaigne pas de vous. Il la prit à même temps, & la mit à son col, me disant Madame, tant qu'il y en aura un morceau, je la porteray en vôtre consideration, puis il prit congé de moy. C'estoit un Garçon tres genereux, dont le Frere estoit Colonel de Cavalerie dans les Lorrains, & luy au service du Roy. ★

Aussitôt que les Parisiens eurent reconnu leur faute, & qu'ils furent rentrez dans leur devoir, le Roy leur pardonna genereusement. Il n'y avoit plus que la Guyenne, & principalement les Bordelois qui faisoient feu de quatre pieds, & le grand Modérateur de toutes choses se voulut encore servir de moy, pour les faire rentrer en eux mêmes, comme on verra dans la suite. Les Lorrains ne
fu-

furent pas plutôt partie de nos quartiers que je m'en allay à Paris, pour y séjourner, mes maisons étant pour lors inhabitables, & l'air fort infecté dans le Pais. J'y visitay toutes mes bonnes amis, qui me reçurent avec beaucoup de joye: J'eus aussi un entretien particulier avec Monsieur Philippe qui estoit Echevin de la Ville, & Maître d'Hôtel chez le Roy, & de plus bon & véritable François. Comme nous parlions ensemble de l'équipée des Lorrains, & de leur levée de Boucliers, je luy fis connaître tout ce que j'avois fait pour le service du Roy. Il me dit, Madame, la chose est trop de conséquence pour n'estre point scûe: c'est un coup du ciel, & j'en avertiray la Reine. Il estoit assez bien auprès de sa Majesté pour plusieurs raisons; la Supérieure du Val de Grace estoit sa Belle-Sœur, & se nommoit Madame Compan, de qui la Reine faisoit un cas extraordinaire, parce que c'estoit la meilleu-

re Religieuse du monde, & la plus capable de gouverner une communauté, en un mot son merite a fait qu'elle a été continuée dixhuit ans Superieure.

Monlieur Philippe fut trouver la Reine, pour luy dire la chose mot a mot, comme il la luy avois dite. Sa Majesté en rendit graces à Dieu, & luy dit qu'elle avoit toujours bien crû que c'estoit un miracle, puisque les Lorrains l'avoient eüe si belle, & qu'ils avoient manqué leur coup, je ne faisois, dit cette Princeesse, qu'attendre un Courier le jour que l'attaque se devoit faire, qui nous dût apporter des mechantes nouvelles; je veux voir cette personne qui a si bien servy l'état, & vous la ferez trouver au Val-de-Grace, quand j'y iray, ce qui fera dans peu. Monsieur Philippe n'en demeura pas là, & poussa la chose plus loin, disant à la Reine, Madame, vôtres Majesté se pourroit servir de la même personne pour l'af-
faire

faire de Bourdeaux, si elle le juge a propos. Elle a grand accez auprès de Monsieur de Marlin, qui a toute creance en elle, son Mary est aussi dans le party, & il n'y a rien qu'elle ne fasse pour le service du Roy, & de vôtre Majesté. La Reine répondit, j'y songeray, & vous me la ferez voir comme je vous ay dit. Monsieur Philippe me vit incontinent après qu'il eut quitté la Reine, pour me dire toutes ces choses, & pour m'advertir de me disposer à avoir l'honneur de voir sa Majesté au Val-de-Grace, comme elle luy avoit ordonné. Il me vint prendre trois jours apres pour m'y mener, & me presenta à la Reine, qui me dit que j'avois agi en veritable Françoisse & fidelle sujette, & que je serois recompensée du service que j'avois rendu au Roy, mais qu'il falloit que je fisse un voyage à Bourdeaux dans quatre jours, & qu'elle m'en vouloit instruire: sa Majesté ayant pris la pei-

ne de me dire ce que j'avois à faire, je luy fis une profonde reverence, & luy dis Madame je feray de mon mieux.

Aussitôt que je fus retournée chez moy, je donnay ordre pour faire partir mes trois Filles, & les fis conduire par deux de mes amis à l'Abbaye de Ville Chasson proche Montereau, ayant toujours été d'humeur à ne les confier à personne, & les meres bien avisées ne doivent jamais faire autrement, sous quelque pretexte de parenté ou d'amitié que ce puisse estre : Il les faut toujours tenir à sa ceinture ou en Religion, & pour conclusion ne sont de facheuses bêtes, & bien à charge à des meres qui aiment l'honneur, j'écrivis aussi un billet à une personne à qui j'avois grande créance & que mon Mary consideroit beaucoup, le priant de me venir trouver aussitôt qu'il auroit lu mon billet, que j'avois à luy communiquer quelque chose de consequence. Il monta

à Cheval tout a l'heure: il demeu-
roit à quatre lieues de Paris. Quand
il fut entré dans ma chambre, il me
dit, Madame, me voilà, que souhai-
tes vous de moy? Je souhaite, Mon-
sieur, que vous ayez la bonté de
m'accompagner à Bordeaux, où je
veux faire mon possible, pour retirer
mon Mary du party où il est: je scay
que vous êtes son amy, & qu'il ne
fera point fâché que je fasse ce voiage
sous vôtre conduite. Il me regarda
entre deux yeux, & me dit, y avez
vous bien songé? quoy une Femme
jeune & jolie, (il ajouta ce mot,
quoy qu'il n'en fût rien) se hasardera
à faire deux cens lieues, & traversera
les Armées amies & ennemies sans
crainte, & sans risque? Je vous con-
seille, Madame, de demeurer où vous
êtes. Je ne vous dis pas cela pour
m'exempter du voiage, car j'y iray
toujours quand vous voudrez, mais
je crains qu'il ne vous arrivât accident.
Je luy dis, Monsieur, le Conseil en

est pris, il faut partir, & pour cet effet, j'ay envoyé retenir trois places dans le Carosse de Bourdeaux. Hé bien, dit il, partons donc, puisque vous le voulez, du moins j'auray la satisfaction de perir auparavant, qu'il vous soit fait aucun mal. Monsieur de la Guette vous est fort obligé de vouloir vous hazarder pour luy, repartis-je. Il ne sçavoit pas mon dessein, & ne l'a point sçu que longtemps après, car je suis de ceux qui ne se fient à personne pour les choses de consequence, & quoy que je ne fois qu'une Femme, un ferret est fort bien entre mes mains. Il renvoya ses Chevaux, & retint son Valet, qui fut l'unique que nous menâmes.

Nous montâmes en Carosse deux jours après. Le Sieur de Sainte Olive (c'estoit le nom de celuy qui m'accompagnoit) fut jusqu'à Orleans sans dire un seul mot, & paroïssoit fort chagrin. Je me doutay de la maladie,

& même je luy en fis la guerre. Je
sçavois qu'il aimoit une personne
alléz belle dans nôtre voisinage, &
c'est ce qui luy faisoit la dernière
peine d'être party sans luy dire adieu.
Il falut pourtant boire ce Calice, &
enfin Orleans passé, nous commen-
çâmes à parler de toutes choses, qui
ne signïfioient rien, & insensible-
ment nous avancions toujours. Nôtre
Carosse nous mena jusqu'à Poitiers,
& ne pût passer outre à cause de la
guerre, ce qui nous obligea de pren-
dre de méchans Chevaux de louïage,
qui nous porterent, jusqu'à Angou-
lême. Je puis dire que de ma vie je
ne fus si fatiguée, car c'estoient les
plus chetives haridelles du monde.
Le loïeur de Chevaux n'osa pas nous
en donner de meilleurs, nous disant
que nous n'arions peutestre pas deux
cens pas sans estre démontez. Com-
me nous approchions d'Angoulême,
on alloit fermer la porte, ainsi le
Sieur de Sainte Olive fut obligé de
pi-

piquer ou de pousier sa Mazette, car il n'avoit point d'éperons, pour la faire courir de toute sa force, afin d'arriver à temps, pour prier celuy qui commandoit à la porte d'arrêter un moment, & luy dit qu'il y avoit une Dame qui venoit au petit pas malgré elle, ayant une tres mechantte monture: J'arrivay enfin plus lassé mille fois que si j'avois couru la poste. J'eus le temps de me delasser, car je séjourday trois ou quatre jours dans la Ville, parce que l'on ne pouvoit plus aller sans escorte. Sainte Olive ecrivit pour cet effet à Monsieur de Chavagnac, qui estoit dans les troupes du Roy, & le pria de m'envoyer quelques gens pour m'escorter. Le Lendemain Monsieur le Chevalier de Jonvelle, qui commandoit dans Angoulême en l'absence de Monsieur le Duc de Montauzier, me vint trouver dans mon hôtellerie, pour m'observer, car tout estoit suspect en ce temps là. Il me fit beaucoup d'hon-

d'honnétetez , & me demanda si je n'avois point besoin de son service, quand j'avois dessein de partir , & me dit qu'il me donneroit escorte. Je le remerciai civilement , & luy dis que j'en attendois une de Monsieur de Chavagnac , que si , par hazard il ne pouvoit pas m'en envoyer , je le priois de me faire cette grace.

Il pensoit à tout autre chose , qu'à ce qu'il me disoit , car le Lendemain un nommé Monsieur de Coulombiere me vint visiter pour une seconde fois , & me dit que comme il estoit Serviteur de mon Mary , il ne pouvoit pas s'empêcher de me dire une nouvelle , qui me surprendroit , qui estoit que Monsieur le Chevalier de Jonville vouloit me faire arrêter , qu'il ne pouvoit pas croire qu'une Femme comme moy fit un si grand & si perilleux voyage , seulement pour retirer son Mary du party , comme j'avois dit , qu'infailiblement il y avoit quelque chose de
ca-

caché là deffous qu'on n'entendoit pas, & qu'il en vouloit donner avis à la Cour. Je luy dis, Monsieur, si Monsieur de Jonville croit rendre un service au Roy en m'arrétant, il pouvoit se tromper, & faire le contraire, qu'il y songe plus d'une fois. Je dis cela d'un ton assez ferme, pour leur faire connoître que je ne craignois rien.

Monsieur de Chavagnac récrivit à Sainte Olive, luy témoignant d'avoir un grand déplaisir de ne me pouvoir envoyer d'escorte, & qu'il estoit obligé de partir pour s'en aller ailleurs. J'eus donc recours à Monsieur de Jonville, qui me laissa aller, & me donna des fantassins pour me conduire à une petite Ville, qui est à Monsieur le Comte de Brassac. C'estoit un lieu en assez mauvais estat, car l'Hôtellerie où je mis pied à terre n'avoit qu'un seul lit, qui estoit réservé pour luy, à cause de la petite Verolle qui estoit
à

à son Château. Je me preparois à coucher sur la paille, ce n'est pas une grande affaire, car on y dort à merveille: quelqu'un luy fut dire à la chasse où il estoit, qu'il venoit d'arriver à son Hôtellerie une Dame qu'on avoit escortée. Il m'envoya incontinent aprez un Cavalier, pour me prier de sa part de prendre sa chambre, & ce miserable lit: Je la refusay tant que je pûs; mais il n'en fut autre chose, & il s'en falut servir. Je ne sçay ou coucha Monsieur de Brassac, il ne parût point, peut-estre pour raison, mais il me fit demander par le même homme, ou je voulois aller le Lendemain, je dis, à la Tour blanche; c'estoit un Château & une petite Ville qui tenoient pour Monsieur le Prince. Il me dit, Madame, Monsieur le Comte de Lavor vous y accompagnera avec d'autres Messieurs à l'heure que vous voudrez partir. Je luy dis, ce sera à six heures du matin. Sicela
ne

ne l'incommode point, cependant je vous prie de dire à Monsieur le Comte de Brassac que je suis sa tres humble servâte, que je publieray par tout la grace que j'ay recue de luy.

A six heures du matin Monfr. le Comte de Laver estoit à la porte de l'Hôtellerie avec quatre autres Messieurs. Sainte Olive me le vient dire, & me pressa de descendre pour monter a cheval, & pour faire civilité à Monsieur de Laver, qui me prévint, & me dit, Madame, j'ay scû que vous vouliez aller à la Tour blanche; je suis icy pour vous y conduire, car il y a grand danger par les chemins. Je luy dis, Monsieur, vôtre bonté me met dans la dernière confusion, je ne puis pas comprendre ce qui vous porte à m'obliger de la sorte, vû que je n'ay point l'honneur d'estre connue de vous, il faut que vous soyez le Gentilhomme du monde le mieux faisant. Il me dit, je fais gloire de servir les Dames,
je

nous nous acheminâmes & parlâmes de toutes autres choses: les autres Messieurs s'entretenoient avec Sainte Olive, qui n'estoit pas bête. Quand nous fumes à une demie lieu de la Tour blanche, Monsieur de Lavor prit conge de moy, en m'assurant qu'il n'y avoit rien à craindre, & que le danger estoit passé: cette action estoit aussi honnête qu'on en puisse voir. J'arrivay donc à la Tour blanche, monsieur de saint Olive mit pied à terre, & monta au Chateau, pour prier le Gouverneur de me donner escorte, & luy dire qui j'estois. Aussitôt qu'il ouït mon nom, il dit, je suis trop serviteur de Monsieur de la Guette, pour ne pas retenir Madame sa femme, & luy faire offre d'un mauvais diner. J'étois demeurée tout à cheval dans la place d'armes, en attendant le retour de sainte Olive, & m'amusois à m'entretenir avec quelques soldats, & leur faisois bien connoître, qu'ils
au-

auroient été mieux ailleurs. Sur ces entrefaites Monsieur de la Roche Vernay (c'étoit le nom du Gouverneur) me vint trouver, & me dire qu'il se tenoit heureux de me pouvoir servir, que mon escorte seroit prête, aussitôt que j'aurois mangé un morceau, & que pour cet effet, il m'alloit mener chez des Demoiselles de ses amies, qui me feroient compagnie au repas, comme Monsieur de sainte Olive luy avoit dit, que je ne mangeois point de viande, à cause qu'il estoit Carefme, il m'y mena, sans que je pûsse m'en défendre. Elles me reçurent civilement, en considération de Monsieur le Gouverneur, puis il prit sainte Olive par le bras, & luy dit, allons boire à la santé de Madame de la Guette, que nous reviendrons trouver, quand elle aura mangé un morceau. Je m'entretins avec ces bonnes Demoiselles, en attendant toujours que l'on mit sur Table; j'avois grand'faim,

De Madame de la Guette. 165

faim, mais rien ne venoit. J'ay scû depuis que Monsieur de la Roche Vernay avoit fait monter quelques Cavaliers a cheval pour aller chercher du poisson, & qu'ils n'en purent trouver. A la fin mes Hoteffes firent mettre le Couvert, & servir a même temps, la table fut couverte fort proprement, mais les viandes n'étoient pas des plus exquisés, puisqu'elles ne consistoient qu'en deux harengs blancs, & un foret, & environ demie livre de prunes cuites. Nous fumes servis a deux plats, comme l'on voit, qui étoit la nouvelle mode en ce temps là, j'avoüe qu'il n'y eut point d'assietes volantes, car nous estions toutes fort pacifiques. Je demeuray sur mon appetit, avec dessein de me recompenser le soir, si je trouvois de quoy; ce n'est pas que je n'ûsse la dernière obligation à Monsieur le Gouverneur, car il fit tout son possible, pour me mieux regaler, mais dans la guerre on ne trouve pas
ce

ce que l'on veut. Il s'en vint à la tête de trente Chevaux, & me dit Madame, voicy vôtre escorte, vous trouverez bon que j'en sois. Je luy repartis, monsieur vous me faites trop d'honneur, je l'accepte de tout mon cœur, je voudrois vous faire une priere auparavant que de partir, qui est de trouver bon que j'écrive un petit billet à monsieur le Comte de Marfin, & un à mon mary, & de vous en charger, s'il vous plait, pour leur faire tenir au plustôt & j'en attendray réponse à Perigueux. Il me promit qu'il ny manqueroit pas.

Quand j'eus escrit, je pris congé de mes Hoteses, & nous montâmes à cheval. Monsieur de la Roche Vernay estoit le Cavalier du monde le mieux fait, & le plus galant, il me dit cent gentilleses de ses aventures, & me parla aussi d'une inclination de mon Mary, qui estoit une fort jolie Demoiselle: il faisoit tous ses efforts pour me mettre martel en teste,

teste, car il estoit malicieux & adroit. Je dis en moy-même, je n'y retombe plus, je scay ce qu'en vaut l'aune. Il continuoit toujours de me dire des merveilles de cette beauré: je luy fis connoître que cela ne m'étonnoit point, & que je croyois avoir encore assez de charmes, pour détruire toutes les belles impressions, que mon mary pourroit avoir eües en mon absence, que je conservois toujours une étincelle de nôtre premier feu, qui auroit assurément le pouvoir de rallumer le sien. Il vit bien que je n'estois pas tout a fait de ces niaises, nous brisâmes la dessus, & parlâmes des affaires du temps. Insensiblement il avancoit toujours, je luy fis connoître qu'il s'engageoit trop avant pour sa personne, a quoy il fit reflexion, & me quitta, en me disant des choses obligantes, & je luy repartis de même. Il fit faire cent Caracolles à son cheval, je m'arrestay quelque
temps

temps pour voir son adresse, & selon moy il pouvoit passer pour un tres bon Ecuyer. Ses Cavaliers me conduisirent jusqu'à Bourdeille, il m'en coutoit toujourns quelques Pistoles en passant, que je donnois à mon escorte pour boire à ma santé. Je fus logée dans un Fauxbourg, je ne scay qui en avertit le Gouverneur nommé Monsieur de Saint Aubin, qui vint à mon Hotellerie un quart d'heure apres que je fus arrivée, avec sept ou huit Officiers de sa garnison. J'estois devant un grand feu pour me secher, parce qu'il avoit beaucoup plû : quand il arriva, le Sieur de Sainte Olive l'apperçût, & me le dit. Je me tournay pour aller à sa rencontre : Apres les premiers complimens faits de part & d'autre, il me pria d'aller au Château pour plus grande assurance, qu'il n'y avoit pas de moyen de passer là une nuit, parce que les Troupes du Roy y faisoient des courses à tous

tous momens , & qu'il pourroit m'arriver quelque desordre. Sainte Olive me dit, Madame, je ne refusez pas l'offre que Monsieur le Gouverneur vous fait. l'Offre m'est trop avantageuse, luy dis-je, pour ne pas l'accepter, mais je crains d'estre importune à Monsieur de Saint Aubin. Vous ne le pouvez, Madame, & je me tiendray bienheureux d'estre vôtre hôte; partons donc quand il vous plaira, luy dis-je. Il me presenta la main, & ces autres Messieurs suivirent avec Sainte Olive, qui tenoit bonne marque, car il se trouvoit avec des Officiers de party contraire, il estoit Lieutenant de Cavalerie dans le Regiment Colonel, aussi brave que pas un autre, & qui le portoit beau, ayant une haine naturelle pour tous ceux qui estoient contre le service du Roy.

Quand nous fumes arrivez au Chateau, Monsieur le Gouverneur me mena dans une fort belle cham-

H bre,

bre, où il y avoit grand feu, qui estoit de faison: je m'en approchay, & luy demeura toujours de bout, & tous les Officiers de même. Je n'en sçavois pas la raison, car je l'avois fort prié de prendre place, mais il n'en voulut jamais rien faire. J'ay scû depuis qu'il me prenoit pour un tres grand Seigneur deguise en Femme, qui s'alloit joindre au party de Monsieur le Prince. Il faut croire que j'avois la mine drole, puisqu'on me prenoit pour un homme: il ne fut pas le seul qui fit ce jugement, comme l'on verra ailleurs. Tout nôtre entretien ne fut que de guerre, & des affaires d'Etat, je faisois mon possible pour dementir mon sexe, & pour en parler, comme si j'avois fait de beaux exploits, & que je me fusse trouvée en plusieurs occasions. Cela le fortifioit de plus en plus dans son erreur, & les autres Officiers aussi, ne pouvant pas s'imaginer qu'une Femme en dût

dût parler si scavamment. On servit à manger , & chacun prit place : quand je fus à table, Monsieur le Gouverneur avoit toujourn grande deference pour moy : il y avoit de quoy satisfaire mon appetit , & ma faim, qui n'estoit pas petite, comme je viens de dire. Je disois en moy même, il faut que je mange icy de toutes mes dents. (Je pouvois bien le dire; car je n'en ay pas encore perdu une dans l'âge ou je suis) toutes les viandes y estoient bien preparées & de bon goût, le vin estoit excellent, l'on y bût quelques fantez. Je commençay celle de Monsieur le Gouverneur qui fit la ronde, la mienne ne fut pas oubliée.

Demie heure après le souper je fis connoître que j'estois lassé & fatiguée, car cela me faisoit la dernière peine, de voir toujourn ce Gouverneur debout. L'on dit encore quelque chose d'agreable , puis

je donnay le bon soir à la Compagnie & chacun se retira, comme Monsieur de Saint Aubin sortoit, je luy dis un mot à l'oreille qui estoit que je le priois de me faire venir une Fille pour coucher dans ma chambre. Ce fut alors qu'il crut fermement que j'estois homme, & qu'il n'en falloit plus douter. Il me dit, Madame, il n'y en a qu'une ceans que vous trouverez assez passable, je vas vous l'envoyer. Sainte Olive demeura auprez de moy jusqu'à ce que la belle fut venue: Il me dit, madame, je ne scay pas pour qui ces gens icy vous prennent, mais ils croient assurement que vous estes homme, & je l'ay fort bien reconnu. Monsieur je suis ravie, qu'ils me prennent pour cela, je vous prie de ne les pas defabufer. La Fille vint fort ajoustée & bien propre, Sainte Olive se retira, je luy dis, ma belle Fille, fermes bien la porte de ma chambre, je vous prie, elle le fit, puis

puis je commençay à causer avec elle : je luy trouvay assez d'esprit, je ne sçay pas de quel metier elle se mèloit, mais toujours, elle fut sage cette nuit là. Elle dormit sur des sieges auprez du feu, & moy sur un tres beau & bon lit.

A la point du jour j'entendois un tintamarre epouventable sous les fenêtres de ma chambre; c'estoit pour le moins une douzaine de Tambours qui me donnoient un reveille matin, mais de la plus agreable facon du monde, car dans les intervalles, crioient vive Madame de la Guette, puis ils recommençoient leur batterie à outrance. Ils me firent un plaisir extrême, car mon inclination n'est que le bruit des Tambours & les Fanfarres des Trompettes. Sainte Olive accourut dans ma chambre ne doutant pas que je voudrois faire quelque liberalité à ses Messieurs; il ne se trompoit pas, car je luy donnay cinq ou

fix pistolets pour leur jeter. Ils se retirèrent tres-satisfaite. Je me levay ensuite pour m'en aller à Périgueux, mais Monsieur le Gouverneur voulut encore me regaler avant mon depart, & dit à Sainte Olive qu'il ne me laisseroit point partir devant diner, qu'au moins il m'en suppleroit de tout son cœur. Sainte Olive me dit, Madame, donnez luy cette satisfaction là, quand il vous en priera. Aussitôt que je fus habillée, il entra dans ma chambre avec tous ses Officiers, car il marchoit toujours en corps. Je le remerciay du plaisir qu'il m'avoit fait de m'avoir envoyé une si jolie Fille; Il me répondit qu'il avoit bien de la joye, que j'en fusse satisfaite. Je luy parlay aussi de son reveille-matin & luy dis qu'il y avoit longtemps que je n'avois été éveillée si agréablement. Il me repartit, Madame, ils ont fait assez de bruit; je croyois que cela vous auroit pu déplaire.

Au

Au contraire, Monsieur, j'y ay pris beaucoup de plaisir, & vous en suis fort obligée. Il me pria de bonne grace de ne vouloir partir qu'après diner, à quoy je consentis. Le repas fut splendide & magnifique, en sorte qu'un Prince en auroit été tres satisfait, aussi il croyoit en traiter un, mais il se trompoit fort.

Je pris enfin congé de luy, & luy marquay mon deplaisir de ne le pouvoir remercier assez dignement. En sortant du Chateau jетrouvay toute son Infanterie sous les Armes en double Haye. Il estoit bien aise de me la faire voir, je les regarday tous, & luy dis, voilà des gens qui ont la mine de se bien deffendre si on les attaque. On m'amena mon Cheval, Monsieur le Gouverneur me tint l'Estrier quelque resistance que je fisse. Je sautay legerement en selle, jambe deçà, jambe delà, n'ayant jamais eté à Cheval autrement. Il me donna quelques Cavaliers pour me con-

duire à Perigueux. Monsieur le Marquis de Chanleau Gouverneur de la Ville pour Monsieur le Prince prit la peine de me venir voir deux jours après que j'y fas arrivée, & me témoigna son déplaisir de ce qu'il n'avoit pas scû que c'estoit moy, dautant qu'il estoit fort amy de mon mary, & que de plus il venoit de recevoir une Lettre de Monsieur de Marfin, qu'il prioit de me venir offrir tout ce qui dependoit de luy, & qu'ainsy je n'avois qu'à ordonner quand je voudrois partir, qu'il avoit Carosse, Litier, & sa Bourse à mon service. Je le remerciai un million de fois, en luy disant que j'estois résolue d'attendre mon mary de pied ferme à Perigueux, estant bien ailleurée qu'il m'y viendroit chercher. Il demeura bien une bonne heure avec moy, & Sainte Olive le fut accompagner chez luy. Les Dames de la Ville me firent l'honneur de me rendre visite; j'eus le temps de les voir
chez

chez elles, car je fis la quelque petit
sejour, en attendant mon Epoux.
Je reconnus fort bien dans leur entre-
tien, qu'elles estoient mal inten-
tionnées pour leur Gouverneur, car
elles n'en parloient pas avantageuse-
ment. Un jour qu'il me vint rendre
visite je luy dis, Monsieur, je croy
que vous n'estes pas le maitre icy, si
je ne me trompe, & même vous
n'avez pas l'approbation de toutes
les Dames. Il me répondit, j'en suis
au desespoir, je fais tout de mon
mieux pour gagner les esprits de ces
gens icy, qui sont fort farouches.
Le pauvre Gentil-homme y reussit
mal, car peu de temps aprez, il fut,
poignardé dans une assemblée de Vil-
le en presence des Magistrats. Com-
me j'ay dit que je fus quelque temps
à Perigueux, j'escrivis à mon Fils
qui estoit à Serlac, & luy envoiay un
expres, pour l'obliger de me venir
trouver. J'estois dans la plus grande
impatience du monde de le voir, car

je l'aimois autant qu'une bonne Mere peut aimer son Enfant : il reçût ma Lettre chez Monsieur de Chavagnac qui estoit Gouverneur de la Ville pour Monsieur le Prince, & estoit Frere de cet autre Chavagnac, qui estoit dans les Troupes du Roy. Il dit à mon Fils, Monsieur de la Guette, qu'elle Lettre avez vous là ? (car il la reçût dans le temps qu'ils estoient à Table.) Mon Fils luy dit que c'estoient de mes nouvelles, que j'estois à Perigueux, & que je luy mandois de me venir trouver. Il luy en demanda la permission, comme estant Gouverneur, puis il prit quatre ou cinq de ses amis, pour y venir ensemble, parce qu'il y avoit de grands dangers par les chemins.

Quand il fut en Campagne, il trouva Monsieur le Comte de Marfin à la tête de quelques Troupes, qui luy dit, où allez vous ? mon Fils luy dit, Monsieur je vas trouver ma Mere, qui est à Perigueux. Je vous
le

De Madame de la Guette. 179

le deffens bien, luy dit Monsieur de Marlin, je suis assuré que les Païsans vous tueroient vous & vos amis, retournez vous en au plus vite, & quand Madame vôtre Merc sera à Bourdeaux, vous y viendrez: Monsieur de la Guette est allé la chercher. Cependant il luy commanda quelque chose, pour dire à Monsieur de Chavagnac, & luy dit de plus qu'il n'estoit pas fâché de l'avoir trouvé, qu'il avoit dessein d'aller à Serlac luy même, mais que sa rencontre l'en avoit empêché, luy pouvant confier toutes choses. Mon Fils luy fit la reverence, & s'en retourna.

Monsieur de Marlin prit une autre marche, par un grand bonheur pour luy, parce qu'on l'auroit arrêté, s'il estoit allé à Serlac. Quand mon Fils y fut arrivé, il fut trouver Monsieur le Gouverneur, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de Monsieur le Comte de Marlin: il le retint à souper, & comme luy & Madame sa Femme

l'aimoient beaucoup, il y mangcoit souvent. Ce soir là ils se regalerent fort, ne se deffians point de la trahison qu'on leur fit la nuit même. Après que tout le monde fut couché, trois Regimens d'Infanterie, l'un à Monsieur le Prince, l'autre à Monsieur le Prince de Conty, & l'autre à Monsieur de Marfin livrerent les Portes aux gens du Roy, qui en peu de temps se rendirent Maistres de la place, & comme il se fit un grand bruit par la Ville, mon Fils s'éveilla & courut en grande hâte, ses deux Pistolets en ses mains à la place d'armes. En approchant on luy demanda qui vive? Il répondit, vive le Roy & Condé, on luy tira tout sur le champ plusieurs coups de Pistolet, qui par la grace de Dieu ne firent aucun effet. Il courut au plus vite à l'Archevesché, croiant y trouver quelqu'un de son party, mais au contraire il rencontra plusieurs Officiers de ceux qui avoient livré la place, & luy

luy dirent, Monsieur de la Guette, il faut faire comme nous, où vous estes nôtre Prisonnier. Je suis donc vôtre Prisonnier, leur dit il puis qu'il le faut, car il ne s'era jamais dit que je trahisse ceux dont j'auray embrassé le party. En cela il avoit raison, car quand on a épousé les Interests d'un party, quoy que mauvais, il y faut perir, ou en sortir honorablement. Cependant le pauvre Monsieur de Chavagnac estoit poursuivy à outrance, car on vouloit ou sa vie ou sa personne, comme il se fauvoit dans des Greniers tout nud en chemise, Madame sa Femme le voulut suivre toute nue aussi, & estant encore sur la montée on luy tira quatre ou cinq coups de Mousqueton, qui la tuerent sur la place, & la firent tomber du haut en bas, c'estoit un tres grand dommage, car elle estoit belle, sage & hennête. Monsieur son mary en fut quitte, pour estre Prisonnier de guerre, après la perte qu'il venoit de
faire

faire. J'appris tout ce defordre là, quand je fus arrivée à Bourdeaux.

J'attendois toujours mon mary & mon Fils à Perigueux, où enfin mon mary arriva, qui me dit, après nos salutations faites, que je ne verrois mon Enfant, que quand je serois auprez de Madame de Marlin. Il fit cent Caricès au Sieur de Sainte Olive, & luy témoigna l'obligation qu'il luy avoit de s'estre bien voulu charger de moy dans un si grand voyage. Sainte Olive luy repartit qu'il n'avoit jamais eut tant d'honneur ny tant de satisfaction, puisque j'avois bien voulu me fier à sa conduite. On parla de toutes choses, & incontinent aprez Sainte Olive se retira par discretion. Quand nous nous viimes seuls, mon mary me demanda le sujet de mon voiage. Je luy dis, je vous prie, ne me pressez point la dessus, vous le sçauvez quand il en sera temps, cependant, que rien ne vous inquiete. Il ne m'en parla plus, car il scavoit fort bien que

que c'auroit été temps perdu , & que j'avois les levres cadenacées, quand il estoit question de garder un secret. Nous nous entretinmes de nos affaires domestiques , & de toutes les pertes , & les peines que j'avois eues par la guerre.

Sainte Olive entra , & on apporta a souper ; nous estions tous trois si gais qu'on ne le peut pas estre davantage : Nous mangeames de grand appetit , & demeurâmes à table à la Hollandoise , c'est a dire fort long-temps. Nous y dîmes cent choses plaisantes , car mon mary estoit d'une humeur extrêmement railleuse & faceticuse , & Sainte Olive s'y entendoit assez. Le Lendemain du matin ils furent trouver Monsieur le Marquis de Chanleau, que mon Mary estoit bien aise de voir & de remercier de toutes les offres qu'il m'avoit faites , & de savoir s'il n'avoit rien à luy commander pour Bordeaux.

Nous

Nous montâmes à cheval une heure apres, & allâmes à Bergerac, où estant arrivez, Monsieur de la Guette fut rendre ses respects à monsieur des Castelleneau, fils de monsieur le Marechal de la Force, qui a été depuis Duc de ce nom, pour le supplier de vouloir donner un Trompette au Sieur de Sainte Olive, afin de le conduire seurement dans les Troupes du Roy, Monsieur de Castelleneau le fit fort obligamment, ainsi il falut nous separer Sainte Olive & nous: mon mary luy fit present d'un de ses chevaux, qui estoit fort beau. Nous continuâmes nôtre chemin agreablement, puis nous nous embarquâmes à Libourne sur la Dordonne, pour passer dans des marais qu'on appelle vulgairement de paluz. Nous gagnâmes la Bastide vis à vis de Bordeaux, puis nous nous rembarquâmes sur la Garonne pour la traverser seulement, & mîmes pied à terre, tout
con-

contre la porte du chapeau rouge. Mon mary me mena à son Logis, où il fit faire grand feu, & preparer un fort bon lit. Il me dit couchez vous pour vous reposer, vous ne verrez personne aujourd'huy; je vas trouver monsieur le Comte de Marlin pour luy dire vôtre arrivèe, & que vous aurez l'honneur de le voir demain, si madame de Marlin me demande de vos nouvelles, je luy diray que vous estes allée par Blaye, & que je vous ay manquèe, afin que persone ne scache que vous estes icy, car trop de gens voudroient vous venir voir. Il ne pût néanmoins s'empêcher de le dire à quelqu'un de ses amis; ce quelqu'un le dit à d'autre, & ceux-cy encôre à d'autres, en sorte qu'incontinent apres, je vis ma chambre toute pleine de gens, quoyque je fusse au lit. Ils venoient me congratuler sur mon arrivèe, & entr'autres un de la troupe me dit, madame, scavez vous bien le malheur
qui

qui nous est arrivé à Serlac? quel malheur, monsieur? luy dis-je. Il me conte toute l'histoire de la manière que j'ay dit que la chose s'estoit passée. Cela me mit dans des trances mortelles, par la crainte que j'avois pour mon fils, en sorte que je ne dormis point toute la nuit, & mon mary n'estoit pas fort à son aise non plus.

Le Lendemain je fus pour rendre mes devoirs à monsieur & à madame de Marfin. Monsieur le Comte de Marfin estoit sorty, mais aussitôt que madame de Marfin scût que j'estois là, elle quitta sa toilette, & vint nuë tête à ma rencontre, jusqu'à son Anti-chambre. Elle me fit cent caresses, & me dit les choses du monde les plus obligeantes, se souvenant toujours des services que je luy avois rendus dans son mariage, dont elle me témoigna estre la plus satisfaite des toutes les femmes, & que monsieur son mary la consideroit in-

fini-

finiment. Il en avoit grandes raison, car, elle valloit tout ce qu'une Dame de qualité peut valoir : je n'avois point eu l'honneur de les voir ny l'un ny l'autre depuis l'accomplissement de leur mariage. En entrant dans sa chambre, je récontray la belle Demoiselle, dont Monfr. de la Roche Vernay Gouverneur de la Tour blanche m'avoit tant parlè, pour me donner de l'ombrage. Mon mary me dit, ma grandes fille, (car il m'appelloit toujourns de la sorte) voilà Mademoiselle de Pisany, salüez là. Je la voy bien, luy dis-je, & luy passay devant le nez sans m'arrêter, & n'en fis nul cas tout le temps que je fus là, me souvenant bien de ce que monsieur de la Roche Vernay m'avoit dit.

Monsieur le Comte de Marfin revint de la Ville à l'heure de diner, & si madame sa Femme m'avoit bien recüe, il n'en fit pas moins, car il me dit tout ce qu'on peut dire
d'o-

d'obligeant à une personne que l'on confidere. Après luy avoir repondu ce que je devois, je ne pûs pas m'empêcher de luy dire la crainte que j'avois pour mon fils, & même le suppliy d'envoyer un Trompette à Serlac, pour scavoir ce qu'il estoit devenu. Il me dit ne vous mettez point en peine, je m'en suis déjà informé : vôtre fils se porte bien, il est prisonnier, nous l'aurons à quelque prix que ce soit.

Le soir quand tout le monde fut retiré, nous demeurâmes seuls luy & moy, madame de Marlin estant rentrée exprez dans sa chambre, & il croyoit bien que mon voyage n'estoit pas sans mystere. Aussi je luy dis tout & j'appuyay les choses des plus fortes raisons qui me vinrent en l'esprit : je le trouvoy dans de tres beaux & bons sentimens, & il me dit qu'il en parleroit à Monsieur le Prince de Conty, qu'il le porteroit de tout son pouvoir à faire de maniere

niere que le Roy en auroit satisfacti-
on, & qu'inailliblement monsieur
le Prince ny seroit point contraire ;
que pour cet effet il prendroit la li-
berté d'ecrire à son Altesse une Let-
tre de Creance, quand il auroit con-
feré avec monsieur son Frere, que
mon mary en seroit le porteur, estant
le seul à qui il se vouloit fier pour
cela. Il le fit entrer où nous estions
& luy parla succinctement de l'affai-
re, se reservant à luy dire toutes cho-
ses, quand il en seroit temps. Nous
nous retirâmes, & le Lendemain je
fus au lever de madame de Marsin,
qui me dit que nous verrions mada-
me la Princeesse l'apresdinée.

Monsieur de Marsin tenoit gran-
de table, & bien servie; & me faisoit
toujours l'honneur de me mettre en-
tre madame sa femme & luy, pour
me gratifier davantage; & comme il
scavoit que j'aimois le vin blanc, il
avoit commandé à un Sommelier,
qu'il eût toujours soin d'en faire ap-
por-

porter au buffet ; il prenoit même quelquefois plaisir à en boire , disant que l'on me donne de la bouteille de madame de la Guette. Quand il mangeoit , la Salle estoit toute pleine , & d'Officiers & de Bourgeois.

Deux heures apres le repas , madame de Marfin monta en Carrosse ; nous allâmes à l'Archevêché , où étoit madame la Princesse , que nous trouvâmes au lit incommodée. Madame de Marfin s'estant approché , Elle luy dit, Madame, voilà madame de la Guette qui vint pour avoir l'honneur de faire la reverence à vôtre Altesse. Je m'aproyay avec respect , & elle me dit, je suis bien aise de vous voir , en me presentant sa main que je baisay. Madame de Marfin prit place , & son Altesse me fit donner un siege , puis elle s'informa de ce qu'on disoit à Paris , & si j'avois bien eu de la fatigue par les chemins. Madame la Comtesse de Tourville, qui estoit sa Dame d'honneur,

neur, prit la parole, & dit, madame, il ny a pas d'apparence, je croy qu'elle est venuë dans du cotton, car la voilà plus polie & plus fraîche que si elle n'avoit bougé de sa chambre. Son Altesse me parla encore de plusieurs choses, entr'autres elle me dit qu'elle avoit un mal de rate insupportable, & me commanda d'approcher, afin que je luy misse la main sur le Coté ce que je fis. Il est vray que je sentis cette rate si grosse & si dure, que cela me fit frayeur. Elle me dit, qu'en dites vous? je dis, madame, qu'il faut que vôtre Altesse se réjoüisse la joye estant le souverain remede a son mal. Ah comment me réjoüir dans l'estat où nous sommes! je luy dis, madame, il faut esperer qu'apres le mal en viendra un grand bien. Elle m'ordonna en suite de passer dans l'appartement de monsieur le Duc de Bourbon qui estoit fort mal, je scay, me dit elle, que vous avez eu dix Enfans, & que
vous

vous vous connoissez a bien des choses, je seray bien aise que vous voyez mon fils, & que vous m'en disiez vôtre sentiment. Madame de Tourville conduisit Madame de Marlin & moy dans la chambre de ce jeune Prince : aussitôt que j'y fus je priay madame sa Gouvernante de me le faire voir, ce qui m'ayant esté accordé, je le trouvay dans un grand assoupissement. Je demanday à madame la Nourrice s'il y avoit longtemps que monsieur le Duc n'avoit tété. Oüi me dit elle, il y a fort longtemps, car il dort toujours, & j'apprehende de l'éveiller. Je luy dis, voions un peu, car je croy qu'il en a besoin. Elle luy presenta sa mammelle, qu'il prit assez bien, puis il se rendormit aussitôt. Une heure apres je fis faire encore la même chose, alors il parut tout gay: je dis à Madame sa Gouvernante qu'elle prit soin de luy faire donner le tetton de temps en temps, & que
cela

cela luy feroit beaucoup de bien. Madame la Comtesse de Marfin s'en retourna chez elle, & me dit le soir qu'elle vouloit me faire divertir autant qu'elle pourroit, que nous irions le Lendemain nous promener à Bacalan, qui est proche de Bordeaux. C'est une maison assez jolie, dont le Jardin est fort agreable, le maitre du Lieu donna la colation à Madame de Marfin dans un cabinet de Ver dure; au retour nous nous promenâmes le long de la Garonne qui est quelque chose de bien agreable. Comme nous fumes arrivez au Logis, Madame de Marfin me presenta un Cavalier, & me dit, voilà un Gentil-homme qui vous vient faire la reverence. Il y en avoit déjà été plusieurs qui m'avoient fait cet honneur là. Je ne l'envifagay point d'abord, croyant qu'il m'estoit indifferant, mais à la fin je reconnus que c'estoit mon Fils. Je l'embrassay plusieurs fois, & dis à Madame, il

I faut

faut que cela passe, je suis mere. Je trouvoy un grand garçon tout fait, il y avoit longtems que je ne l'avois point vû. Je luy dis, mon Enfant Dieu ta conservé, je le remercie de tout mon cœur de l'avoir déjà guaranty, comment ces Messieurs t'ont ils renvoyé? parce qu'ils ne me haïssoient pas, me dit il, ils se sont contentez seulement de mes Chevaux, & de mes hardes, & m'ont donné un petit bidet pour me rapporter icy.

Nous nous retirâmes dans ma chambre, pour nous entretenir à nostre aise jusqu'au souper. Quand nous fûmes à table, Monsieur de Marfin me dit, he bien, Madame de la Guette, voilà ce cher Fils. Mon marry prit la parole; & dit, Monsieur, je suis ravy qu'il soit de retour, cars s'il estoit pery, je n'estois pas en seureté, ma Femme m'avoit déjà menacé. Monsieur de Marfin me dit en riant, est il vray, madame de la Guette? ouy, monsieur, il est vray, j'aurois
tout

tout exterminé, autant les uns que les autres.

Deux jours après madame de Marfin monta à Cheval, & voulut faire une cavalcade avec les Filles d'honneur de madame la Princesse & de madame de Longueville. Je n'en estois pas loin, nous allâmes du côté de Bacalon, & beaucoup d'Officiers suivirent à pied; quand nous fumes dans la prairie, je pris plaisir à faire galoper mon Cheval de toute sa force, sans m'appercevoir que mes jupes avoient un peu remonté, ce qui fit que toutes ces belles Demoiselles, & ces Messieurs se mirent à crier, ah voilà madame de la Guette qui montre sa cuisse. Je leur dis, il n'y a remède, elle n'est pas comme d'un heron, elle est belle blanche, & bien polie, comme vous la voiez, mais vous ne la verrez pas davantage: puis je recommencay à galoper plus qu'auparavant, & aiant fait ma course, je revins auprès de Madame de

Marlin, pour luy dire que je croiois, qu'il ne faisoit pas trop seur là, veu que l'on disoit que Monsieur de Vendome n'en estoit pas loin, & que selon les apparences elle devoit se retirer. Elle me dit, vous avez raison, retirons nous. Comme elle passoit devant le Navire qui estoit de garde, le Capitaine fit mettre le feu aux Canons pour luy faire honneur, cela donna tellement l'alarme par toute la Ville de Bourdeaux, qu'on envoya voir ce que c'estoit. Monsieur de Marlin nous le dit quand nous fumes de retour, & que les Bordelois avoient cru d'abord que l'Armée du Roy approchoit. Ils en furent néanmoins quittes pour la peur.

Quand Monsieur le Comte de Marlin eut conféré avec Monsieur le Prince de Conty, & qu'il m'eût dit ce qu'il avoit a me dire, j'écrivis à Monsieur Philippe, & luy manday de voir la Reine, pour assurer sa Majesté que je partoys dans deux
jours

jours avec mon mary , pour luy rendre compte de ce que j'avois fait , & que je pouvois l'asséurer par avance que j'esperois que mon voiage ne seroit pas inutile. J'en avois bien de la joye , & disois en moy même , pauvres Messieurs de l'Ormée vous donnerez bientôt du né en terre. Quand je voyois passer ce dure teste leur chef , il me faisoit horreur : en effet il porta ensuite la peine qu'il meritoit , comme tout le monde a sçû.

Un jour avant nôtre depart, monsieur le Comte de Marlin entretint mon mary assez longtemps en particulier , & luy mit en main sa Lettre de Creance pour Monsieur le Prince qui estoit à Stenay , dont voicy la copie.

Je n'ecriray rien de particulier à vôtre Altesse sur le sujet de la Paix , que tout le monde desire , & que plusieurs croient que vôtre Altesse ne veut point. Je tâche de

I 3 des-

desabuser ceux qui disent le contraire, estant assuré des bons sentimens de vôtre Altesse: je la supplie d'ajouter foy à ce que luy dira le Sieur de la Guette, & de m'employer à ce qu'elle jugera à propos pour son service, & pour le bien public. A Bourdeaux le vingt cinquième Avril 1653.

De MARSIN.

Il luy donna aussi un ordre de Monsieur le Prince de Conty, pour prendre de l'escorte tant & si peu qu'il en voudroit. Il medit le soir qu'il me vouloit faire un present d'une tres belle & bonne haquenée, pour me reporter à mon aise, qu'il falut que j'acceptasse, quoy que je m'en defendisse fortement, n'aimant point à recevoir de presens de personne, parce que c'est une chose qui est tout a fait contre mon humeur.

Nous prîmes congé de Monsieur

&

& de madame de Marſin, qui nous dirent tous deux tout ce qu'on peut dire de plus obligeant. Elle me pria d'aſſeurer Meſſieurs ſes Parens qu'elle eſtoit la plus contente & la plus ſatisfaite de toutes les Femmes. Le Lendemain du matin nous nous embarquâmes pour paſſer à la Baſtide; mon Fils nous vint conduire juſqu'au Bateau, & quelques autres amis particuliers. Il y eut là des larmes, rependuës car j'aimois mon Enfant tendrement. Comme nôtre Barque commençoit a voguer, il y en avoit une autre qui la devançoit chargée de quelques Cavaliers, a qui mon mary cria que quand ils ſeroient débarquez ils euſſent a l'attendre, & qu'il avoit quelque choſe à leur dire de la part de monſieur le Prince de Conty. Ils répondirent qu'ils n'y manqueroient pas. Nous abordâmes & mîmes pied a terre, mais nous ne trouvâmes que quatre ou cinq Cavaliers qui nous attendoient, les autres ayant gagné le

devant , pour nous jouir un tres méchant tour, comme on verra par la suite. Mon mary, leur dit, Camarades, montés à Cheval , & me suivez : j'en ay l'ordre de Monsieur le Prince de Conty , je vas à Lamone; de quel Regiment estes vous ? Monsieur, nous sommes de la Marcoussé & de Marche. Voilà qui va bien, dit mon mary, car vôtre quartier est là. Nous avancâmes toujours chemin, & aussitôt que nous fumes à Lamone mon mary demanda le Commandant, qui estoit le Neveu de monsieur de Marche. On luy dit qu'il dormoit : qu'on l'éveille, repartit monsieur de la Guette, il faut que je luy parle. Il vint à l'heure même, & mon mary luy dit qu'il fit monter quarante ou cinquante Cavaliers à Cheval pour m'escorter, qu'il vouloit aller coucher à Vair, qui est un Chateau sur la Dourdonne. Le Commandant luy répondit, je n'en feray pas seulement monter cin-

cinquante, mais nous y monterons tout ce que nous sommes d'Officiers & serons bien aises de rendre ce service à madame de la Guette : neantmoins il n'y a point de hazard quelques là, car tous les Païsans vont & viennent sans rien craindre. Si cela est, dit mon mary, je m'en vas, & vous suis obligé de vôtre bonne volonté. +

Quand nous fumes sortis de Lamone, j'entendis un Trompette, qui sonnoit d'une facon qui ne me plaisoit pas. Je fis arrêter mon mary qui alloit devant moy, pour luy dire, entendez vous bien ce Trompette? Je croy que c'est un signal, & que l'on nous a dressé embuscade. Vous vous mocques d'avoir cette pensée dit mon mary, c'est un miserable, qui apprend & qui ne scait pas son metier. En causant ensemble, & chemin faisant j'appercûs huit Cavaliers demontez, qui venoient droit à nous, Je dis, ne seroit ce point la

nôtre embuscade? Je ne metrompois pas, car ce l'estoit elle-même. Nous les rencontrâmes entre deux Hayes, qui marchoient de front; ils se separerent pour laisser passer le Valet de Chambre de mon mary, & quand ils furent vis à vis de luy, ils le saluerent tous: il voulut leur rendre leur salut, & dans ce moment ils se jetterent sur les deux Pistolets, luy disans qu'il falloit qu'il mit pied a terre, & qu'ils vouloient avoir sa bourse. Ils avoient vingtquatre coups à tirer, chacun deux Pistolets de ceinture, & un bon Mousqueton, ils entourerent mon mary de tous côtez luy tenans le Pistolet à l'oreille & le mousqueton dans le ventre. Monsieur de la Guette leur dit, songez bien a ce que vous faites? Vous me devez connoître. Ils se mirent à jurer comme des desesperez, ne disant que si c'estoit monsieur le Prince luy même, il ne leur echaperoit pas, qu'ils estoient des miserables demontez & fans

fans argent, qu'il leur en falloit à quelque prix que ce fut. Ils fouillèrent mon mary, & luy trouverent de quoy faire un bon repas, puis que le vol qu'ils nous firent montoit bien à huit mille francs en Chevaux, en Hardes, & en Argent. Mais leur veritable dessein estoit de nos tuer, & pour cet effet, ils tinrent conseil, qui est une chose tres dangereuse, quand des voleurs en viennent là. J'avois mis pied a terre à l'abord, ils me dirent de remonter à Cheval pour nous mener dans un petit bois, qui n'étoit pas fort éloigné, & nous y faire perdre la vie, mais Dieu qui est tout puissant rompit leur miserable dessein, car dans le même temps, ils appercurent un Cavalier qui s'arreta tout court, & qui cryoit, Monsieur de la Guette, Monsieur de la Guette, fans oser avancer, car il connut bien que nous estions entre les mains des voleurs, & qu'il n'y faisoit pas bon pour luy. Mon mary le reconnût, il

se nommoit Monsieur Jourdain : ces voleurs voulurent obliger mon mary à le faire venir , afin qu'il perît avec nous. Monsieur de la Guette ne le voulut pas faire , & leur dit faites de moy tout ce que vous voudrez , je ne suis pas en état de me deffendre , mais il ne sera jamais dit que j'aye fait perir mon amy.

Je regardois toutes ces choses d'un sang froid , & sans aucune emotion : Je plus déterminé d'entr'eux monta sur le Cheval de mon mary , avec un Mousqueton à la main , & deux Pistolets devant luy , & poursuivit le pauvre Monsieur Jourdain à toute outrance , qui fit fort bien de ne le pas attendre , & donna des deux de toute sa force ; Il alla donner l'alarme à Lamone criant , Messieurs à Cheval , à cheval , voilà qu'on vole , & assassine Monsieur & Madame de la Guette , à demy quart de lieüe d'icy. Comme ce miserable voleur vit qu'il avoit manque son coup il r'accourut

au

au galop , & consulta encore une fois avec ses Camerades, puis il vint fouiller & vuider toutes les poches de mon mary. Les autres me firent descendre de Cheval , & il y en eut un d'entr'eux qui voulut s'opposer au vol , & couchoit ses Camerades en joüe , disent je ne souffriray pas que Monsieur de la Guette soit volé là où je seray ; Je vis l'heure que les autres animez de colere & de rage alloient faire sauter la cervelle de mon mary. Je me jetray tout d'un coup sur le Baudrier de ce Cavalier , pour le retirer à moy , en luy disant , laissez faire vos Camerades , ils en ont besoin , & dis aux autres , allons , allons Messieurs , cela devoit déjà estre fait , il y a dequoy vous remonter. Ils n'avoient point de temps à perdre veu que Monsieur Jourdain avoit couru donner l'alarme à Lamone , c'est pourquoy ils se mirent six sur nos trois Chevaux , quoy qu'il y eut un portemanteau sur un fort remply

de hardes & d'argent : Les deux autres gagnèrent le devant & se sauvèrent dans les Troupes du Roy. J'ûs regret de voir emmener la haquenée que Monsieur de Marfin m'avoit donnée, & aurois été bien aise d'avoir pû la conserver, parce qu'elle estoit aussi bonne qu'on en puisse voir. Nous nous trouvâmes donc à deux cens lieues de Paris à pied & sans argent, ce qui nous obligea de reprendre le chemin de Lamone au petit pas, nous rencontrâmes les Cavaliers à qui Monsieur Jourdain avoit donné l'alarme, qui accouroient à toute bride pour nous secourir, & il estoit retourné à Bourdeaux pour dire à Monsieur le Comte de Marfin comme il nous avoit veus entre les mains des voleurs. Aussitôt que ces Officiers nous eurent joints, ils declamerent furieusement contre ceux qui nous venoient de voler, & les vouloient poursuivre, mais Monsieur de la Guette leur dit, n'en prenez

nez pas la peine, ils sont fort bien montez, ce seroit temps perdu, & je ne vous auray aucune obligation, si vous faites un seul pas pour cela. Il dit aussi au Nèveu de Monsieur de Marche en riant, je vous demande seulement à souper & le couvert. Quand nous fumes arrivés au quartier, ce Trompette, qui selon les apparences avoit donné le Signal, se presenta devant moy avec plusieurs Cavaliers qui plaignoient nôtre perte: Je leur dis, cela n'est rien, mais pour Monsieur le Trompette que voilà, il faut qu'il fasse une cabriole en l'air, car il est de la partie: cela luy donna une telle épouvente, qu'il prit la peine de s'enfuir la nuit même. Les Officiers nous firent assez bonne chere, & je mangay avec autant d'appetit que s'il n'en eust rien esté. Quand à mon mary il estoit fort touché de sa perte, à cause du retardement que cela pouvoit apporter à nôtre affaire. Je dis à mon hôtes en
sou-

soupant, vos Compagnies ne sont gueres considerables, Messieurs, puisqu'elles ne sont composées que de voleurs, & de Cavaliers demonstrez, ce n'est pas pour se bien deffendre. Ils me répondirent tous d'une voix qu'ils avoient de braves hommes, & de bons Soldats qu'assurement ceux qui avoient fait le coup n'estoient point de leurs gens, & que l'action estoit trop lâche, & moy je vous dis le contraire, leur repartis-je, car je suis assurée qu'ils en sont, & vous le connoîtrez dans peu. En effet une heure après il vint quelques Lieutenants dire à leurs Capitaines que tel, tel, & tel ne se trouvoient plus, & que selon l'apparence il falloit que ce fussent eux qui avoient fait le vol. Je leur demanday, n'avoient ils point de monture ny les uns ny les autres? On me dit qu'il y en avoit seulement un, qui avoit une cavalle, mon mary dit au Commandant de l'envoier querir, &

& qu'elle serviroit le Lendemain de grand matin à le porter à Bourdeaux, pour y prendre les choses nécessaires pour nôtre voyage, que cependant il le prioit, que s'il avoit ordre de marcher, il m'emmenât avec eux, & qu'il sçavoit toujours bien où ils seroient. Il me dit à moy, vous irez avec ces Messieurs qui sont tous de mes amis, en cas qu'ils soient obligez de partir d'icy. Ils luy temoignerent qu'ils auroient bien de la joye de le pouvoir servir en cette facheuse rencontre; ils vinrent tous nous conduire où nous devions coucher: c'estoit une chambre tapissée de toiles d'aragnées, où il y avoit un peu de paille assez sale étendue sur le quarcrau. Je veux croire que c'estoit la plus commode du logis, quoy que ce fut une fort grande maison, mais un Regiment tout entier estoit bien capable de la remplir, & nous ne fumes pas encore malheureux d'y trouver ce peu de mechante paille.

Je

Je fis sans comparaison comme les chiens, deux ou trois tours avant que de me coucher, ne sçachant de quel côté je me devois mettre.

Aussitôt que nous vîmes la pointe du jour mon mary quitta la Pail-
lace, pour s'en aller au plus vite, &
moy je demeuray encore là une
heure ou deux à entretenir mes pen-
sées. Monsieur le Commandant &
quelques Officiers vinrent à ma
porte pour me donner le bonjour ;
Je fus sur pied tout d'un coup, ayant
couché dans mon Fourreau. Ils me
demanderent comment j'avois passé
la nuit : Je leur dis que je n'avois
pas fermé l'ocil, & que les puces
m'en avoient bien empêchée. Je
leur demanday s'ils n'avoient point
encore reçu d'ordre, ils me répon-
dirent que non, mais qu'ils en at-
tendoient, n'y ayant plus de moyen
de subsister là ; Nous parlâmes en-
suite de toutes autres choses indis-
ferentes.

+

Quand

Quand mon mary fut arrivé à Bourdeaux, il donna beaucoup de joye à monsieur & à madame de Marfin, & à mon pauvre fils, par ce qu'ils nous croyoient morts, sur le rapport que monsieur jourdain leur avoit fait du danger où il nous avoit veûs. C'est pourquoy monsieur le Comte de Marfin avoit fait arreter monsieur de Marche, luy disant que ce ne pouvoit estre que de ces Cavaliers, & de ceux de la Marcouffe, & que si l'on avoit fait la moindre chose à ma personne, sa tête en repondroit, en sorte que le pauvre Gentil-homme fut bien aise de voir mon mary aussi, car il avoit grande peur. Monsieur de Marfin luy dit qu'il seroit cassé & la Marcouffe, pour cet effet on envoya un ordre, pour faire marcher ses deux Regimens droit à la Bastide, & par même moyen mon mary m'écrivit un billet, par lequel il me mandoit de ne point suivre ces Messrs. & que j'aurois bientôt de ses nouvelles.

Quand

Quand ils furent prests de marcher, le Commandant me vint dire, madame, voilà un cheval pour vous porter; je luy dis, monsieur, je vous en suis fort obligée, & vous en remercie, mon mary me mande que je l'attende icy, & que j'auray de ses nouvelles dans peu. Là dessus il prit congé de moy, & se mit à la-tête de de son Regiment, pour marcher; & celuy de la Marcouffe suivoit.

Nous demeurames le maitre du Logis & moy tous seuls: c'estoit un homme qui avoit tout perdu par les gens qui venoient de sortir de sa maison, en sorte que j'en avois grande compassiõ, quoyque je fusse a plaindre aussi bien que luy dans l'estat où j'estois. Nous nous entretinmes de nos disgraces assez long temps; je luy demanday a faire un tour de jardin, où je trouvay tout en desordre, je n'y demeuray gueres, & nous retournâmes dans nôtre belle chambre. Il me fit connoître qu'il apprehen-

hendoit que les gens du Roy ne vinssent pour enlever le quartier, & qu'ils ne missent le feu par tout, à cause qu'ils tenoient pour monsieur le Prince. L'heure s'avançoit toujours, & mon appetit augmentoit, ce qui m'obligea de luy demander s'il n'avoit point quelque petit morceau de pain : Il me dit, madame, j'en ay caché en un endroit, je vas voir si les Cavaliers ne l'ont point trouvé. j'attendois son retour avec impatience, & il revint avec joye me disant, en voilà : à la verité il estoit un peu dur, mais l'appetit assaisonne tout. Comme nous estions occupez a faire ce bon repas; nous entendîmes de la Cavallerie dans la Ruë qui faisoit grand bruit. Ce pauvre homme commenca a trembler comme la feuille, & me dit, voilà assurément les gens du Roy, nous sommes perdus. Tout d'un coup on frappa à sa porte avec une force épouventable; il ne scavoit à quoy se resoudre, mais
je

je l'encouragay pour aller l'ouvrir, & cependant je me mis en prieres, esperant tout de la bonté de Dieu pour ma conservation. Aussitôt qu'ils furent entrez, ils commencerent a crier, où est madame de la Guette? je parus dans le même moment, & leur dis, me voicy, dequoy est il question? que vous montiez, madame tout presentement à cheval, me repondirent ils. Et par quel ordre? leur dis-je. Dans ce même moment monsieur Jourdain arriva, qui me dit que mon mary avoit prié ces Messrs. de me prendre en passant, & de me mener à Libourne, que ce seroit luy qui me cōduiroit chez un des principaux de la ville, qui estoit des amis de monsieur de la Guette, que je ne devois rien craindre, que j'estois en bonne compagnie, & que c'estoit monsieur le Marquis de Boisse petit fils de monsieur le Maréchal de la Force, monsieur de la Marcouffe, & beaucoup d'autres, dont

dont j'ay oublié les noms. Je remerciay mon bon hôte, de ce qu'il m'avoit mis le pain en la main dans le besoin : il estoit fort, honnête homme, & Maître de la Poste. Je luy souhaitay la paix en le quittant, & grand nombre de Couriers pour le dédommager en quelque façon de toutes ses pertes.

Monsieur Jourdain voulut m'aider à monter à Cheval, mais j'ûs le pied à l'étrier, & fus en selle plutôt qu'il ne s'en fut appercu. Quand nous fumes en chemin, je dis à Monsieur le Marquis de Boisse, que Monsieur Jourdain avoit raison de dire que je ne devois rien craindre, & que je m'affurois que, quand nous trouverions un party du Roy quoy que fort, il se desfendroit courageusement & tous ces autres Messieurs aussi, qu'il estoit d'un sang si illustre que j'estois fortement persuadée, que ces Ennemis n'auroient j'amaïs l'avantage de
luy.

luy voir les talons. Il repondit à cela ce qu'un jeune Seigneur qui a du cœur doit repondre. J'allois causant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, & ils prenoient tous un plaisir singulier à me voir resoluë comme j'estois. Monsieur Jourdain m'entretint à son tour, me disant qu'il n'avoit jamais eu tant de frayeur, que lorsqu'il me vit entre les mains des Voleurs, qu'il n'osa jamais avancer, ny même arrêter à Lamone, craignant qu'on ne luy en fit autant, parce qu'il avoit beaucoup d'argent sur luy, qu'il portoit à un Regiment d'Yrlandois, & que tout ce qu'il avoit pû faire estoit d'avoir donné l'allarme en passant: Il me dit aussi que mon mary reviendrait me trouver dans peu de jours, qu'il partiroit avec Monsieur le Marquis de Montpoullian pour Libourne. Nous arrivâmes là où l'on s'embarque pour y aller, le Valet de Chambre de Mon-

Monsieur de la Marcoullé fut assez mal adroit pour laisser reculer son cheval dans la Dourdonne avec le porte manteau, & je vis l'heure qu'il étoit noyé : toutes les hardes furent gâtées, son maitre luy donna cent coups de plat d'épée, & je croy qu'il l'auroit tué, si je ne me fusse mise entr'eux. Nous débarquames au port de Libourne, où l'on prit congé les uns des autres. Monsieur Jourdain me conduisit chez Monsieur Coupevera amy de mon mary, qui me reçut fort agreablement.

Msr. le Comte de Maure qui étoit Gouverneur de la Ville me fit l'honneur de me visiter, & me dit qu'il avoit sçû nôtre mauvaise rencontre, qu'il venoit exprés pour m'offrir sa bourse & tout ce qui dependoit de luy, & que je n'avois qu'à parler. Je le remerciay le plus civilement que je pûs, car il me fit cette offre de la meilleure grace du monde, & luy dis que j'attendois mon Mary : qui

infailliblement apporteroit ce qui nous seroit neccsaire. Il demeura bien une bonne heure auprès de moy, Monsieur & Mademoiselle Coupevera presens. Le Lendemain on nous dît que les gens du Roy avoient tiré dans la barque de Monsieur le Marquis de Montpoulian pour le faire aborder à eux & qu'ils avoient tué un homme tout contre luy : cela me donna bien de l'inquietude, dans la crainte que j'avois que ce ne fût monsieur de la Guette. Par bonne fortune il arriva le Lendemain en parfaite santé, & me dit partons vite, & prenons congé de nôtre hôte, Il y eut trois Capitaines de ses amis qui nous accompagnerent jusqu'à Mucidan, de là nous marchâmes avec vint cinq ou trente paisans a cheval qui alloient à Riberac. Nous passâmes par devant le Chateau de Monsieur de saint Preüil, qui m'apperçut à la tête de ces gens, & s'imagina que j'étois Mon-

Monsieur le Comte de Marfin deguisé en femme. (Il faut croire que je n'avois pas méchant air puis qu'on me prenoit pour un General d'Armée.) Il envoya promptement avertir Monsieur le Comte de Riberac, & luy manda de faire faire bonne garde, que le Comte de Marfin alloit à Riberac deguisé en femme, qu'il falloit l'arreter sans y manquer, & en donner avis à la Cour.

Quand nous entrâmes l'alarme étoit par toute la ville, mais je ne sçavois pas que la fête se faisoit pour moy. Mon Mary demanda la meilleure Hôtellerie & nous y fumes conduits. Quand nous eumes été quelques temps devant le feu & que nous eumes pris un peu de vin, mon Mary me dit de ne me pas ennuyer, qu'il alloit trouver Monsieur le Comte de Riberac, pour le prier de nous donner escorte le Lendemain. Aussitôt qu'il fut fort y une

fervante monta dans ma chambre, à qui je dis de prendre un peu mes fouliers pour les nottoyer, & qu'ils en avoient besoin: quand elle fut descendue en bas, chacun mit son pied dedans, & tout disoient qu'assûrement j'étois un homme; on les porta même jusqu'aux Magistrats. Mon Hôte monta à ma chambre, & me regardoit d'un œil farouche, sans que j'en sçusse la raison: incontinent après j'entens battre le Tambour de tous cotez, je demanday à mon hôte ce que cela vouloit dire, & s'ils craignoient quelque chose. Nous craignons, me dit il, ce Diable de Marfin, & Baltazar, si nous les tenions l'un ou l'autre nous leur ferions bonne sauce; ils nous viennent ravager jusqu'à nos portes. Je luy dis, n'avez vous pas une bonne garnison, ne sçauriez vous courir dessus? il me dit, vous n'avez qu'à la regarder, la voilà sous vos fenestres. Il me parla toujourns avec la plus

plus grande arrogance du monde, car il croyoit en son ame que j'étois Monsieur le Comte de Marfin. Un moment après je vis entrer un Gentilhomme dans ma chambre, qui me regardoit, je le regardois aussi; ensuite il en entra plusieurs autres à la file, & je ne sçavois ce que cela signifioit. Enfin il en entra un qui, après m'avoir regardée fort attentivement & fort fixement, dit aux autres, Messieurs, rejoüissons nous, je vous viens apprendre la meilleure nouvelle du monde, voilà un courrier qui passe pour la cour, qui me vient d'asseurer que monsieur le Prince de Conty a quitté, que le Comte de Marfin s'en est allé, que Baltazar est au Diable, & ainsi de tous les autres. Je luy dis que cela ne pouvoit être, qu'il n'y avoit que quatre ou cinq jours que j'étois partie de Bordeaux, que l'union avec l'Armée étoit encore grande, que de plus ils attendoient du secours

d'Espagne, a ce que l'on disoit , mais que j'esperois pour tant que le Roy seroit bientôt le Maitre. Sur ces entrefaites mon Mary entra, & ne regarda personne : il me prit par la main, & me dit allons Monsieur de Marfin, venez voir Monsieur le Comte de Riberac, qu'appellez vous Mfr. Marfin? ouy Monsieur de Marfin, on dit que vous l'étes, il faut que vous fassiez voir le contraire. Monfr. de Riberac vouloit prendre la peine de venir icy, mais je l'ay prié de n'en rien faire: il vouloit aussi dépécher un Courier à la Cour, pour donner avis au Roy, que l'on tenoit Monsieur le Comte de Marfin arrêté dans Riberac, mais je luy ay dit des Raisons qui l'en ont empêché absolument: allons le trouver afin de le desabuser. Nous partimes pour aller au Chateau, un de ces Messieurs me presenta la main, & les autres suivirent; tout le monde étoit aux portes & aux fenêtres pour

pour me voir passer, n'ayant point encore eu d'eclaircissement de ce qui en étoit. Comme nous fumes dans l'avan-cour de Monsieur de Ribérac, il y vint à ma rencontre, & me salua. Je luy dis, M^r. vôtre espérance est perdue, car vous croyez tenir M^r. le Comte de Marlin, & vous voyez que ce n'est qu'une femme : je levay mes coëffes pour luy faire voir mon visage plus amplement. Il est vray, me dit il que c'est une femme, mais ce n'est pas une femme du commun; Saint Preüil est cause que j'ay pensé faire une bonne bevelie. Le Gouverneur de Bourdeil vous avoit prise, quand vous y passates. Pour un Prince qui s'alloit joindre au party de Monsieur le Prince de Condé; je le scûs trois ou quatre jours après, mais presentement il a de quoy se vanger. Et moy, Monsieur, luy dis-je, je doys être satisfaite au dernier point, puisque l'on m'a prise pour un hom-

me de qualite & pour un tres grand General. Il nous pria d'entrer chez luy, & tous ces Messieurs qui nous avoient suivis se retirerent, à la reserve de deux ou trois: il nous fit apporter la colation, & me témoigna qu'il avoit un extreme deplaisir, de ce que Madame de Riberac n'étoit pas chez elle, & qu'elle m'auroit reçûe d'une autre maniere. Il nous dit aussi que Madame de Marlin étoit sa parente, mais que cela n'auroit pas empêché, qu'il n'ût arrêté Monsieur son Mary, étant fidelle sujet & serviteur du Roy, comme il vouloit être toute sa vie. Monsieur de la Guette luy témoigna qu'il vouloit partir le lendemain, & que pour cest effet il le prioit encore une fois de vouloir commander quelques gens pour nôtre escorte. Il nous dit, vous ne partirez pas, il y auroit du peril pour vous; la raison est qu'il y a de la Gendarmerie icy au tour qui ont été

été avertis que Monsieur de Marfin étoit entré dans Riberac vêtu en femme, & ont eu ordre de bien prendre garde qu'il n'échappe de quelque maniere que ce soit, si bien que Madame de la Guette seroit en danger. Saint Preüil doit aller demain à Angoulême avec des Gentilhommes du voisinage, vous ferez voiage ensemble & seurement, c'est pourquoy je le feray avertir de vous venir prendre, & il n'y manquera pas, faites vôtre compte la dessus. Mon Mary le remercia tres-humblement, puis nous primes congé de luy, pour retourner à nôtre logement. L'Hôte qui avoit tant fait le furibond, nous reçût parfaitement bien, & nous fit si bonne chere que je puis dire que j'y ay bu le meilleur vin du monde. Nous le fîmes manger avec nous, & il nous conta cent choses plaisantes, étant un homme de belle humeur, & qui avoit de l'esprit.

Monſieur de ſaint Preüil nous vint prendre avec ſes amis, comme Monſieur de Riberac nous avoit dit, nous ne fumes pas plutôt fortis de la ville, que je luy diſ, Hé bien, Monſieur, voilà Monſieur le Comte de Marſin, qu'en croyez vous à cette heure? Je croy, Madame, que j'ay eſté un Animal, mais vous me parûtes d'une façon toute extraordinaire pour une Femme, & je puis dire qu'il y a peu de Cavaliers qui ſoient mieux à Cheval que vous : ce fut ce qui me donna le ſoupçon que j'avois que vous fuſſiez Monſieur de Marſin. Il s'entretint longtems avec mon Mary ſur la mort de Monſieur de Saint Preüil ſon Oncle qui étoit Gouverneur d'Arras, qui eut la tête trenchée. Monſieur de la Guette luy en dit beaucoup de choſes, parce qu'il eſtoit ſon ſerviteur, & le connoiſſoit particulièrement. Il s'eſtoit trouvé auſſi à cet affaire de la Garniſon de Baupaine, qui fut chargée à contre-temps, & même

me il fut appellé en temoignage contre Monsieur de Saint Preuil, contre qui il ne pût parler qu'à sa décharge, quand à cette action, car je luy ay ouy dire cent fois qu'il n'y avoit point de sa faute. Ce bon Gentilhomme étoit ravy d'entendre tout ce que mon Mary luy disoit de Monsieur son Oncle. Enfin nous nous separâmes à une demie lieüe d'Angoulême, & nous allâmes descendre à la même Hotellerie où j'avois logé en venant. Quand mon Hôteffe me revit, elle ne pouvoit assez me temoigner sa joye, parce qu'on luy avoit dit que j'avois été tuée à Serlac; il y a apparence qu'on avoit pris la pauvre Madame de Chavagnac pour moy. Le Lendemain nous partîmes tout de bon pour Paris, je dis tout de bon, parce qu'il n'y avoit plus d'obstacles par les chemins, sinon que je me cassay le nez de la maniere que je vas dire.

Nous marchions à grande jour-

nées avec le Messager, nous étions bien vingt ou trente personnes à cheval, & il n'y en avoit point qui ne parussent honnêtes gens, mon Mary qui m'aymoit beaucoup me disoit incessamment, quand il voyoit quelque mechant pas, tenés bride en main, car il craignoit ce qui m'arriva. Il me le dit tant de fois que je m'en ennuyay, & m'en mis en colère, me semblant qu'il me faisoit tort veu qu'on disoit que j'estois si bonne Cavaliere. Je me detachay de la Compagnie, & dis à ton Valet de me suivre, puis je pris le petit galop; cela faisoit des merveilles, si mon Cheval ne fust point venu à broncher & tomber en même temps par ma negligence. Tout ce que je pûs faire ce fut de quitter les étriers, & de me lancer par dessus sa tête assez loin, pour éviter ses quatre pieds, qui assurément m'auroient tuée en se relevant. J'en fus quitte pour avoir le nez cassé, comme j'ay dit, & la cervelle

velle bien ébranlée, en sorte que je m'en suis ressentie plus de dix ans a tous les changemens de temps, où je souffrois des douleurs insupportables. Mon Mary survint qui me trouva toute en sang, & me dit cent choses en colere, avec beaucoup de raison; car ma petite boutade fut cause de ma chute. Il falut neantmoins marcher en l'état où j'estois & suivre le Messager; nous fimes une tres grande journée. En chemin faisant il y eut deux Gentil-hommes de nôtre bande qui m'accosterent, nous parlâmes de cent choses indifferentes, ce qui n'empêcha pas que je n'usse la curiosité de sçavoir le sujet de leur voyage. L'un me dit que la grande envie qu'il avoit de voir une fort belle personne l'obligeoit d'aller à Paris sans y avoir aucunes autres affaires. Je luy demanday si elle estoit mariée, il me dit qu'ouy & que cela n'empêchoit pas l'affection qu'il avoit pour elle; qu'il estoit assuré de la

sienné, & que pour preuve de cela, quand elle estoit dans leur Province, ils se voyoient fort souvent dans un petit Bois, à un quart de lieüe de chez elle seul à seul. Je luy demanday de quelle qualité elle estoit: Il me dit c'est le Marquise de Il se trouva justement que le Mary de cette Marquise estoit amy du mien. Je voulus encore pousser la chose plus loin, & le faire parler faisant toujourns semblant de ne la point connoître. A la fin quand il m'eût dit beaucoup de choses, je ne pûs pas m'empêcher de luy dire qu'il avoit tres grand tort, qu'il faisoit une offense tres grande de debaucher la Femme de son prochain, que Dieu punissoit tost ou tard tres rigoureusement l'adultere, que pour moy, j'estois resoluë d'en avertir Monsieur son Mary, afin qu'il pût observer Madame sa Femme, & que je luy conseilloye en amy de retourner sur ses pas, ou bien qu'il ne s'en trouveroit

veroit pas bien. Il fut l'homme du monde le plus surpris de m'entendre parler de la sorte , & je croy qu'il avoit bien du déplaisir dans son ame d'avoir été si indiscret, mais la méche estoit decouverte. Voilà à quoy les Femmes mal avisées s'exposent, car outre les pechez qu'elles commettent envers Dieu , elles se perdent entierement de reputation. Enfin je fis tant que j'obligay ce Cavalier a rompre son mechant dessein : son Camarade n'en estoit pas fâché , & m'avoua qu'il avoit fait tout son possible pour detourner sa folie , parce qu'il en craignoit une mauvaise suite. Ils resolurent tous deux de venir jusqu'à la couchée , & de s'en retourner le Lendemain de grand matin , car ils reconnurent bien que j'estois fort capable de faire ce que j'avois dit : cela fit rentrer cet amant en luy même , en sorte qu'il me promit qu'il n'y penseroit plus. Monsieur de la Guette nous approcha , & nous parlâmes
d'au-

d'autre chose. Nous soupâmes ensemble fort agreablement, & prîmes congé les uns des autres dès le soir & nous continuâmes nôtre chemin le lendemain pendant qu'ils s'en retournerent en leur país.

Quand nous fûmes arrivez à Paris, mon Mary alla d'abord trouver Monsieur Philippe, qui ne manqua pas de me venir prendre dans son Carosse, pour aller le soir chez la Reine avec mon mary. Nous y arrivâmes justement à la levée du Cercle; La Reine estoit entrée dans son Cabinet; nous attendîmes bien une demie heure avant que d'y entrer. J'estois si lassé & si fatiguée que je ne pûs pas m'empêcher de me mettre sur un des bras du fauteuil de la Reine dans la Salle du Cercle, ce qui fit qu'un Huissier me vint dire de m'ôter, & que personne ne se mettoit là. Je lay dis que je n'en pouvois plus, qu'il m'étoit impossible de demeurer plus longtemps debout, & que j'attendois

dois l'heure de la Reine, pour me présenter à sa Majesté. Il eut quelque sorte de compallion de moy, & ne me parla plus. Monsieur Philippe fut gratter à la porte du Cabinet, & dit à l'Huissier de dire à la Reine que nous estions là. Sa Majesté commanda qu'on me fit entrer, je l'approchay en faisant plûsieurs reverences, & luy dis, Madame, je suis icy pour rendre compte à vôtre Majesté de ce que j'ay fait en mon voyage. Luy en ayant dit ce qui en estoit, cette grande Reine me dit, qu'elle estoit bien aise que je fusse arrivée à bon port & qu'elle se souviendroit de mes services. Elle me demanda aussi si j'avois fait le voyage en habit d'homme. Je luy dis, Madame, je l'ay fait en l'estat que j'ay l'honneur de paroître devant vôtre Majesté. Mon mary s'approcha ensuite, & fit une profonde reverence, puis il dit, Madame, je suis icy pour attendre l'honneur de vos commandemens. J'ay Lettres
de

de Creance de Monsieur de Marſin pour Monsieur le Prince, je partiray quand il plaira à vôtre Majesté pour me rendre auprès de son Altesse. La Reine dit voilà Philippe qui vous menera demain après diner chez Monsieur le Cardinal, qui vous dira la volonté du Roy là dessus.

Nous nous retirâmes, Monsieur Philippe nous remena ches nous, & me temoigna qu'il estoit fort content, & qu'il avoit bien reconnu que la Reine estoit tres satisfaite de ce que je luy avois dit. Le Lendemain sur les quatre heures il nous vint reprendre, pour aller chez Monsieur le Cardinal: quand nous fûmes à la Porte qui donne sur l'Escalier, nous trouvâmes cinq ou six personnes qui attendoient pour entrer, entr'autres Monsieur de Chasteau-Roy, celuy qui estoit venu chez nous avec M^r. le Comte de Marſin, le jour que je luy parlay de son mariage. Il pensa tomber de son haut quand il nous vit
en.

en ce lieu là , parce qu'il croyoit que Monsieur de la Guette estoit à Bourdeaux : nous parlâmes un moment ensemble , cependant Monsieur Philippe frappa à la porte , l'on vint demander qui est-ce ? C'est un nommé Philippe qui voudroit bien parler à Monsieur de Baisemont pour des affaires pressées , vous le luy direz s'il vous plaist. Monsieur de Baisemont vint aussitôt , à qui Monsieur Philippe dit que nous estions là par l'ordre de la Reine , & qu'il estoit necessaire que nous vissions Monsieur le Cardinal , qu'il le supplioit de prendre la peine de l'en avertir , & de luy dire que c'estoit Monsieur & Madame de la Guette. Il nous fit entrer dans l'Antichambre , & les autres demurerent sur la montée : il y avoit dans cette antichambre plusieurs Evesques qui estoient tous surpris d'y voir une Femme. Nous n'y demeurâmes pas longtemps , car Monsieur de Baisemont nous vint pren-

prendre pour nous conduire auprès de son Eminence. Aussitôt que Monsieur le Cardinal nous vit, il dit à mon mary en propres termes, Monsieur la Cour ne sçauroit recompenser assez dignement Madame votre Femme, puis se tourne de mon côté, & me dit, non, Madame, on ne sçauroit assez vous récompenser, le service que vous avez rendu au Roy ayant empêché l'attaque que le Duc Charles devoit faire à Monsieur de Turenne, est un service de la dernière consequence. Celuy-cy est quelque chose de considerable aussi, la Reine m'a fait l'honneur de m'en parler.

Dans le moment que son Eminence nous parloit, on vint dire, voilà le Roy. Monsieur le Cardinal donna ordre à mon mary de revenir le lendemain matin à son lever, & qu'il luy diroit ce qu'il y avoit à faire, Monsieur de la Guette ne manqua pas de s'y trouver. Son Eminence

luy

luy dit que la Cour s'en alloit à Fontainebleau, & qu'elle n'y seroit que cinq ou six jours. Mon mary demanda s'il suivroit, Monsieur le Cardinal luy dit non, & que quand la Cour seroit de retour il partiroit sans remise. Il en fut tout autrement car quelques Favoris de Monsieur le Prince de Conty luy mirent dans l'esprit aussitôt que je fus partie de Bourdeaux que Monsieur de Marfin pouvoit faire son accommodement pour luy seul, que je n'avois fait le voyage que dans cette veüe là, qu'il falloit le prevenir, & qu'infailiblement le Roy auroit assez de bonté pour pardonner à son Altesse, quand il la verroit rentrée dans son devoir. Monsieur le Prince de Conty ne perdit point de temps, & depêcha son confident pour aller en Cour; Tout le monde a sceu la grace que le Roy luy fit.

Quand aux Bourdelois, ils prirent encore ombrage de mon voyage

dame

dans le même temps , parce que plûsieurs du party de l'Armée m'avoient veüe chez Monsieur le Comte de Marfin , & aussitôt qu'ils sûrent que j'estois partie, ils en prirent l'alarme , & crurent fermement qu'on les trahissoit ; & qu'ils étoient tout perdus , si le Roy ne leur faisoit miséricorde. C'est pourquoy ils envoyèrent un Deputé à Monsieur de Vandôme pour le supplier tres-humblement d'intercider pour eux envers sa Majesté, & le Roy eut la bonté de leur pardonner. La Cour revint à Paris, mon mary ne manqua pas d'aller trouver Monsieur le Cardinal , qui prolonga encore son voyage de deux jours ; puis après son Eminence luy dit qu'il n'y avoit plus rien affaire, tout estant fait selon le plaisir & la satisfaction du Roy. Mon mary luy repartit, qu'il s'en alloit retrouver Monsieur le Comte de Marfin, son Eminence luy dit je ne vous le conseille pas, car on pourroit

roit bien vous arrester en chemin, prenez y garde. Cela n'estonna point Monsieur de la Guette qui luy repartit, Monseigneur, il en fera ce qui plaira au Roy, mais mon honneur m'oblige à retourner. Son Eminence luy dit faites donc ce que vous voudrez. Il fit une grande reverence & se retira. Le même jour il prit la poste pour Bourdeaux, & de là il passa en Flandre avec monsieur le Comte de Marfin, Cela fut cause que je n'osay plus paroître à la Cour, & que tous les services que j'avois rendus demeurerent ensevelis, ce qui ne m'empechoit pas d'avoir la plus grande satisfaction du monde en moy même, puisque j'étois cause que tant de gens avoient reconnu leur faute, & étoient rentrez dans leur devoir. Je me resolus de me retirer à ma maison de Campagne, & avant que d'y aller je fus requerir mes filles qui étoient à Ville chasson
dans

dans le Gatinois; justement dans le temps que cette misérable bête y devoroit tant de gens, qu'une de mes parentes me dit qu'elle en avoit déjà fait mourir plus de six cens de compte fait. Elle en vouloit particulièrement aux femmes & aux filles, & leur mangeoit les deux mamelles, & le milieu du front, puis les laissoit là, cela caufoit par tout le pais une si grande consternation qu'on ne parloit que de la bête du Gatinois, comme d'une chose effroyable. Quand je fus à Montereau Fautryonne, il y eut des gens qui me voulurent donner l'épouvente de cet animal, ce qui ne m'empêcha pas de passer outre avec ceux que j'avois menez: je ne trouvay rien en chemin, qu'un grand nombre de personnes qui alloient par bandes, armés d'Epieux, de Fourches, de Hallebardes, d'Epées, & de toutes sortes d'armes pour se deffendre, en cas qu'ils eussent rencontré ce monstre.

Quand

Quand j'ûs retiré mes filles du Convent, je revins à Montereau, & m'embarqué pour Paris: à un quart de lieüe de Melun, le Batteau demeura au milieu de la Riviere de Seine, il y avoit beaucoup de monde dans la grande barque qu'on appelle le coche de Montereau. Il vint plusieurs petits bateaux, pour prendre les gens qui y étoient; je fis descendre mes filles les premières pour les mettre a bord avec ceux que j'avois avec moy, mais quand je voulus sortir, pour descendre dans le petit batteau, je mis le pied sur le bord, ce qui le fit eloigner tout d'un coup & je tombay dans le milieu de la Riviere. Tous ceux qui étoient dans la grande barque crioient misericorde, croyant que j'étois perdue, & qu'il étoit impossible de me sauver; je ne m'étonnoy point du tout, le batelier se jeta dans l'eau pour me secourir, cependant je tenois toujours ma tête

courbée sur ma poitrine, car j'étois tombée sur le dos, j'avois par bonne fortune un habit de Satin qui me soutint quelque temps & m'empêcha d'enfoncer, mais ce fut plutôt, le grand Dieu qui me conserva, & qui suscita un jeune homme pour venir à mon secours avec le batelier, ils me tirèrent tous deux de toutes leurs forces en nageant, & m'entraînerent comme ils purent au bord de l'eau, où je trouvay mes Filles demy-mortes d'apprehension, quand je songe à cet accident, je ne sçaurois assez reconnoître la grace que Dieu me fit de me préserver; il falut gagner Melun avec la personne qui m'avoit secourue, & Madame sa Mere, nous estions tous deux mouillés jusqu'aux os, & l'on nous auroit pû suivre à la piste, car nous degouttions de tous cotez. Nous avions besoin du grand feu qu'on nous fit, & cette bonne Dame s'empressoit plus pour moy que pour
pour

pour son Fils unique. Quand nous fumes un peu rechauffez, je commençé à luy dire qu'après Dieu je luy étois obligée de la vie, & que j'aurois un déplaisir sensible, s'il ne se presentoit point d'occasion, où je puisse luy faire paroître ma reconnaissance, que je n'oublierois jamais le bon office qu'il m'avoit rendu, que je le-publierois par tout. Il me dit, Madame, cela n'est rien, Dieu ma inspiré à faire ce que j'ay fait, & c'est luy seul que vous devez reconnoître pour vôtre conservateur. Ce jeune homme pensa mourir la nuit ensuiuant d'une colique effroyable que le grand froid qu'il avoit eu, luy avoit causée, ayant été mouillé comme un homme qui s'étoit j'etté dans l'eau avec ses habits, & qui avoit encore fait demie lieüe en cet état. Sa pauvre Mere étoit au desespoir, le croyant mort, quoy que je l'assurasse toujourn du contraire pour la consoler. Nous luy chauffâmes tant

de Serviettes, qu'enfin sa douleur cessa, & je croy que j'en eus autant de joye que celle qui l'avoit mis au monde; parce que le secours qu'il m'avoit donné étoit la cause de son mal. Nous nous séparâmes à Paris, & je m'en retournay chez moy pour rétablir un peu ce que les Lorrains m'avoient détruit.

La bonne Compagnie qui y étoit devant la guerre y revint, comme de coustume; nous recommençâmes de nous voir comme auparavant, les divertissemens y estoient toujours fort agreables. Toutes les belles Demoiselles dont j'ay parlé, me continuant toujours leur amitié, & me visitant assez souvent, & moy de mon côté, je ne perdois pas un moment pour leur rendre ce que je devois. Je me souviens qu'en ce temps la Monsieur le President Molé Gendre de Monsieur le Garde de sceaux Molé, me vint voir, & qu'après nous estre entretenus de plusieurs cho-

choses, il me pria de la part de Madame sa Mere d'aller souper avec elle ce que je faisois assez souvent, cette vertueuse Dame étant bien aise de me voir autant qu'elle pouvoit, car elle m'aimoit beaucoup, & moy je l'estimois infiniment. Je luy promis d'y aller; avant que de partir de chez moy, je dis à ma Femme de Chambre que je luy deffendois de ne plus donner de Chandelle à un petit Garçon qui étoit au logis, quand il s'iroit coucher, parce que je prevoys qu'il ne manqueroit pas de mettre le feu à la maison: Elle me dit qu'elle obeïroit & que je ne me misse pas en peine. Je part la dessus pour aller trouver Madame Molé, nous soupâmes ensemble, & aussitôt que nous fumes hors de table, elle dit qu'il falloit que nous montassions à sa Chambre jouir a de petits jeux pour nous divertir. Monsieur son Fils, qui avoit toute sorte de complaisance pour elle, dit qu'il vouloit

en être (je diray en passant qu'il n'y a personne au monde qui ait eu plus de respect pour une Mere, que Monsieur Molé en avoit pour la sienne, étant un des plus honnêtes & des plus genereux hommes que j'aye jamais connu.) Quand nous fumes en train de bien rire, y ayant là de jeunes Demoiselles qui ne demandoient autre chose, on vint a sonner le Tocquesin fortement, Monsieur Molé me dit, Madame, qu'est ce que c'est que cela a l'heure qu'il est ? seroit ce des gens de guerre ? Je dis, non Monsieur, c'est assurément le feu, & chez moy. Il appella un Laquais pour en sçavoir la verité, ce Laquais dit que c'estoit le feu chez Madame de la Guette. Je dis à Monsieur Molé, allons, Monsieur, nous en aurons le passetemps comme les autres : je n'en eus aucune émotion ayant toujours été insensible à toutes sortes de pertes de bien. Monsieur Molé me presenta la main, & je

je m'y en allay aussi gayement que si çavoit été quelque bonne fête : nous y trouvâmes plus de cent païsans qui faisoient tout de leur mieux pour éteindre le feu , à quoy Dieu permit qu'ils reussirent si bien qu'il y eut peu de dommage. Je les remerciay tous de leur prompte assistance , car je croy que sans eux ma maison auroit été réduité en cendre. Tout le monde se separa avec joye , après que le feu fut entierement éteint , je reprimanday ma Femme de chambre de bonne sorte , qui n'ût pas le petit mot a dire , sinon qu'elle se precautionneroit mieux à l'avenir.

Quelques années après , il y avoit bien des gens qui étoient dévenus peintres , & se méloient de faire des portraits , ce qui fit qu'un jour Madame la Marquise d'Hoquincour m'ayant priée d'aller dîner chez elle , où il y avoit fort bonne compagnie , elle me mit aussitôt que j'y fus entrée un papier en main ,

& me dit lisez cela : c'étoit la peinture fort au naturel faite par Monsieur le Marquis de Montesson en prose , où il n'avoit rien obmis , conformément à l'estime generale qu'elle avoit de tout le monde quand j'en eus fait la lecture , elle me dit qu'en dites vous ? Voicy la réponse que je luy fis , surquoy il faut sçavoir que Monsieur de Montesson l'avoit appellée Vranie dans le Portrait qu'il en avoit fait.

*Vranie vous êtes belle ,
Et votre peintre a si bien fait
Qu'il ne se voit point de portrait
Mieux ressembler a son modèle.*

Tous ceux de la Compagnie se mirent a rire de cet inpromptu baty comme vous le voyez ; en effet ils avoient raison de s'en divertir , & je n'en perdois pas ma part non plus que les autres. Quand nous eumes dîné , Madame d'Holquincour me dit ,

dit, vous avez vû mon Portrait,
Madame, je vous prie de me donner
le vôtre. Ils me pressèrent tous de
luy donner satisfaction, & ne pou-
vant m'en deffendre, je demanday
du papier & de l'Encre, & j'écrivis
ce qui suit.

*Vous qui demandez ma peinture,
Souffrez que je vous die en vers
Que ce grand & vaste univers
N'a point de telle creature.*

*Je suis certaine que ma taille
Est enviée de quantité:
L'on y voit une Majesté
Qui n'est point parmy la canaille.*

*Je scay fort bien que ma demarche
Tient un peu trop du Masculin,
Mais je dis que le Femenin
Ne fut jamais ce qui m'attache.*

*Si je suivois ma fantaisie,
Je m'en irois dans les combats,*

*Avec un fort grand contelas ,
Faire une étrange boucherie.*

*Pour ce qui est de mon visage ,
Vous en ferez le jugement
Selon votre discernement ,
Je n'en diray pas davantage.*

*Obéis donc , belle Uranie
A ce que vous m'avez prescrit
Vous faisant voir par cet écrit
Un petit trait de mon Genie.*

Toute la Compagnie s'ecria , que
cela est plaisant ! Madame d'Ho-
quincour dit je n'en attendois pas
moins , je sçay que Madame de la
Guette prend un plaisir nonpareil a
dire les choses comme elle les pense ,
& voilà justement son humeur :
quand à sa personne , vous la voyez ,
& vous en pouvez faire votre juge-
ment. Ils dirent tous que j'avois par-
faitement bien rencontré , & voulu-
rent en avoir des copies pour empor-
ter

De Madame de la Guetie. 251
ter à Paris, & en rire à leur aise, ce
que je leur permis volontiers.

Mon mary étoit toujours en Flandre fort empêché de sa personne, n'y ayant voulu prendre aucun employ, & étant le seul qui y demeura les bras croisez de tous ceux qui y avoient passé avec Monsieur le Prince. Cela me donnoit de méchans moments de le voir éloigné de la sorte, mais il faloit attendre la volonté de Dieu là dessus. Un jour quelques affaires particulieres m'obligerent d'aller à Paris, c'étoit un peu devant le Siege d'Arras par les Espagnols. Je logeois d'ordinaire à la Rose rouge dans la rue Saint Antoine, & sortant de ma chambre pour retourner chez moy, mon hôte me vint dire qu'il y avoit un Monsieur qui me demandoit: Je luy dis, faites le venir. J'estois toute masquée & prête à monter à Cheval, ce Monsieur me rencontra sur la montée; je luy demanday ce qu'il souhaittoit de moy. Il me dit qu'il

estoit neccessaire qu'il sçût si j'estois Madame de la Guette , je luy dis qu'on me nommoit ainsy. Il fit semblant de fouiller dans sa poche, en me disant qu'il avoit des Lettres de Monsieur le Prince, pour me mettre en main. Je luy fis connoître qu'il me prenoit pour une autre, parce qu'à peine avois-je l'honneur d'être connue de son Altesse, & qu'il n'y avoit point d'apparence que Monsieur le Prince me voulût confier quelque chose, veu que j'estois incapable de luy pouvoir rendre aucun service, que s'il n'avoit rien à me dire de plus, il pouvoit se retirer. Il me menaça de s'en plaindre à son Altesse : je luy dis qu'il le pouvoit faire, que je n'avois point de correspondance avec Monsieur le Prince, & que j'en estois indigne, qu'ainsy il pouvoit s'adresser ailleurs. Quand il m'eut bien taté le poux de ce côté là. Il me dit, non, non, Madame, ces Lettres ne sont pas de
Mon-

Monsieur le Prince, comme je vous dis, mais elles sont de nôtre bon amy Marfin, je croy que vous ne les refuserez pas. Je luy dis en colere, vous estes un Diable qui venez icy pour me tenter, sortez ou je vous feray arrêter tout presentement. J'étois tellement enflammé sous mon masque, que je pensay luy sauter au visage. Il me dit qu'il ne se rebuttoit pas pour cela, qu'il viendrait chez moy à la Campagne. Je luy répondis, si vous y venez pour ce sujet là, je vous feray étrangler par un Dogue qui est dans ma basse cour. Il ne sçavoit plus que me dire, & je le voyois fort decontenancé: je voulus sçavoir qui luy avoit dit que j'étois à Paris. A cela il me répondit fierement que je ne faisois pas une demarche qu'on ne le sçût, & que j'étois fort observé. Je repartis encore plus fierement, je ne m'en mets gueres en peine, car je ne crains rien. Je

luy demanday son nom, il ne voulut jamais me le dire. c'estoit un homme fort bien fait, beau de visage, & bien couvert. Quand il m'eût quittée, je le fis suivre par mon hôte; il fut prendre son Carosse qui estoit a cinquante pas de la; il avoit six grands Laquais & deux Pages vêtus de gris avec des galons d'argent. Je n'ay jamais pu sçavoir qui il estoit, je crus qu'il venoit de la part de la Cour, pour voir si je n'avois point d'intelligence en Flandre, a cause que mon Mary y avoit passé.

Je fus dans le même moment trouver Monsieur Philippe, que je priay de voir Monsieur le Cardinal, pour luy dire la chose, comme elle étoit, & que je suppliois tres-humblement son Eminence de ne point douter de ma fidelité qui seroit inviolable pour le service du Roy. Il répondit qu'on en avoit trop de preuves pour en douter, & que l'homme qui m'avoit parlé ne venant point de la part de la
Cour

Cour, il falloit absolument que ce fut de la part d'Espagne, ou de Monsieur le Prince luy même, qui pouvoient être en méfiance les uns des autres.

Je m'en retournay tres satisfaite chez moy, & ce porteur de Lettres ne s'est point présenté devant moy du depuis, n'y ayant point trouvé son compte. Mon Mary qui s'ennuyoit fort chez les Estrangers, ecrivit à une personne de ses amis, qui étoit de qualité, & bien en Cour, pour supplier le Roy de trouver bon qu'il s'en revint en France, & que sa Majesté luy fit la grace de luy donner son amnistie. Cet amy s'y employa fortement, & l'obtint de la bonté du Roy, a condition que mon Mary viendroît à Paris prêter serment de fidelité entre les mains du Lieutenant Civil, en présence de quelques Presidens, qu'il renonceroit absolument à tous les interests de Monsieur le Prince de Condé; &
de

de tous ceux de son party, qu'il ne viendroit point en Cour que par un ordre exprés du Roy, & qu'il s'en iroit chez luy attendre la volonté de sa Majesté là dessus, Tout cela fut fait, & je garde cette amnistie, comme une grace tres particuliere du Roy envers mon Mary.

Nous vivions toujours avec une parfaite amitié & concorde, nous consolant de nos disgraces, nous en tenant recompensez par le bonheur de nous revoir ensemble. La paix vint ensuite, Monsieur le Prince repassa en France, & tous ceux qui l'auroient suivy. Mon mary fut attendre Monsieur & Madame de Marfin à saint Denis, où j'allay aussi le lendemain avec Monsieur de Vibrac, pour avoir l'honneur de les voir, & pour embrasser mon fils, que jen'avois point vû depuis Bourdeaux. Quand nous y fumes arrivez, nous ne pouvions trouver à loger, toutes les hôtelleries étant plei-

pleines de la maison de Monsieur le Prince, & de ceux qui l'avoient suivy. Nous trouvâmes là un Monsieur qui eût la curiosité de sçavoir qui j'étois: on luy dit que j'étois Madame de la Guette. Il vint fort civilement m'offrir sa chambre, & place pour mettre nos Chevaux & nôtre Carosse, & s'y prit de si bonne grace que Monsieur de Vibrac me dit, Madame, ne refusez pas ce que Monsieur vous offre, car il y aura tantôt bien de la confusion pour les logemens quand leurs Alteſſes seront arrivées. Je l'acceptay & voulus sçavoir à qui j'avois cette obligation: ce Monsieur me dit qu'il se nommoit Marigny. Il fit ôter son bagage de la chambre, & ses chevaux de l'écurie pour faire place aux nôtres, en un mot il en usa le plus obligeamment du monde.

Mon mary ayant sçû que nous étions arrivées vint nous trouver, &
nous

nous dit qu'il ne prevoyoit pas que Monsieur le Comte de Marlin pût loger à saint Denis, que son Maître d'hôtel cherchoit par tout, & qu'il n'avoit encore rien trouvé. Il nous dit aussi qu'il alloit à sa rencontre & qu'il luy diroit d'aller à Notre Dame des Vertus, pour y être plus commodement, que cependant nous demeurassions où nous étions, jusqu'à ce que nous eussions eu de ses nouvelles. Aussitôt qu'il fut party, Monsieur de Vibrac me dit, ne vous ennuyez pas, il faut que je voye si nos Chevaux sont bien. Un peu après j'entendis du bruit sur la montée; c'étoient des embrassades de Monsieur de Vibrac & de mon fils qui se reconnurent. J'y courus pour être de la fête, car j'aimois mon Enfant tendrement, & il ne manquoit pas d'amitié & de respect pour moy. Il me dit, ma Mere, il faut monter en Carrosse, Monsieur & Madame de Marlin vont à Nôtre Dame

Dame des Vertus. Je dis, allons, mais je voudrois bien remercier la personne qui m'a fait Civilité. Comme je montois en Carosse, Monsieur de Marigny s'y trouva, à qui je voulois faire compliment, mais mon fils ne m'en donna pas le temps & me poussa à ma place. Cela me surprit un peu n'en sçachant, pas la raison. Quand nous fumes hors de saint Denis, je luy dis, que j'étois chagrine de l'incivilité qu'il m'avoit fait commettre. Il me répondit que je ne le devois pas être; que c'étoit un coquin à qui il devoit cent coups de bâton, & que s'il avoit eu le temps, il s'en feroit acquitté tout sur le champ, mais que ce seroit pour la premiere rēcontre. Je le pressay pour sçavoir le sujet de leur different, & je sçûs qu'il avoit écrit contre une Dame que mon fils ne haïssoit pas.

Aussitôt que nous fumes arrivez à Nôtre Dame des Vertus, je fus salüer

luer Monsieur & Madame de Mar-
fan, qui me firent tous deux cent
Careffes, en sorte que j'étois si sa-
tisfaite de leur bon visage que je ne
m'en sentoie pas. Je demanday à
Monsieur le Comte de Marfan s'il
feroit des Nôtre: il me dit qu'il
avoit une forte inclination pour le
service du Roy, & que cela depen-
droit de sa Majesté, mais qu'il pre-
tendoit le barô de Maréchal de Fran-
ce, & que si le Roy ne jugeoit pas à
propos de l'en gratifier, il seroit ob-
ligé de prendre son party ailleurs,
mais toujours avec regret: qu'il s'en
alloit avec Monsieur le Prince trou-
ver sa Majesté qui étoit en Proven-
ce, qu'on scauroit bientôt la volon-
té du Roy là dessus, que mon fils
feroit le voyage aussi, qu'il me
prioit de ne m'en point ennuyer, &
que je le reverrois dans peu de
temps. Je luy dis, Monsieur, tous
les souhaits que je fais est que vous
finissiez vos jours en France, il y a
plai-

plaisir à servir un grand Monarque comme le Nôtre. J'en demeuray là, car il s'en vint plusieurs gens de qualité, qui les venoient congratuler sur leur retour.

Monsieur de Vibrac, mon mary, mon fils & moy allâmes loger a une hôtellerie séparée, pour nous entretenir à nôtre aise. Le lendemain nous fumes prendre congé de Monsieur & de Madame de Marfin, puis nous nous en allâmes chez nous. Il y avoit des neiges jusqu'au ventre des Chevaux, d'où nous eumes assez de peine a nous tirer. Huit ou dix jours après, il me prit envie d'aller à Mandre, pour y voir une maison qui m'appartenoit, & régler quelque petite affaire avec le Fermier. Je montay sur un des Chevaux de mon fils, & son Valet de Chambre sur un atterre, & m'y en allay au petit galop. Quand j'eus mis pied a terre, j'en eus pas fait vingt pas que les deux pieds me manquerent
tout

tout à la fois sur un petit morceau de glace que je n'avois point apperçû. Je voulus me retenir à la muraille de la main droite pour m'empêcher de tomber, ma main glissa d'une certaine maniere que j'en eus le bras demis, ce qui me fit ressentir des douleurs effroyables pendant sept semaines de temps: Il faut y avoir passé pour en pouvoir parler. Je craignois le Bailleur comme la mort, qui me fit arrêter a un Chirurgien de nôtre Lieu que je croyois fort experimenté, & qui pensa me perdre. On me jetta dans un Carrosse pour me remener chez nous, mon mary étoit dans la derniere colere, & ne sçavoit à qui s'en prendre. Je fus tout ce temps là sans fermer l'œil, quoyque ce bon Chirurgien fit tout son possible pour adoucir mes maux, venant tous les jours quatre fois me frotter de quelques huiles, & soutenant fortemēt que je n'avois rien de disloqué. Je ne man-

quois

quois pas de gens qui me venoient faire des condoleances, mais j'avois tout le mal, & eux la compassion seulement. Ces pauvre bras s'étoit colé dans mon Estomac, & raccourcy de moitié.

Quelque temps après mon fils revint de la Cour, & me trouve en ce pitoyable état, dont il eut un sensible déplaisir, & même quand il scût que j'avois pris resolution de m'abandonner entre les mains de Monsieur de Cuvilliers, qui étoit Bailleur du Roy, il ne voulut jamais se trouver à l'operation, & s'en alla à Mezieres chez Monsieur le Comte de Marsin attendre ce qui en pourroit arriver. Mon mary alla querir à Paris Monfr. de Cuvilliers, qui aussitôt qu'il fut arrivé debanda mon bras, & me dit sans me toucher, que l'os étoit hors de sa place, en effet il le trouva sous mon aisselle. Après avoir un peu manié mon bras, il me regarda fort pitoyablement,

ment, me disant qu'il m'entreprendroit pas ce jour-là, que je mourrois entre ses mains, mais qu'il faisoit faire des fomentations trois fois le jour & trois fois la nuit pendant huit jours de temps, après quoy il reviendroit sans y manquer. Par bonheur pour moy il amena avec luy sa fille qui s'y entendoit a merveille aussi. Madame Tronson, qui m'a toujours fort aimée, y voulut être présente pour m'encourager a souffrir constamment. On se prepara pour me tirer à outrance: le Bailleur se mit a Cheval sur ce pauvre bras raccourcy, il me sembloit qu'il l'avoit allongé d'une pique, quelle douleur épouvantable! le Chirurgien & son fils me le tiroient de toutes leurs forces, & deux autres hommes me le soulevoient en haut avec une serviette: mon mary me tenoit par le milieu du Corps; la bonne Madame Tronson voulut me tenir l'autre bras, & une autre per-

personne me tenoit les deux jambes, en sorte que je n'avois que la tête libre pour la tourner à droit & à gauche. Je ne sçaurois penser aux douleurs que je ressentis sans fremir depuis la tête jusqu'aux pieds, car elles étoient si insupportables que je ne sçaurois les exprimer, & le tout pour n'avoir pas été d'abord entre les mains d'un habile homme. Je fus en cet Etat là une heure entiere, je les priay mille fois de me relacher, mais Madame Tronson s'y opposa fortement, & dit, si nous la quittons, nous ne la retenons plus, & elle ne voudra jamais permettre qu'on la retouche, c'est pourquoy ne l'épargnons pas; & en disant ces paroles, elle les encourageoit toujours de bien tirer. Monsieur de Cuvilliers étoit tout en eau comme si on l'avoit tiré de la Riviere, ayant fait de tres grands efforts pour replacer l'os, en sorte qu'il n'en pouvoit plus. Il se jetta sur le plan-

M

cher

cher & dit, à sa fille, tost, tost ; voilà l'os préparé. Cette bõne Demoiselle reprend vite la place de son Pere, & y agit si adroitement, que tout d'un coup l'os fut rembocté. Je croyois entrer en Paradis, car ma douleur diminua tout d'un coup. J'en ay l'obligation entiere à Madame Tronson, car sans elle le Bailleur m'auroit abandonné, & mon mary y auroit consenty, ne pouvant plus me voir souffrir & étant comme demy-mort. Quand les bandages furent faits, je demanday du vin pour boire à la santé de mes tirans ; je pouvois bien les nommer ainsi car ils m'avoient bien tirée, & s'y étoient employez de bonne façon. Madame Tronson avoit tant de joye de voir l'affaire faite, qu'elle ne se sentoitoit pas, étant la plus genereuse Dame & la meilleur amie qu'il y ait au monde. Elle me la fait paroître en plusieurs rencontres, & je luy seray toute ma vie redevable, n'ayant

yant jamais eu le bonheur de luy rendre aucun service, mais j'en ay dans mon ame toute la reconnoissance que j'en dois avoir. C'est une digne personne, & des plus vertueuses qu'il y ait au monde,

Après que nous eumes diné, (car je voulus être à table & regaler ceux qui m'avoient assistée) on me remit au lit; j'en avois un extreme besoin, car quand on a été près de deux mois sans dormir, c'est quelque chose de bien extraordinaire : Le Seigneur Morphée joia son jeu d'abord, & cela alla tout d'une haleine, jusqu'au lendemain, ce qui me fit tous les biens imaginables. Monsieur de la Gnette ne manqua pas d'écrire a son fils, pour luy faire sçavoir en quel état j'étois. Il revint aussitôt, & me temoigna la joye qu'il avoit de me revoir bien retallie, car il m'avoia qu'il avoit cru que je mourrois dans l'operation. Il demeura chez nous jusqu'au Maria-

ge du Roy qu'il voulut aller voir a saint Jean du Luz , & prit pour cet effet la poste , & eut l'honneur de courir avec Monsieur le Duc de Coalin.

Monsieur le Comte de Marfin avoit fait son traité avec l'Espagne , & le Roy luy avoit permis de remener six Compagnies de son Regiment en Flandre , & consequemment tous ses Officiers. Mon fils ainé qui en étoit premier Capitaine , & son Cadet Cornette y repasserent comme les autres quand le mariage du Roy fut fait. Ils avoient tous deux une tres grande attache à la personne de Monsieur de Marfin , ce qui a fait qu'ils ne l'ont point abandonné. Il aimoit fort mon ainé , qui le consideroit comme une personne pour qui il auroit fait toutes choses. J'eus le deplaisir de les voir passer de ce coté là , mais il falut m'en consoler n'y pouvant pas remedier. Mon mary étoit toujours auprès de moy ,

moy, qui tomba par la suite du temps dans la plus grande melancolie qu'on puisse voir, quoy que je pusse faire pour l'en divertir. Il ne prenoit plaisir a rien, se voyant sans employ, & n'osant aller à la Cour sans l'ordre du Roy, ce qui luy donnoit deux deplaisirs tout a fait sensibles. Enfin son chagrin l'emporta, & le fit mourir d'une jaunisse épouvantable, qui regnoit depuis la plante de ses pieds jusque dans les cheveux. Bon Dieu, que je versay de Larmes pendant sa maladie! Le pauvre homme me Consoloit tout de son mieux, quoyque dans son ame il fust sensiblement touché de nôtre separation. Il mourut sans mal n'y douleur, (ce qui semble incroyable, mais néanmoins c'est une verité) il finit ses jours de la sorte en bon Chétien & fidelle Catholique. Je me trouvay auprès de luy dans le moment qu'il étoit prest de rendre

l'ame ; je rassemblay toutes mes forces, & Dieu me fit la grace que je l'exhortay d'une façon toute extraordinaire de passer de cette vie en l'autre avec une grande confiance en la bonté & miséricorde de Jésus-Christ. J'aurois souhaité de tout mon cœur que nous nous en fussions allez de compagnie, mais Dieu ne le voulut pas, & il falut boire ce Calice, sans murmurer contre l'ordre de sa Providence. Mes amis me remenerent dans ma Chambre pour me remettre au lit, & me dirent tout ce que l'on peut dire en une pareille rencontre. Pour moy j'ay toujours attendu ma Consolation d'en haut, & je m'en suis bien trouvée, puisque c'est là où tous les mortels doivent avoir recours. Sur le soir, quand tout le monde fut retiré, & que les Ecclesiastiques furent allez manger un morceau dans ma Maison, je me levay doucement pour aller prendre le Corps
de

de mon cher mary, avec dessein de le cacher dans mon lit. Comme je le chargeois sur mes épaules a quoy j'eus beaucoup de peine, parce qu'il étoit déjà froid, je fis un peu de bruit, que ce bons Ecclesiastiques qui soupoient au dessous de la chambre entendirent, ce qui les obligea de quitter la Table, pour venir voir ce que c'étoit. Ils me trouverent fort occupée, & après m'avoir fait de fortes reprimandes, ils m'ôtèrent de là malgré moy, pour me remener à ma chambre. Ce fut là que je perdis la raison, & que je m'emportay avec violence considérant que je ne verrois plus mon pauvre mary, que j'avois tant aimé.

Je fus cinq heures entieres à parler de ma perte, avec des transports si grands que tous les assistant crurent que j'allois perdre l'esprit. Il vint bien deux cens personnes me voir en cet état là, qui avoient tous grande compassion de moy. J'étois telle-

ment en fureur par mon agitation, que l'eau couloit sur moy de tous costez : à la fin je m'endormis, & Dieu sçait quel fut mon repos.

Le lendemain j'eus un furieux redoublement de douleur, quand on vint prendre le Corps pour le mettre en terre. J'avois mes filles auprès de moy qui faisoient leurs efforts pour me consoler, ces bonnes Creatures cherchant toutes sortes de moyens pour me satisfaire & pour soulager ma douleur. Elles firent tout leur possible par la suite du temps pour me faire oublier la perte que j'avois faite, & je me soumis à la volonté du tout puissant.

Quelque temps après mon fils aîné passa en France, & me donna tant de témoignages de son bon Naturel que j'avois lieu d'être la plus satisfaite de toutes les Meres. Je le possédai quelques jours, puis il retourna aux Pays bas, d'où il m'écri-

crivit quelques mois après qu'il s'en alloit en Allemagne avec Monsieur le Prince d'Isanguin, pour voir Monsieur l'Electeur de Brandebourg, & que Monsieur d'Isanguin luy avoit dit de se preparer à bien boire, parce que Monsieur l'Electeur étoit un Prince chez qui on faisoit grandechere, & que les Alemans tiroient avantage de mettre les gens sur le Côté à coups de verre, qu'il ne falloit pas en avoir le dementy. Mon second fils luy fit réponse qu'il avoit le timbre assez bon, qu'il ne devoit rien craindre, & qu'il l'assuroit que Messieurs les Alemans n'auroient point d'avantage sur luy. Ils firent le voyage & arriverent à la Cour de Monsieur l'Electeur où il fut bu extraordinairement, sans sçavoir ce qu'ils faisoient, mais mon fils demeura ferme dans ses écrieres, & emporta la victoire. Je trouve que ce n'est pas une petite perfection que de bien boire, j'appelle

pelle bien boire quand on ne s'enivre point, mais je fais si peu d'état de ceux qui perdent le jugement par le vin, que je les considère moins qu'un escargot. Mon Fils donc qui avoit encore le jugement bon, prit la liberté après la debauche faite de passer dans l'appartement de Madame l'Electrice, où il y avoit grand monde. Il y rencontra une jeune Demoiselle, qui luy donna fortement dans la veüe : il s'approcha d'elle pour la cajoler, cette belle personne ne luy fut point cruelle, & il sembloit qu'elle prenoit plaisir à l'entendre, car je ne doute pas qu'il ne fust de son côté tout son possible pour se rendre agreable. Quand il fut de retour en Flandre, il m'écrivit & me fit une relation de ce qui luy estoit arrivé en son voyage, sur quoy je luy envoye la réponse suivante.

J'ay bien de la joye, mon Fils, que vous soyez de retour en bonne santé, & que Messieurs les Alle-
mans

mans ayent vû ce que vous sçavez faire. Si je n'avois pas connu vos forces, j'aurois tremblé pour vous, sçachant fort bien que la plupart de ceux de cette Nation la font leur delices de se crever de boire, & qu'il n'y a point de quartier avec eux, mais comme je sçavois bien que vous n'etiez pas moins brave dans le champ de Baccus, que dans celui de Mars, je n'attendois pas moins de vous.

Quelque temps après il devint amoureux d'une jeune Demoiselle de Valenciennes, qui luy répondit par une affection reciproque; quand toutes les choses furent en bon état; il m'en donna avis, & me pria d'aggréer son Mariage, m'assurant en même temps que je n'en aurois pas de déplaisir, puisqu'il avoit fait choix d'une personne assez bien faite, sage, & qui avoit du bien raisonnablement; que néanmoins si j'y avois moindre repugnance, il ne passeroit

pas outre, voulant m'obeïr en toutes choses, & qu'il attendoit ma volonté là dessus. Je luy fis réponse & remis le tout a sa prudence, étant bien assurée qu'il ne feroit rien qui ne fust conduit par la raison. J'en attendois l'issue avec impatience, & à la fin il m'écrivit & me manda, il y a bien une heure que je suis marié, j'en suis si las que je ne sçay à qui le dire, plaignez moy je vous prie. Je montray ces deux Lignes a quelques personnes de mes amis pour en rire ensemble, car je sçavois bien qu'il étoit satisfait, puisqu'il m'écrivoit si promptement, & le tout pour me donner de la joye. J'en eus autant qu'on en peut avoir en une pareille rencontre.

Il m'arriva ensuite une chose assez extraordinaire. Etant couchée dans mon Lit une certaine nuit, on entendit sur les onze heures le Vacher du logis qui crioit à son secours. Il y avoit au dessus de ma chambre une
per-

personne couchée , qui se leva & me vint dire, il y a infailliblement du desordre dans la basse Cour, Madame, je vas voir ce qui en est. Cette personne sortit avec tant de precipitation, qu'elle laissa la porte ouverte. Je fus environ un demy quart d'heure sans entendre parler de rien, à la fin une petite Espagnecule, qui étoit couchée dans mon Lit, se jetta à bas, & commença aussitôt a faire des cris effroyables. Je voulus la reprendre, il me fut impossible, s'étant fichée sous le Lit ou elle crioit toujours de plus en plus. L'impatience me prit, & je me levay toute nue, puis je me fourray sous ce Lit pour l'en tirer; je n'en pus jamais venir a bout, & cependant je ne pouvois voir ce que c'étoit n'ayant point de chandelle. J'appellay ma cadette, qui étoit couchée dans ma Garderobe, & dans le moment la personne, qui avoit couru si vite revint de même fort effrayée, & me

dit, Madame, n'y a til point un chien enragé dans vôtre Chambre? Comment, dis-je, un Chien enrage? ouy, Madame, un Chien enragé qui a mordu tous vos bestiaux. A ces paroles je l'apperçûs qui sortoit de dessous mon Lit, & qui avoit leché, ma petite chienne. Cet homme s'enfuit, & moy j'entray promptement dans ma garderobbe avec ma Fille. Ce misérable Animal gagna la porte de la basse Cour, & se sauva par dessous. Ma petite Chienne qui étoit toute couverte de sa bave, se vint foarrer dans mon Lit, aussitôt que j'y fus, & m'en couvrit toutes les jambes : chacun sçait que cela est plus dangereux que la morsure même du chien, je ne m'en étonnay point, & fis seulement reflexion à la grace que Dieu m'avoit faite, de n'avoir pas été dévorée sous ce Lit, veu que je m'y étois mise jusqu'à la moitié du corps, & que ces malheureuses bêtes mordent toujours pendant qu'ils trou-

trouvent de quoy, ce qui est un des effets de la rage. Je ne pouvois cesser d'admirer la bonté de Dieu en mon endroit de m'en avoir preservée. On voit par là qu'on ne peut jamais dire avec certitude qu'on est en seureté, en quelque lieu qu'on se trouve. Aussitôt qu'il fut jour j'allay visiter mes bestiaux, pour voir s'ils estoient mordus a sang: l'on n'y vit que de la bave, ce qui me fit croire que cela ne seroit rien, n'en ayant jamais vû les effets. Tous les habitants du lieu étoient fort étonnez de cette rencontre, & disoient presque tous qu'on en verroit des suites, ce qui ne m'empêcha pas de manger du lait & du beurre de mes Vaches, ainſy que tous ceux de ma maison. Vingt six jours après il vint quatre Religieuses coucher chez moy, qui venoient de Bresse & de Bourgogne, & étoient de ces bonnes Filles de Sainte Claire qui vont tous les Carêmes à Paris faire la quete pour leurs

leurs maisons. Je leur dis l'accident qui m'étoit arrivé, dont elles furent tellement épouvantées qu'elles voulurent s'en aller tout sur le champ quoy qu'il fust nuit: Je les rassuray tant que je pûs, & elles me conterent que depuis peu il étoit arrivé en leur pais un desforere épouventable, par le moyen d'un Loup enragé, qui avoit mordu plusieurs personnes, qu'on avoit été obligé de tuer à coups de fuzil, & qu'elles apprehendoient fort pour moy. Tout cela ne m'étonna point encore; le Lendemain au matin comme nous déjuniions ensemble, une Servante me vint dire qu'une des Vaches ne vouloit point manger: Je luy commanday de luy donner du son & de l'avoine, pour la remettre en appetit. Les bonnes Filles me dirent, c'est la rage infailliblement; je les quittay pour aller voir ce que c'étoit, & aussitôt que je fus entrée dans l'étable, la rage commença à jouer son jeu.

jeu. Cette Vache faisoit des bonds toute liée qu'elle étoit, & des meuglemens si effroyables que cela faisoit horreur : Mes petites Religieuses s'enfuirent sans me dire adieu. Je fis prendre cette pauvre bête, quand cet accez de rage fut passé, & la fis attacher avec deux bonnes grosses cordes a des Crampons de fer, pour voir ce qu'elle deviendrait. On luy donna un breuvage, pendant que je n'y étois pas, & elle faisoit toujours son tintamarre de temps en temps. Je voulus aller encore voir cette malheureuse bête, en entrant où elle estoit, j'apperçûs quelque chose sur de la paille, je demanday ce que c'estoit & la pris, on me dit que c'étoit une corne, qui avoit servy a luy donner son breuvage, & qui estoit toute remplie de bave, en sorte que je ne pus pas la toucher, sans que ma main en demeurât toute couverte. On fut enfin obligé de la tuer. Le lendemain une autre devint aussien-

ragée, qui faisoit encore plus de bruit que la precedente : Alors je commençay d'avoir peur pour ma personne, sçachant bien que ces misérables betes n'avoient point été mordues a sang, & que neantmoins elles enrageoient les unes après les autres. Je crus qu'il me pourroit arriver la même chose, je fis encore tuer cette derniere, & pris resolution de m'en aller le Lendemain à Paris, pour trouver le Chevalier de Saint Hubert, & le prier de me toucher, comme il est de la race de ce grand Saint, il a la vertu d'empêcher la rage, & tous ceux qui sont touchés de luy se tiennent heureux. Le Roy même l'a été & toute la Cour, ainly qu'une infinité de personnes du Royaume. Je le rencontray heureusement, & luy dis ce qui m'estoit arrivé. Il m'assura que si j'avois été encore deux fois vingt quatre heures sans le voir j'aurois enragé indubitablement. Il me donna ordre de me
con-

confesser & de communier le Lendemain, & me dit qu'il en feroit autant que je le vinssie trouver à huit heures, & qu'il me toucheroit. Aussitôt qu'il m'eût touchée, je le priay de monter en Carosse, & de venir chez moy pour toucher tout ce qui y estoit, c'est à dire mes Domestiques & mes bêtes. Il eut la bonté de s'y en aller a l'heure même, & moy je demeuray à Paris pour vaquer a quelque affaire pressante que je ne pouvois remettre, & donnay ordre à ceux que j'envoyay avec luy de le bien recevoir. Quand il fut arrivé à ma maison, le Curé de la Paroisse le vint voir avec Messieurs de la Justice, qui le prièrent de se disposer pour toucher le Lendemain à l'Issue de la grande Messe, quantité de personnes qui s'y devoient trouver. Il le promit, & toucha ensuite tout ce qui estoit chez moy jusqu'aux chats; une Vache qui commençoit a prendre le chemin des deux autres en demeurant
la,

là, ce qui fut vû de quantité de gens, & même un nommé Monsieur de Grandchamp qui est un Gentil-homme d'honneur, & de la Religion Reformée s'y trouva, & en vit la merveille deses propres yeux, dont il demeura tout surpris. Ce bon Chevalier toucha le Lendemain plus de mille personnes par precaution, car depuis qu'on en a été touché on est hors de danger des bêtes enragées. Le Roy luy a dit plusieurs fois qu'il falloit qu'il se mariât, pour laisser de sa race, qui estoit utile & nécessaire pour le public: Il jetta les yeux sur ma Fille qu'il trouva à son gré. Avant que de m'en parler il prit la liberté de dire au Roy, Sire, je suis resolu de me marier, j'ay vû une Demoiselle à la Campagne, qui m'aggrée fort, estant sage & honnête; vôtre Majesté sçait qu'il ne m'en faut point d'autre: J'espere, Sire, que vous aurez la bonté de me faire quelque grace en faveur de mon

Ma-

Maria c. Le Roy luy dit, rutes je vous feray un present considerable, & la Reine vous en fera un autre. Ce fut à Saint Germain qu'il en parla au Roy, comme il estoit à table. Il se trouva là une personne de mes amis, qui m'en avertit, parce que le Chevalier avoit dit à sa Majesté le nom de ma Fille.

Quelques jours après il vint chez moy pour m'en faire la demande, & pour me declarer ses sentimens. Je reçus sa declaration civilement & le priay de me donner quelque temps pour y songer; parce que je sçavois qu'il n'étoit pas fort riche. Quant à la Nobesse, il en avoit de reste, étant de la race de Saint Hubert. Il me dit, que le Roy luy avoit promis un brevet de femme de Chambre de la Reine, pour la personne qu'il épouserait. Il prit congé de moy, & s'en retourna à Paris, afin de me donner le temps que je luy avois demandé. Trois jours après je m'y en
al-

allay , pour avoir l'honneur de voir Madame la Duchesse d'Angoulême, & la suppliay tres-humblement de me dire son sentiment là dessus. Cette genereuse Princeesse me témoigna qu'elle consideroit fort le Chevalier de Saint Hubert pour sa vertu, & qu'il étoit homme de bien & fort charitable, & que si le Roy luy donnoit pour sa femme un brevet de femme de Chambre de la Reine, elle me conseil-
loit de passer outre : que ma fille étoit faite d'une maniere que la Reine la pourroit prendre en affection, & que je sçavois en quel état avoit été Madame de Beauvais auprès de la Reine Mere. Je remerciay tres humblement son Altesse de son bon avis, & m'en retournay dans la resolution de ne rien faire que je n'eusse le brevet en main. Monsieur de Saint Hubert revint dans le temps que nous avions dit, pour sçavoir ma volonté : je luy demanday s'il avoit ce brevet, il me dit que
non,

non, & qu'on luy avoit seulement promis la premiere place vacante, que cela ne devoit pas m'empêcher de passer outre, qu'il maintiendrait fort bien ma fille, & que le Roy luy faisoit la grace de luy donner une pension assez avantageuse. Je luy dis, Monsieur, vous avez une grande obligation à sa Majesté, mais quand vous serez mort, vôtre pension sera morte aussi, & ma fille demeurera incommodée, vû que je ne suis pas en état de luy faire de grands avantages, en étant empêchée par toutes les disgraces que j'ay eues, de sorte, Monsieur, que ie ne prevoy pas que nous puissions faire affaire. Je vous seray néanmoins obligée le reste de mes jours, pour m'avoir sauvé la vie, & pour l'honneur que vous me faites de rechercher ma fille, mais Monsieur, sans ce brevet je ne passeray jamais outre. Il est nécessaire que vous vous mariez promptement, tout le

mon-

monde y ayant interest, & ie voudrois être assez heureuse de connoître quelque Demoiselle qui fust digne de vous, ie n'employerois fortement pour vous y servir. Il me dit, Madame, vous me donnez là un honnête congé; j'aime Mademoiselle vôtre fille & l'honoreray toute ma vie, quoy qu'on me puisse dire, ie ne me marieray de long temps, & seray toujours son tres humble serviteur & le vôtre. Il s'en retourna là dessus, voyant bien qu'il n'y avoit rien a pretendre.

Pour revenir au Mariage de mon fils, ma belle fille, qui avoit une extrême envie de me connoître pressoit son mary de l'amener en France. Il le fit, & ils eurent l'honneur d'accompagner Madame la Comtesse de Marlin qui y repassoit en ce temps là. Quand ils furent arrivez chez moy, mon fils me la presenta: ie reconnus d'abord qu'il avoit fait un assez bon choix. Je l'ay-

may

may tendrement , & elle me rendoit assez la pareille. Elle fut un an auprès de moy , parce qu'elle estoit grosse , & que je ne voulus jamais permettre qu'elle s'en retournât jusqu'à ce qu'elle fust accouchée. Nous passâmes cette Année là fort agreablement, en visitant & estant visitée de toutes mes bonnes voisines. Mon Fils alloit & venoit en Flandre pour ses affaires particulieres , & pour faire les fonctions de sa charge , estant Major de Cavallerie dans les Troupes du Roy d'Espagne , & assez considéré parmy la Nation. Il se trouva heureusement chez moy pendant les couches de sa Femme , a qui sa presence donna une satisfaction qui là fit accoucher avec plus de joye. Six Semaines après ils reprirent le chemin de Flandre : J'eus bien du déplaisir de les voir partir , mais je ne pûs pas les en empêcher. Mon Fils me pria de luy donner sa Soeur

N

celle

celle que le Chevalier de Saint Hubert avoit recherchée, pour faire compagnie à ma belle Fille. J'y consentis sçachant bien que son Frere la consideroit & l'aimoit beaucoup, & qu'elle seroit en bonne main. Des deux autres qui me resterent, l'une se fit Religieuse, mais veritablement Religieuse, ce qui me donne une extrême consolation, & l'autre mourut quelque temps après.

Jedemeuray donc sans avoir aucun de mes Enfans auprès de moy, & me trouvay assez chagrine, ce qui me donna envie de faire le voyage de Flandre, pour voir le reste de ma famille à qui j'ay toujours eu assez d'attache. Ils étoient tous à Gand, parce que le Regiment dont mon Fils étoit Major y étoit en Garnison. Je me mis dans le Carosse de l'Île avec bonne Compagnie, comme nous montions une après-dinée en Carosse à Arras, j'allois

un peu trop brusquement, en sorte que le pied me manqua en le voulant mettre dans la portiere; Je tombay & me deboetay encore le même bras, dont j'avois déjà tant souffert. Je me fis une douleur tres-sensible, mais j'y remediay promptement, ayant envoyé chercher le plus fameux Chirurgien de la Ville, pour me le remettre. C'estoit un habille homme qui me tint fort peu de temps, & fit l'operation à merveille, non toutefois sans de grandes douleurs, car cela ne se pouvoit faire autrement. Neantmoins tous ceux de la Compagnie admirerent ma constance, n'ayant pas dit une seule fois au Chirurgien, vous me faites mal. Quand le bandage necessaire fut fait, je priay Monsieur le Chevalier de Neuve Chaize qui estoit avec nous de prendre la peine d'écrire un mot à mon Fils, pour luy donner avis de mon accident, & que j'attendois de ses

nouvelles à Arras, n'estant pas en état de monter en Carosse. Il eut la bonté de mettre la main à la plume pour ce sujet, puis toute la compagnie prit congé de moy, pour poursuivre leur voyage.

Je demeuray dans l'Hotellerie avec ma Femme de Chambre, & me mis au lit aussitôt. Une Dame d'Arras qui sçût ce qui m'estoit arrivé, & qui me connoissoit seulement de reputation, me vint rendre visite, & me pria fort de prendre une Chambre chez elle, dont je la remerciay de tout mon cœur, ne voulant pas luy être importune. Je fus la fort peu de temps, l'impatience me prit, de sorte que je ne manquay pas de me mettre dans le premier Carosse qui passa pour l'lle dans l'état où j'étois. J'envoyay chercher mon Chirurgien pour luy dire ma résolution, a quoy il s'opposa tant qu'il pût, me disant que l'os seroit plutôt déplacé, que je
se-

ferois sortie hors de la Ville , & qu'infailiblement je m'allois perdre. Je fus invincible , & quoy qu'il me pût dire je persistay dans ma resolution. Je me mis en chemin , & tins mon bras d'une façon qu'il ne courut aucune risque. Quand je fus à un lieu d'Arras j'apperçûs un Cavalier qui venoit au grand galop : je dis à ceux qui étoient avec moy dans le Carrosse , voicy un homme qui me vient chercher. Je ne me trompois pas , car c'étoit le valet de Chambre de de mon fils qu'il m'envoyoit , pour voir si j'étois en état de souffrir le Carrosse ou un brancard , & luy avoit donné ordre de demeurer auprès de moy pour me servir dans mes besoins , au cas que je ne pûsse souffrir ny l'un ny l'autre. Il fut agreablement surpris de me rencontrer , & il étoit assuré que son maître auroit une grande satisfaction de me voir , car la Lettre du Che-

valier de Neuvechaize avoit mis mon fils fort en peine, a ce qu'il me dit. Je continuay mon chemin heureusement, & j'arrivay à Gand, où toute ma famille accourut à ma rencontre avec beaucoup d'empressement, & je n'en avois pas moins de mon côté. Mon fils aîné ne s'y trouva pas sur l'heure, parce qu'il dinoit avec Monsieur le Prince de Stenius: ma belle fille luy envoya un Laquais pour luy dire mon arrivée; il vint incontinent après, & me fît mille Caresses. Je ne plaignois ny mon voyage, ny ma peine, étant ravie de sa bonne reception. Le lendemain de mon arrivée quatre Dames de qualité me firent l'honneur de me rendre visite, Madame la Princeesse de Stenius en étoit une, Madame la Comtesse d'Accelle, Madame la Baronne de Limalle, & Madame la Baronne de Rode. Je veux croire qu'elles s'en donnerent la peine a cause de mon acci-

accident, jugeant bien que je ne serois pas sitost en état de leur rendre ce qui leur étoit du, & qu'ainfi elles avoient bien voulu me combler de leurs faveurs, étant des Dames les plus honnêtes & les plus obligeantes du monde, dont je reçûs toutes sortes de courtoisie pendant trois mois que je demeuray là. La premiere fois que j'us l'honneur de rendre mes tres humbles respects à Madame la Princeſſe de Stenius, qui étoit logée dans le vieux Chateau de Gand, elle me fit voir le lieu où l'Empereur Charles quint avoit pris naiſſance, qui eſt un petit Cabinet tout delabré. Je dis en moy même, voilà qui eſt bien chetif pour un lieu qui a été honoré de la naiſſance d'un ſi grand Empereur, puis je fis en même temps reflexion que Jeſus-Chriſt le Monarque des Monarques avoit bien voulu naitre dans une étable, qui eſt infiniment audeſſous; afin de

nous faire une belle leçon de l'humilité.

Pendant que j'étois à Gand , Monsieur le Comte de Monterey , Monsieur le Comte de Marfin , & Monfr. le Duc de Villa Hermosa y vinrent , & y séjournerent trois ou quatre jours : Je les vis passer tous trois à Cheval , qui me parurent fort satisfaits les uns des autres. La première fois que Monsieur le Comte de Marfin me vint voir , je ne pûs pas m'empêcher de luy dire que je les croyois fort bien ensemble , & que j'avois reconnu cela , quand ils avoient passé devant le Logis de mon fils. Il me dit que je ne m'étois point trompée , & qu'ils avoient beaucoup d'amitié les uns pour les autres. Cela ne dura pourtant pas longtemps , comme bien des gens ont scû.

Je retournay à Paris malgré mon fils , qui auroit été bien aisé de me retenir auprès de luy , mais j'avois
des

des affaires pressantes, qui m'obligerēt
a m'en aller. Quelque temps après il se
lassa du service d'Espagne, voiant qu'on
ne luy donnoit pas les emplois qu'il
auroit pu pretendre, ce qui rebutte un
homme d'honneur. Comme il étoit
dans ce sentiment là, quelques person-
nes de qualité & de ses amis luy per-
suaderent de servir Messieurs les Estats, &
l'assurerent en même temps que Mon-
sieur le Prince d'Orange auroit de la
consideration pour luy, parceque ce
grand Prince fait une estime particu-
liere des gens de cœur. Mon fils, qui
n'étoit pas apprentif dans le metier,
espera que son Altesse le gratifieroit de
l'honneur de sa bienveillance, quand
Elle auroit reconnu des quelle façon
il se destinoit à son service. Il assura
donc les personnes qui luy en parle-
rent, qu'il étoit tout prest de passer en
Hollande, & qu'il se tiendrait très
heureux de verser jusqu'à la dernière
goutte de son sang pour les interest
d'un si grand Prince. La chose fut
question d'avoir son congé de Mon-
sieur le Comte de Monterey, qui fit
de tres grandes difficultez de le luy
donner, car il étoit assuré qu'il perdroit
en luy un homme de service, mais

mon fils luy dit tant de raisons qu'à la fin il le luy accorda, & à son Frere aussi, ne pouvant faire autrement, parce qu'ils n'estoient pas nez Espagnols. Il se rendit donc auprès de Monsieur le Prince d'Orange qui le reçût favorablement, & luy donna tout aussitôt de l'employ, & une Compagnie de Cavalerie à son Cadet.

Quand ses affaires furent assurées, il m'écrivit & me pria fortemét de venir passer le reste de mes jours auprès de luy, & de presser mon voyage, parce qu'il prevoyoit que les chemins ne seroient pas libres longtemps. Je n'us point de peine à m'y résoudre, car je l'aurois suivy jusqu'au bout du monde l'aimant comme je faisois. Je donnay ordre à mes affaires & partis pour Hollande, par le Carrosse de Bruxelles, où je me trouvay avec deux Religieux Espagnols & un gentilhomme Alemand. Nous ne nous entendions point parler ny les uns ny les autres, en sorte que nous ne parlames point mal de nôtre prochain ayant gardé fort exactement le silence depuis Paris jusqu'à Bruxelles.

Quand j'eus mis pied à terre, je m'en allay chez Monsieur le Comte
de

de Marfin croyant l'y rencontrer, mais il étoit party pour Modane assez mal satisfait, a ce que l'on me dit. Son Intendant me reçut fort obligeamment, sçachant bien que j'étois considérée de Monsieur & de Madame de Marfin. J'y sejourney trois jours, puis je m'embarquay pour la Haye, où j'arrivay heureusement, & fus fort satisfaite de la reception que me fit ma belle fille; quant à mes fils, ils étoient tous deux en Campagne. C'étoit un peu auparavant que L'armée Navale de France & celle d'Angleterre parussent, car je me souviens qu'environ cinq ou six jours après on eut l'alarme la nuit, & qu'on disoit que les Ennemis étoient vis à vis de Scheveling. Tout le monde étoit debout par les rues, & comme nous étions nouvellemēt arrivées, ma belle fille & moy nous ne sçavions à quoy nous resoudre. Je luy dis neanmoins, allons trouver Mademoiselle d'Obdam qui nous dira ce que c'est, & nous ferons ce qu'elle fera en cette rencontre. Mon fils avoit l'honneur d'être Major de Monsieur son Frere, nous la trouvames dans la rue comme les autres, mais resoluë au dernier point. Elle nous dit que nous ne devions.

N 6

vions.

vions rien craindre , que les Ennemis n'étoient pas assez mal avisez pour mettre pied à terre , que de plus ils ne le pouvoient pas faire à Scheveling , quand ils en auroient la volonté pour des raisons qu'elle nous dit dont je ne me souviens pas. Nous la crûmes comme une personne qui est sçavante en beaucoup de choses , & prîmes congé d'elle.

Le lendemain nous allâmes voir l'Armée Navale qui paroissoit beaucoup , & pour la mieux considérer , je priay Madame de Gaurian auprès de qui je me trouvay de me prêter sa Lunette d'approche , ce qu'elle fit fort obligeamment , quoy que je n'üssé pas l'honneur d'être connue d'elle en ce temps là , & quand elle m'eût servy pour voir ce que je souhaittois ; Je la luy remis en main. Elle me demanda ce que j'avois vu , je luy dis que j'avois apperceu grand nombre de Vaisseaux , & quantite de Banderoles les unes blanches , & les autres bleues. Plusieurs personnes dirent qu'ils ne voyoient que les Navires , ce qui me fit étonner d'avoir la veüe si bonne à mon âge , puisque j'étois presque la seule qui distinguois ce qui y étoit. La Flotte en-

ne-

nemie demeura là trois ou quatre jours & s'en alla ensuite du côté de Texel, où elle rencontra celle d'Hollande. J'aurois souhaité de tout mon cœur m'y être trouvée, car on dit qu'il n'y avoit rien de si beau à voir. Les Canons tonnoient épouvantablement, & la Mer paroissoit toute en feu: le Combat dura assez longtemps, & ceux qui y étoient presens sçurent pour qui la Victoire se déclara. Mon Fils qui étoit sur le bord de la Mer avec de la Cavallerie en eut tout le passetemps, & me dit à son retour qu'il m'y avoit souhaitée plusieurs fois, sçachant fort bien que ce bruit là m'étoit plus agreable que les meilleures symphonies qu'on pourroit entendre.

Je puis dire que j'ay eu toutes les satisfactions du monde à la Haye jusqu'à la mort de mon cher Fils, la plupart des Dames y étant civiles & honnêtes, & m'ayant toujours témoigné beaucoup de bonne volonté, dont je leur suis fort obligée, aussi je les estime & les honore infiniment, principalement celles qui le meritent, car j'en sçay fort bien faire la distinction.

Mon fils y étoit aussi satisfait, & y servoit avec plaisir, son Altesse ayant

de la consideration pour luy , & étant estimé de tous les gens de la Cour. Je ſçay bien qu'il faisoit auſſi tout ſon poſſible pour meriter l'honneur de la bienveillance d'un ſi grand Prince , qui eut la bonté de le gratifier incontinent après du Regiment de Cavalerie de feu Monsieur le Prince Frederic de Naſſau. Il ſervit donc avec affection & honneur juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie qu'il finit au Siege de Maſtriect par une malheureuſe & fatale canonnade qui le frappa à la cuiſſe , mais le grand Dieu qui eſt tout bon luy fit la grace qu'il vécut encore deux heures , pour avoir le temps de luy demander pardon de ſes fautes , & d'implorer ſa miſericorde , pour mourir en veritable Chréſtien & Catholique Romain. Auſſitôt que Monsieur le Prince eut appris ſon malheur il témoigna d'en avoir de la douleur & envoya Monsieur de Benting, Colonel de ſes Gardes de Cavalerie & ſon Favory, & auſſi Monsieur d'Ouerkerque Capitaine de ſes Gardes du Corps & ſon Grand Ecuyer , pour luy dire qu'il ne pouvoit pas le voir en l'état où il étoit, mais qu'il luy promettoit d'avoir ſoin de ſa ſanllé , & que rien ne le
de-

devoit inquieter de ce côté là. Mon fils pria les deux Messieurs qui luy faisoient l'honneur de l'aimer, d'assurer son Altesse qu'il mourut son tres-humble Serviteur & tres-content puisqu'il avoit la parole d'un si grand Prince pour tout ce qui le regardoit pour preuve de cela, il ne voulut jamais qu'on luy osta son Echarpe qu'après sa mort. Il dit plûsieurs belles & bonnes choses en mourant, sans se plaindre jamais. Ce bon Enfant me nomma plus de vingt fois en disant toujours ma pauvre Mere, ne doutant pas que la nouvelle de sa mort, ne me fust le plus rude & le plus funeste coup que jamais une Mere puisse ressentir. Il me recommanda à son Frere fort soigneusement, & Dieu m'a fait la grace qu'il n'a pas moins de naturel pour moy que son aîné, & qu'il sçait fort bien s'acquitter de ce qu'il me doit. Il est homme d'honneur & de service autant qu'on le peut être, ce qui me donne une grande satisfaction sur la fin de mes jours.

J'appris la fatale & triste nouvelle de la mort de mon cher fils trois ou quatre jours après. Ah quels cris & quelles lamentations nous faisons ma belle fille & moy. Tout d'un coup nô-

tre

tre maison fut remplié d'un grand nombre de Dames qui avoient compassion de nous & qui plaignoient nôtre perte. Je laiffay ma belle fille entre leurs mains & gagnay ma chambre , où je m'enfermay pour chercher ma consolation du côté du Ciel. Ce fut là , ô grand Dieu que je vous parlay du plus profond de mon ame , & que je me resignay entierement à vôtre sainte volonté , vous rendant un million de graces de celle que mon cher Enfant avoit reçues de vous en luy prolongeant sa vie de deux heures , pour demander pardon à vôtre divine Majesté de toutes ses offenses. J'espere , mon Dieu , que vous luy avez fait misericorde , & que vôtre bonté aura supplée à tous ses defauts : c'est la seule consolation qui m'en reste , & qui est la plus grande que j'en puisse avoir.

Il mourut donc glorieusement regretté de tous les gens d'honneur qui l'ont connu , tant en Hollande , qu'en Flandre , & même en France. Monsieur de Lira Envoyé Extraordinaire d'Espagne à la Haye , qui luy faisoit l'honneur de l'aimer , nous en vint témoigner sa douleur , avec Monsieur le Baron de Serinchamps , & nous dit à
ma

ma belle fille & à moy les paroles du monde les plus obligeantes, nous faisant offre de sa faveur, & même de sa bourse. Il versa quelques larmes de compassion, & nous consola autant bien qu'on le peut faire. Je luy remerciay le plus civilement qu'il me fut possible, le considerant pour ce qu'il est, c'est à dire pour le plus genereux & le plus obligeant de tous les hommes, & qui fait les choses de meilleure grace. Je luy seray obligée toute ma vie pour celle que j'ay reçue de luy.

Quand la campagne fut finie, Monsieur de Bentingh me fit l'honneur de me venir voir aussi, & me témoigna qu'il avoit consideré mon Enfant autant que s'il avoit été son propre Frere qu'il avoit eu un extrême déplaisir de sa mort, qu'il ne l'oublieroit jamais, qu'il seroit toujours prest de me rendre & à ma famille tous les bons offices qu'il pourroit, & que je fisse compte là dessus. Je le remerciay un million de fois, & le suppliy tres-humblement de nous continuer l'honneur de sa bienveillance auprès de son Altesse. C'est un grand & tres-genereux amy, puisqu'il porte l'amitié plus loin que le

Tombeau, & nous en avons eu des marques que je publieray par tout, & diray qu'il y a fort peu de Gentils-hommes au monde qui soient plus bien faisans que luy, & qui soient plus dignes de l'affection d'un grand Prince. Je souhaite de tout mon cœur que sa faveur dure un siecle.

Quoy que j'eusse fait une forte resolution de me consoler, & de prendre le tout de la main de Dieu, je succombay neanmoins sous le fardeau, & tombay dans une maladie des plus violentes qu'on puisse ressentir; c'étoit une fièvre chaude qui dura vingt deux jours, & qui me fit perdre le jugement & la connoissance, le tout causé par la douleur inconcevable que j'avois eüe de la mort de mon pauvre Fils. Tous les Medecins m'avoient abandonnée, & mon Confesseur aussi, disant que je n'avois plus qu'un quart d'heure de vie, & qu'il m'étoit inutile ne me pouvant plus rien faire entendre, à cause que ma maladie m'avoit renduë sourde; mais la divine Providence en ordonna autrement, & permit que je revinsse en santé. Comme ses jugemens sont impenetrables, je ne sçay pas à quoy elle me destine, je suis resoluë d'at-

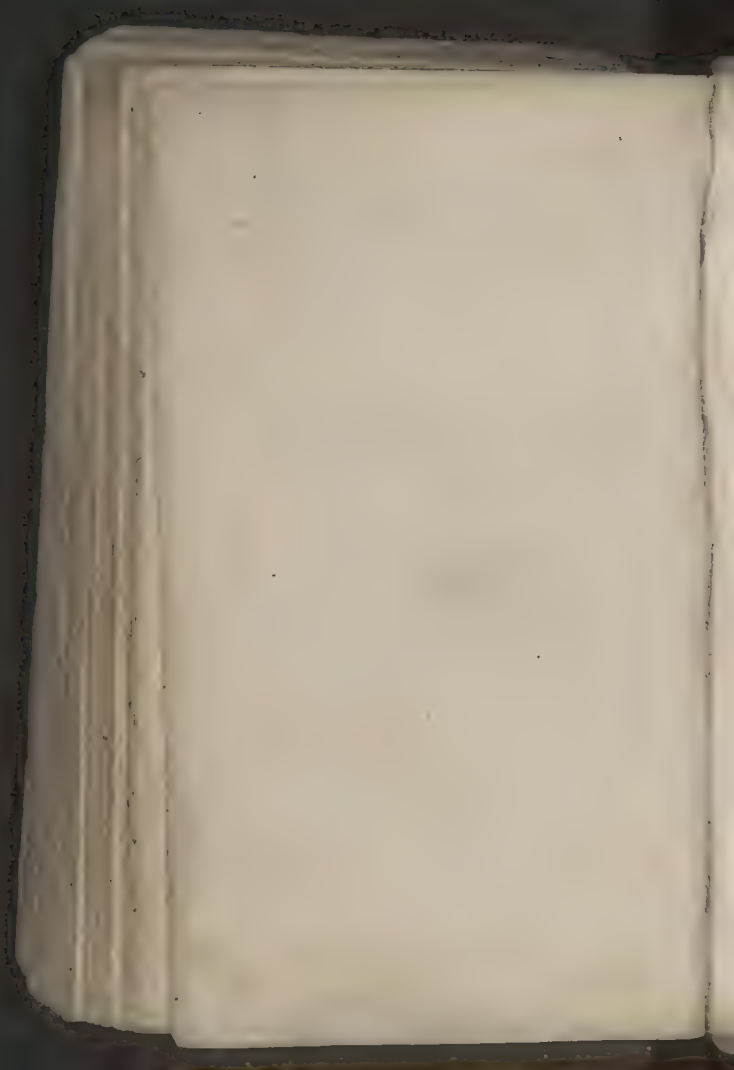
ten-

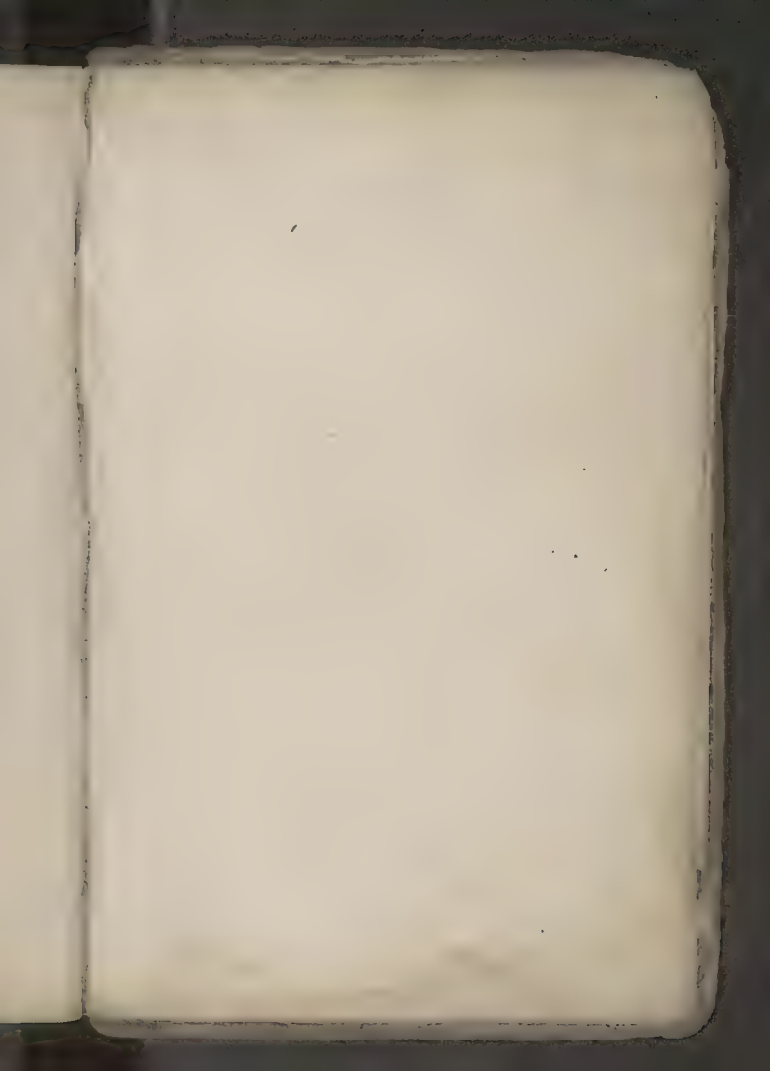
De Madame de la Guette. 307

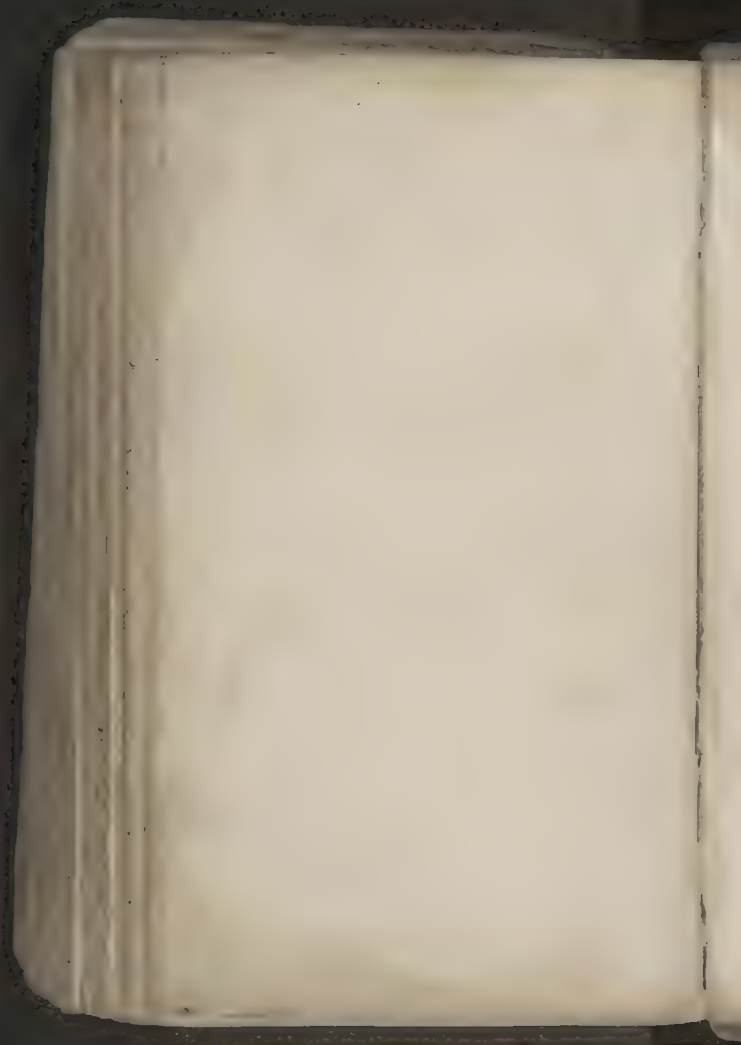
tendre avec soumission & avec respect
tout ce qu'il luy plaira de m'envoyer,
& d'obeir toujours aux ordres de sa
sainte volonté, en attendant mon der-
nier jour, & la continuation des fa-
veurs de Monseigneur le Prince d'O-
range pour ma famille.

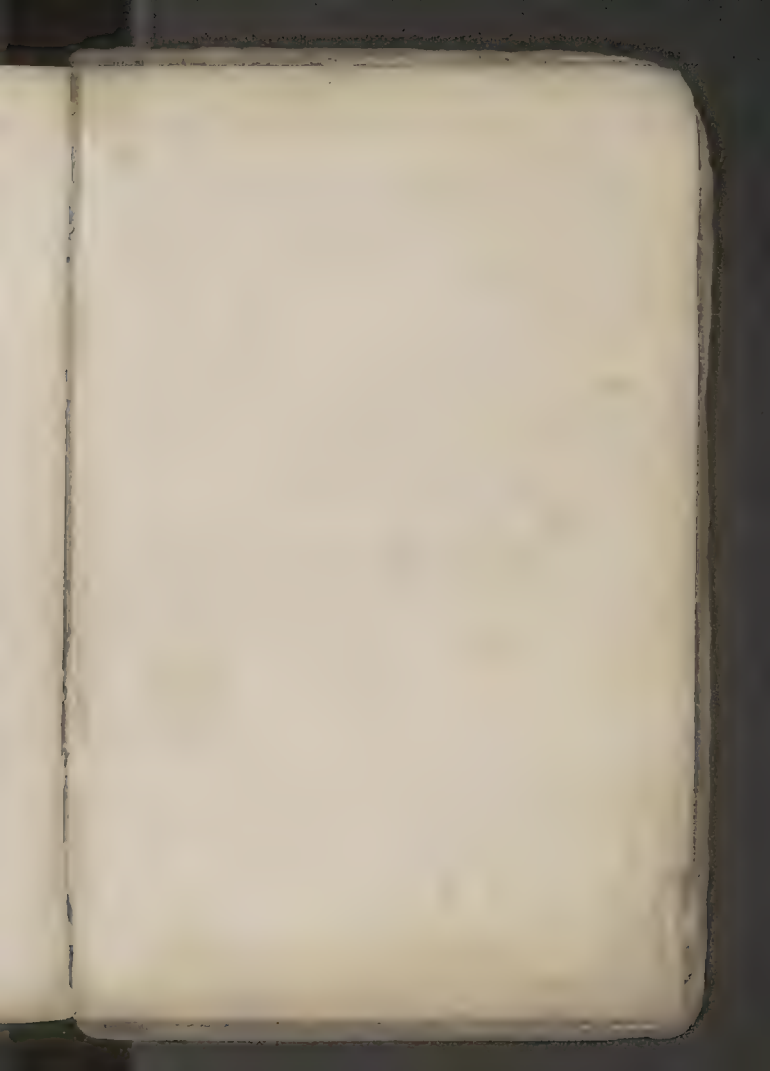
F I N.













quand on a du bien,
l'on ne manque point
de pretendans,
gendre zic
un coup de foudre
conduite
Gillet ~~harten~~ ^{sur}
donner avis ala Cour
ornaym Dwoow
Hotelleni gozuda



